

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Spécialité : **Langues, Littératures et Sciences Humaines :
Didactique et linguistique**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Magdalena AUGUSTYN

Thèse dirigée par **Francis GROSSMANN**

préparée au sein du **Laboratoire LIDILEM - EA 609**
dans l'**École Doctorale Langues, Littératures et Sciences
Humaines - ED 0050**

Les mécanismes productifs dans la genèse des collocations des noms d'affect – entre métaphore et figement

Thèse soutenue publiquement le **29 novembre 2013**,
devant le jury composé de :

Mme Sylviane RÉMI-GIRAUD

Professeur Émérite, Université Lumière – Lyon 2, Rapporteur

M. Denis LE PESANT

Professeur, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Rapporteur

Mme Agnès TUTIN

Professeur, Université Stendhal Grenoble 3, Examinatrice

M. Salah MEJRI

Professeur, Université Paris 13, Examineur

M. Francis GROSSMANN

Professeur, Université Stendhal Grenoble 3, Directeur



Remerciements

Je remercie tout particulièrement mon directeur de thèse, Francis Grossmann, pour ses conseils, sa confiance et ses encouragements tout au long de ce travail, ainsi que les nombreuses discussions que nous avons eues.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux membres du jury d'avoir accepté d'examiner ce travail. Merci à Sylviane Rémi-Giraud et Denis Le Pesant qui sont mes rapporteurs pour cette thèse. Je remercie Sylviane Rémi-Giraud pour ses mots d'encouragement en fin de rédaction. Merci également à Agnès Tutin et Salah Mejri pour leur participation à mon Jury. Je profite de cette occasion pour remercier Salah Mejri pour ses encouragements lors de nos quelques rencontres, ces échanges ont beaucoup compté pour moi.

Cette thèse n'aurait pas pu aboutir sans les ressources financières assurées par ma participation aux projets de recherche auprès d'Agnès Tutin, Francis Grossmann et Jean-Marc Colletta. Je remercie spécialement Agnès et Francis pour nos différentes collaborations qui m'ont énormément appris.

Je tiens également à exprimer ma reconnaissance à l'équipe pédagogique de l'UFR pour m'avoir confié de nombreux enseignements. Je remercie Françoise pour ses conseils particulièrement utiles et enrichissants.

Mes remerciements vont également à mes collègues du laboratoire LIDILEM et de l'UFR des sciences du langage : Agnès, Vannina, Cristelle, Iva, Cyril, Isabelle E., Tiphaine, Lidia, Anna, Giovanni, Isabelle R, Elena, Yanka. De même, un grand merci à Agnès M. qui a su trouver les mots lorsqu'il le fallait pour me redonner confiance et courage. Merci enfin à Zohra pour sa gentillesse et sa disponibilité.

Je remercie mes collègues et ami(e)s qui ont participé à la relecture de ce travail et dont les suggestions et conseils m'ont été précieux : Vannina, Olivier, Isabelle E., Isabelle R., Anna, Sydney. Merci aussi pour leurs encouragements, ainsi que ceux de Tiphaine et Elena et de mes amis qui habitent loin mais qui me sont proches : Boryana, Ania D., Karolina et Aleksandra.

J'en profite pour remercier tous ceux qui m'ont fait partager leur amour du français qui est devenu le mien, et ceux qui m'ont fait découvrir la linguistique (mes professeurs à l'Université de Łódź et à l'Université de Savoie).

Je souhaite remercier particulièrement Isabelle R. pour son aide logistique, le temps qu'elle m'a consacré et son soutien sans faille.

Je remercie enfin Vannina, dont le soutien mériterait un panégyrique ! Merci pour les encouragements, les conseils, les relectures et pour son amitié.

Merci à ma famille qui m'a tant soutenue : dziękuję Mama, Kasia, Ania i Paweł, Michał i Tatiana ! Merci également à Karine et Martine.

Un grand merci enfin à Sydney qui m'a accompagnée et soutenue pendant ces années, merci pour sa patience, son affection, son humour et tout ce qu'il m'apporte. Et oui ! « E quindi uscimmo a riveder le stelle » !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	3
LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES	7
INTRODUCTION.....	9
<i>Objet et problématique</i>	9
<i>Plan de la thèse</i>	12
1. MÉTAPHORE ET FIGEMENT.....	15
1.1 <i>Métaphore - aperçu général</i>	15
1.1.1 <i>La question de la déviance</i>	22
1.1.2 <i>Analogie et motivation</i>	25
1.1.3 <i>Lexicalisation</i>	29
1.2 <i>Métaphore et figement : facteur, catégorie, propriété ?</i>	33
1.2.1 <i>« Métaphorique, donc figé » ?</i>	35
1.2.2 <i>La métaphore parmi les propriétés du figement</i>	36
1.2.2.1 <i>Métaphore vs non-compositionnalité</i>	37
1.2.2.2 <i>Métaphore vs opacité et transparence</i>	39
1.2.3 <i>Métaphore et collocations</i>	41
1.2.3.1 <i>La collocation comme forme de figement</i>	41
1.2.3.2 <i>Propriétés sémantiques et motivation figurée</i>	45
1.2.3.3 <i>Traitements lexicographiques des collocations figurées</i>	50
1.3 <i>Synthèse</i>	52
2. LA COMBINATOIRE DES NOMS D’AFFECTS ET LA PLACE DE LA MÉTAPHORE	55
2.1 <i>Les approches lexicalistes des noms d’affects</i>	58

2.1.1	<i>Les propriétés distributionnelles</i>	59
2.1.2	<i>Les propriétés combinatoires des noms d'affects</i>	66
2.2	<i>Les approches cognitives</i>	71
2.3	<i>Synthèse : quel statut et démarches pour l'étude de la combinatoire métaphorique ?</i>	80
3.	MÉTHODOLOGIE.....	83
3.1	<i>Plan de recherche</i>	83
3.2	<i>Corpus et outils</i>	84
3.2.1	<i>Corpus lexicographique exploratoire</i>	85
3.2.2	<i>Corpus textuel</i>	86
3.3	<i>Ressources lexicales</i>	87
3.3.1	<i>Le choix des lexies</i>	87
3.3.2	<i>Établissement des listes de cooccurrences</i>	89
3.3.2.1	<i>Analyses exploratoires et base de données EmoBase</i>	89
3.3.2.2	<i>Sélection des collocations métaphoriques et type de description</i>	90
4.	STATUT LEXICAL DE LA COMBINATOIRE MÉTAPHORIQUE DES NOMS D'AFFECTS	95
4.1	<i>Les cooccurrences verbales et la notion de variante</i>	96
4.2	<i>Cooccurrences nominales</i>	105
4.3	<i>Cooccurrences adjectivales</i>	112
4.4	<i>Synthèse</i>	116
5.	DESCRIPTION DES MÉCANISMES PRODUCTIFS - CONTRAINTES ET RÉGULARITÉS	117
5.1	<i>Dimensions sémantiques et profilage</i>	118
5.1.1	<i>Profilage standard</i>	120
5.1.1.1	<i>Dimension aspectuelle</i>	121
5.1.1.2	<i>Dimension aspectuelle et intensive en fonction des déterminants nominaux</i>	123
5.1.1.3	<i>Dimension aspectuelle dans les collocations verbales</i>	126
5.1.1.4	<i>Dimension intensive</i>	130

5.1.2	<i>Profilage non standard</i>	133
5.2	<i>Quelles contraintes ou régularités ?</i>	134
5.2.1	<i>Contraintes lexicales</i>	134
5.2.2	<i>Motivation et réseaux métaphoriques</i>	136
5.2.3	<i>Régularités syntaxiques</i>	138
5.3	<i>Degré de spécificité des collocations métaphoriques des noms d'affects</i>	139
CONCLUSION		145
BIBLIOGRAPHIE		149

LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES

Tableau 1 – Relevé du Dicoùebe des collocations avec la fonction lexicale « Figur » (http://idefix.ling.umontreal.ca/dicouebe/LICENCE.txt).....	51
Tableau 2 – Dimensions sémantiques mises en évidence et typologies des noms d’affects dans les travaux de Mel’čuk et Wanner (1996), V. Goossens (2005) et Tutin et al. (2006).	69
Tableau 3 – Illustration de phénomène de correspondance sur l’exemple de métaphore ANGER IS HEAT OF FLUID (Lakoff, 1987, p. 387; adapté par Croft & Cruse, 2004, p. 197).....	73
Tableau 4 : Composition du corpus textuel.....	86
Tableau 5 : Listes des champs sémantiques et noms d’affects étudiés.	89
Tableau 6 : Extrait d’un lexicogramme du nom d’affect <i>colère</i> dans le corpus Emolex. ..	89
Tableau 7 : Exemple du nombre d’occurrences des collocations métaphoriques dans le corpus Emolex et Frantext.....	92
Tableau 8 : Les collocatifs métaphoriques dans le lexicogramme du nom « joie ».	141
Tableau 9 : Exemple du collocatif commun <i>attiser</i>	142
Tableau 10 : Exemple du collocatif commun <i>dissiper</i>	142
Figure 1 : Le classement des « noms abstraits intensifs » selon Flaux et Van de Velde (2000, p. 88).....	63

INTRODUCTION

Objet et problématique

D'une manière générale, les émotions peuvent être exprimées par différents moyens : extralinguistiques, comme les expressions faciales, la prosodie, les gestes ou des manifestations expressives comme le cri ou le rire ; linguistiques, comme l'emploi d'un vocabulaire expressif, ou encore en décrivant plus ou moins explicitement l'état affectif (*je suis en colère, il m'énerve, ça me fait de la peine, la moutarde me monte au nez, etc.*). C'est précisément ce dernier cas qui retient notre attention dans cette thèse. Parmi l'ensemble des données linguistiques potentiellement exploitables, nous nous intéressons notamment au mécanisme métaphorique, particulièrement productif dans ce champ sémantique. En effet, la métaphore permet de décrire les différentes propriétés des états psychologiques, comme la position de l'expérienceur par rapport à l'observateur et à la nature de l'expérience (contrôle, manifestation), le déroulement même de l'émotion (les phases) ou encore l'intensité. Nous la retrouvons dans différents types de discours (davantage à l'écrit) sous des formes variables : en tant que procédé stylistique, particulièrement dans les textes littéraires (1), ou en tant que mode de construction d'expressions ou de « manières de dire » dans les discours courants (2), (3) et (4).

- (1) Mais lorsque *le cœur s'engloutit peu à peu en des marécages de tristesse*, lorsque la souffrance ne vient pas des choses, mais de nous, lorsqu'elle est nous-même tout entier, quel recours ? (M. Genevoix)

- (2) Hier, le concierge *broyait du noir*, ce matin, la version parut plus édulcorée. (M. Rheims)
- (3) Mitterrand *laisse exploser sa colère* contre les journalistes [...] (Le Figaro, 17/04/2007)
- (4) On *noiera notre chagrin* au cocktail organisé par la production d'Amour, gloire et beauté. (Libération, 08/10/2007)

Nous nous intéressons dans notre étude essentiellement à la métaphore intégrée dans le lexique (« métaphore lexicalisée »), en nous focalisant sur l'analyse des collocations des noms d'affects. Il s'agit des associations lexicales semi-figées telles qu'elles sont définies par Mel'čuk et al. (1995), Mel'čuk (1998) ou Tutin et Grossmann (2002), comme par exemple *semmer la peur, déborder d'enthousiasme, bouillonner de colère, remplir de tristesse, glacé de peur, une explosion de joie, plonger dans la tristesse, nager dans la joie, nourrir la haine, etc.*

Notre façon d'appréhender ce sujet nous a amenée à scinder notre problématique en deux aspects principaux. Dans un premier temps, il est nécessaire de poser la question du rôle et de la place des mécanismes de figuration dans le phénomène du figement en général, puis plus particulièrement dans la construction des collocations. En effet, certaines associations ne sont pas arbitraires et différents types de motivation sont privilégiés, notamment ceux liés aux différents mécanismes figuratifs. Dans un deuxième temps se pose également la question du rôle et du type de la motivation métaphorique dans la description des émotions, question qui prend plus ou moins d'importance en fonction de l'angle d'étude adopté.

L'étude de la combinatoire des noms d'affects a fait l'objet d'un certain nombre de travaux dans lesquels a notamment été mis en évidence l'intérêt que peut avoir la combinatoire lexicale pour l'élaboration d'une typologie linguistique des noms d'affect (V. Goossens, 2005; Tutin, Novakova, Grossmann, & Cavalla, 2006). La question des mécanismes métaphoriques¹ y est abordée de manière succincte, bien qu'on remarque certaines contraintes qui pèsent sur ce type de combinatoire ou encore la récurrence de certains types de motivation. Dans les études fondées sur les approches de la linguistique

¹ Nous utiliserons, indifféremment, dans le courant de cette thèse les termes « mécanismes métaphoriques » et « modes de construction métaphoriques », pour désigner le caractère productif des collocations métaphoriques ; nous utiliserons plutôt « structures » lorsqu'il s'agira de décrire plus simplement les éléments constituant la collocation métaphorique.

cognitive (Lakoff & Johnson, 1985a; Lakoff, 1987), la métaphore est considérée comme un mécanisme organisateur du lexique des émotions, relevant du cadre des « métaphores conceptuelles », à partir des principes de motivation. Ce type d'approche permet entre autres de classer les expressions selon les différents types de structuration métaphorique, en décrivant la manière dont les langues organisent le champ des affects ou comment s'articule la motivation métaphorique pour des émotions particulières (Athanasidou & Tabakowska, 1998; Kövecses, 1995a, 1995b, 2000).

Bien que présentant un intérêt manifeste, ce dernier type de description reste cependant assez général et rencontre de ce fait même, comme nous le verrons, quelques limites. Nous montrerons la nécessité d'une réflexion plus adaptée aux spécificités du champ sémantique concerné et à l'objet d'étude que sont les collocations, en prenant en compte davantage le niveau proprement linguistique. En effet, la combinatoire lexicale fournit une trace objective des contenus sémantiques et nous permettra d'analyser les dimensions sémantiques véhiculées, ainsi que de tester l'ancrage linguistique de la motivation métaphorique (la structuration métaphorique étant analysée en tant que phénomène relevant de la langue), tout en cherchant à décrire le fonctionnement et le rôle de ce type de combinaisons. Ainsi, nous postulons que les collocations métaphoriques relèvent de contraintes de nature principalement lexicale et sémantique, tout en reconnaissant que les métaphores qu'elles convoquent reposent sur quelques schémas conceptuels fondamentaux. Globalement, nous nous attendons à vérifier les hypothèses de recherche suivantes :

- les collocatifs métaphoriques sont associés d'une manière privilégiée à certains types de noms d'affect ;
- les associations entre les noms d'affects et les collocatifs métaphoriques sont principalement motivées par les fonctions sémantiques qu'elles remplissent (dont certaines sont particulièrement présentes) ;
- à chacune de ces fonctions ou dimensions sémantiques correspondent des structures syntaxiques privilégiées ;
- les collocatifs métaphoriques se distinguent par un degré de spécificité élevé, au sens statistique du terme, ce qui s'explique, pour partie, par leur figement sémantique.

Nous observerons les contraintes de compatibilité sémantico-syntaxique entre ces éléments afin de dégager d'éventuelles régularités dans leur sélection. Plus ou moins idiosyncrasiques, ces collocations ont des statuts linguistiques hétérogènes et nous tenterons ainsi de mieux cerner certaines de leurs propriétés qui échappent à une catégorisation définitive.

Plan de la thèse

Nous dresserons dans le chapitre 1 un bref état de l'art autour de la métaphore. Après avoir abordé quelques définitions générales, les principales théories seront exposées à travers quelques éléments définitoires récurrents, comme la déviance, la motivation et le degré d'intégration dans le lexique. Dans la suite du chapitre, nous nous proposons de mieux appréhender le rôle de la dimension métaphorique dans les séquences figées et de situer sa place parmi les propriétés du figement. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la motivation figurée dans la construction des collocations.

Le chapitre 2 est consacré à la présentation des principales études linguistiques autour des noms d'affects. Nous chercherons à mettre en évidence les éléments concernant le rôle et le fonctionnement des mécanismes métaphoriques dans la description des émotions. Nous verrons que les cooccurrences figurées des noms d'affects ont un statut différent selon les différentes approches. D'une part, elles sont soumises à différents types de contraintes lexicales (dans les approches lexico-sémantiques), d'autre part, elles s'inscrivent dans des schémas plus complexes (dans les approches cognitives).

Le chapitre 3 est dédié à la présentation de la démarche méthodologique. Nous présenterons dans un premier temps le plan de recherche précisant les pistes d'analyses. Nous justifierons ensuite le choix et la place du corpus et des méthodes d'analyses. Nous détaillerons les critères et moyens entrepris pour constituer des ressources lexicales, ainsi que le mode de description. Nous présenterons aussi quelques difficultés et limites liées à l'étude des collocations métaphoriques dans notre corpus.

Le chapitre 4 est consacré à la présentation des caractéristiques générales des collocations métaphoriques afin de mettre en évidence les particularités des différentes catégories de collocations étudiées (les collocations verbales, nominales et adjectivales). Nous discuterons certaines notions qui leur sont fréquemment associées, comme la notion

de variante pour les collocations verbales ou celle de quantification pour les structures binominales. Nous confronterons les différentes caractéristiques mises en évidence à notre problématique et à notre objet d'étude que sont les cooccurrences des noms d'affects.

Dans le chapitre 5, nous nous proposons d'effectuer un classement systématique, à partir de notre corpus, des différentes configurations sémantiques en tentant de mettre en évidence les contraintes et les régularités à différents niveaux d'analyse. Nous examinerons les principales dimensions sémantiques en distinguant les différents types de collocations métaphoriques et en soulignant leur multidimensionnalité. Nous étudierons les contraintes combinatoires en mettant en évidence quelques principes explicatifs des associations avec un collocatif figuré. Nous analyserons également le degré de spécificité de telles combinaisons.

1. MÉTAPHORE ET FIGEMENT

1.1 Métaphore - aperçu général

Même si les recherches linguistiques modernes évitent de définir la métaphore en termes de figure de rhétorique, il est difficile de se détacher complètement de cet héritage. Dans le savoir commun, la métaphore, qui, étymologiquement renvoie à l'idée de « transport », est généralement identifiée à un procédé stylistique, une figure de signification ou trope. En effet, cette figure a été longtemps négligée dans d'autres domaines, son mécanisme étant limité à la notion de substitution lexicale : visant principalement un effet esthétique, elle cherche à « frapper l'imagination » (Gardes Tamine, 1996, p. 16), à « faire voir, pour graver le discours dans la mémoire des auditeurs, donner un corps aux arguments abstraits, orner le discours pour plaire, lui donner de la force pour émouvoir » (Gardes Tamine, 1996, p. 130). Une certaine tradition rhétorique classique et plus tardive (Dumarsais, 1977 [1730]; Fontanier, 1977 [1830]), a prolongé cette tendance en privilégiant les études des figures fondées sur les discours littéraires.

Avec le développement des sciences modernes, comme la linguistique mais aussi comme la psychologie et la sociologie, la métaphore acquiert un nouveau statut. Cependant, ses définitions restent souvent fondées sur des notions empruntées à la rhétorique, comme la *substitution*², la *ressemblance*, la *similitude*, l'*analogie* ou encore la *comparaison*.

De plus, elle est parfois associée à la métonymie qui, comme la métaphore, implique une certaine modification sémantique par rapport au sens propre (de ce fait, la métaphore, la métonymie ainsi que la synecdoque sont d'ailleurs qualifiées de *tropes* par la rhétorique classique). Toutefois, les mécanismes ne sont pas les mêmes. Contrairement à la

² « La métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre [...] » (Aristote, 1996, p. 119).

métonymie, qui affecte les rapports entre langage et réalité en effectuant un « glissement de la référence » (Le Guern, 1973, p. 15), la spécificité de la métaphore réside, d'une certaine manière, dans le fait qu'elle fonctionne sur le langage même : « le processus métaphorique porte sur des relations entre sens, alors que le processus métonymique porte sur des relations entre objets » (Le Guern, 1991, p. 10)³. Néanmoins, nous verrons plus loin (Chapitre 2) que les deux figures peuvent avoir une relation spécifique dans certains types de motivation métaphorique.

En linguistique, « the metaphor-industry », mentionnée par Molino, Solblin et Tamine (1979), n'a pas cessé de se développer depuis les travaux de M. Black dans les années 50. Elle constitue aujourd'hui une ressource bibliographique importante concernant différents domaines de la linguistique, comme la sémantique lexicale, la pragmatique ou la sémantique cognitive, en prenant aussi en compte la dimension culturelle dans ces différents domaines. Cela confirme que la métaphore n'est pas un phénomène marginal et certains soulignent son omniprésence dans les discours quotidiens en la présentant même comme un mécanisme de pensée (nous résumons plus bas quelques aspects de la théorie conceptuelle de la métaphore).

Dans la littérature, nous pouvons observer un renouvellement constant de la définition de la métaphore. Nous constatons, par exemple, une extension de la méthode de l'analyse métaphorique sur le plan syntagmatique, et pas seulement sur le plan paradigmatique comme c'est le cas dans les travaux portant sur la notion de substitution. Il est donc nécessaire de revenir, à partir de quelques exemples, sur les apports des différentes théories linguistiques ayant participé à l'évolution de la notion de métaphore.

Pour les générativistes, qui considèrent la signification des mots comme représentée par des traits nécessaires et suffisants, la métaphore pose problème. Les possibilités des combinaisons sémantiques sont évaluées selon la règle de compatibilité (*restriction sélective*) des traits/des caractéristiques des composantes. Selon ces formalismes, la métaphore constitue un élément hors système qui se caractérise par la violation des règles de restriction sélective, ne relevant donc pas directement des préoccupations linguistiques.

Une nouvelle perspective, fréquemment rapportée, a été présentée par Dubois et al. (*le Groupe μ* , 1970) dans la *Rhétorique générale*. Celle-ci est fondée sur la sémantique structuraliste et décrit la métaphore comme un procédé d'intersection des sèmes entre

³ Voir aussi la distinction de R. Jakobson (1963) entre « la similarité métaphorique » et « la contiguïté métonymique ».

différents signes. Quant à la figure, elle transgresserait le rapport entre le signifiant et le signifié en mettant en question la fonction référentielle qui prend appui sur l'idée de la biunivocité entre le langage et la réalité. Pour délimiter la notion d'écart, les auteurs se servent de la notion de *degré zéro*, définie en ces termes :

« [d'] un discours ramené à ses *sèmes essentiels* (par une démarche métalinguistique, puisque ces sèmes ne sont pas des espèces lexicales distinctes), c'est-à-dire à des sèmes que l'on ne pourrait supprimer sans retirer du même coup toute signification au discours » (Dubois et al., 1970, p. 36).

Ainsi, le transfert métaphorique serait fondé sur une suppression ou adjonction de traits sémantiques. Il s'agit d'« une modification du contenu sémantique d'un terme » (Dubois et al., 1970, p. 106)⁴ et non d'une substitution de sens, comme dans certaines théories antérieures.

Cependant, les théories de la recomposition sémique ont donné lieu à de nombreuses critiques, entre autres en raison de la réduction opérée par une approche en termes de sèmes, qui a pour conséquence de réduire la métaphore à une notion purement linguistique. Or, il est nécessaire de dépasser ce cadre, dans la mesure où la métaphore, comme toute unité lexicale, est le résultat de deux opérations effectuées par le locuteur : la sélection à l'intérieur du système linguistique et la combinaison des éléments choisis (Jakobson, 1963). Il faut donc la considérer comme un choix lexical déterminé par l'expérience individuelle du locuteur, ce qui permet de reformuler la description du processus métaphorique (voir par exemple la métaphore comme une « synonymie subjective » chez Henry, 1971).

D'autres travaux ont mis davantage en évidence le rôle de la *reconstitution* ou de *l'interprétation* de la métaphore (Eco, 1992; Le Guern, 1973). Cette idée est aussi développée dans les approches pragmatiques qui accordent au locuteur le rôle principal dans la production de la métaphore, par une *intention* de double sens, mais également à l'interlocuteur et aux mécanismes d'interprétation. Selon Searle (1982), la métaphore fait partie des *actes de langage indirects* (conventionnels ou non conventionnels selon le degré de lexicalisation) que l'interlocuteur interprète en activant un certain nombre *d'informations référentielles* et *logico-sémantiques* (Bonhomme, 2005). Ainsi, après avoir identifié dans un premier temps le sens littéral de la phrase et constaté son manque de

⁴ « La métaphore extrapole, elle se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité des termes entiers. Elle étend à la *réunion* des deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection » (Dubois et al., 1970, p. 107).

pertinence en fonction de la situation de communication, ou bien une fois la figure directement repérée à l'aide de différents indices dans le discours, il interprète le sens métaphorique⁵. L'interprétation se fait au travers de la démarche de motivation du conflit conceptuel repéré en s'appuyant sur les éléments permettant d'établir une relation entre la phrase littérale et l'intention du locuteur, à partir des traits analogiques compatibles, comme dans les exemples cités par Bracops (2005, pp. 64–66) :

(5) *Ton frère est un clown.* → ton frère adopte un comportement qui vise à faire rire tout le monde

(6) *Ce bouquin est vraiment indigeste.* → ce bouquin est vraiment désagréable à lire

Autant ce schéma de recherche d'analogie est valable pour les métaphores fondées sur les connaissances communes, autant il n'en est pas de même dans d'autres cas où l'interprétation effectuée ne correspond pas forcément à l'intention du locuteur. C'est le cas, entre autres, des métaphores créatives. En effet, le mode de création de l'un, ainsi que la possibilité d'interprétation de l'autre, sont conditionnées par la somme de leurs compétences⁶ (linguistiques ou encyclopédiques), et par des présupposés culturels, anthropologiques et psychologiques⁷.

Peut-on alors fonder l'analyse des métaphores sur une approche qui prend en compte cette ouverture à des compétences plus larges que celles qui se fondent sur le système linguistique ? Alors que le structuralisme présente la langue comme un système autonome, la sémantique cognitive localise la métaphore au niveau conceptuel, à l'interface entre la langue, la cognition et l'expérience, sans dissocier les aspects sémantiques et pragmatiques.

L'approche cognitiviste, et plus particulièrement la *théorie de la métaphore conceptuelle* présentée dans l'ouvrage de Lakoff et Johnson (1985b; voir aussi Lakoff, 1987, 1993; Johnson, 1987), s'est démarquée des recherches sur la métaphore en la considérant comme un instrument de connaissance, le résultat des rapports praxiques au

⁵ Cependant, il faut rappeler que « la prise en compte du sens littéral n'a pas besoin d'être "consciente", ni de précéder l'identification du sens dérivé, comme le voudrait une conception strictement linéaire du processus d'interprétation des énoncés. Il suffit que cette prise en compte se fasse d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre du calcul interprétatif – condition suffisante, mais aussi nécessaire, pour que le trope puisse "opérer" [...] » (Kerbrat-Orecchioni, 1994, p. 62).

⁶ Voir aussi dans *L'implicite* de (Kerbrat-Orecchioni, 1986).

⁷ Cf. par exemple Eco (1998, p. 197) : « Sa réussite [interprétation de la métaphore] est fonction du format socioculturel de l'encyclopédie des sujets interprétants ».

monde⁸ : « La métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action. Notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique » (Lakoff & Johnson, 1985b, p. 13).

Ainsi, un principe fondamental de cette théorie est de considérer la métaphore non seulement comme une propriété des expressions linguistiques et de leur sens, mais comme relevant également des *domaines conceptuels* : « The metaphor is not just a matter of language, but of thought and reason » (Lakoff, 1993, p. 208).

Le mécanisme de la métaphore est présenté comme un phénomène qui établit des correspondances entre différents domaines au travers d'un certain nombre d'« images-schémas » (Johnson & Lakoff, 2002; Lakoff & Johnson, 1985b). Il s'agit de structures conceptuelles qui prennent leur source, en premier lieu, au travers de l'expérience humaine et qui sont alors déterminées par les rapports de l'homme au monde (d'ordre physique et culturel), comme par exemple l'expérience sensori-motrice et perceptive (*espace, mouvement, verticalité*, etc.). Ce mécanisme de structures conceptuelles serait si récurrent et si profondément ancré dans notre expérience qu'elles pourraient être considérées comme des « structures cognitives universelles et pré-linguistiques » (Taylor, 1989, p. 135).

En deuxième lieu, ces structures conceptuelles sont issues des capacités de projection des images sur des structures conceptuelles abstraites. D'après les auteurs, la notion de « transfert » renvoie ainsi à la métaphore comprise comme un phénomène purement conceptuel et non pas comme un procédé stylistique⁹. Ce processus est fondé sur la *projection* (angl. *mapping*) unidirectionnelle du schéma d'un domaine conceptuel à un autre. Fréquemment, il est question de domaines abstraits conceptualisés en termes d'éléments plus « concrets », comme le non-physique en termes physiques ou le plus connu vers le moins connu¹⁰, selon le schéma $x = y$ (où x est un *concept cible* et y un *concept source*). Dans les travaux de Lakoff et Johnson, nous retrouvons de nombreux exemples de ce type de relation : LOVE IS A JOURNEY, TIME IS SPACE, ARGUMENT IS WAR

⁸ Certains éléments de la théorie de la métaphore conceptuelle (comme les notions de domaines ou modèles cognitifs) sont inspirés de la philosophie (Jäkel, 1999).

⁹ Il faut noter que cette dimension cognitive de la métaphore pourrait être reconnue d'une certaine manière chez Aristote (cf. la notion de « déplacement », rapports analogiques entre les choses, fonction de connaissance) mais réduite à un jeu stylistique par la tradition rhétorique qui lui a succédé.

¹⁰ « L'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autre » (Lakoff & Johnson, 1985b, p. 15).

ou ANGER IS HEAT OF FLUID¹¹. Nous allons revenir sur le rôle de ce type de structuration métaphorique dans le champ sémantique des émotions dans le chapitre 2.

De nombreux exemples et analyses soulignent le caractère fondamental des expressions spatiales comme le domaine source, les expressions non spatiales en étant souvent dérivées au travers du mécanisme de transfert, et, dans l'application assez radicale de cette approche, certains linguistes attribuent à l'espace le rôle principal dans la cognition en général. Nous n'interrogerons pas ici en détails le statut donné à la notion d'« espace » dans le cadre des sémantiques cognitives, ni l'ontologie naïve qu'elle traduit parfois. On peut rappeler cependant que chez certains auteurs, (en particulier Lakoff & Johnson, 1985b) cette naïveté est assumée et se présente, habilement, comme consubstantielle à la description linguistique elle-même, celle-ci n'étant rien d'autre qu'un moyen d'analyser la manière dont l'homme fait usage du langage dans sa vie quotidienne (voir la discussion Augustyn & Grossmann, 2009; Lamiroy, 1987).

Le point de vue de l'approche de la métaphore conceptuelle peut être relativisé, dès lors que l'on peut montrer que le transfert ne s'effectue pas toujours de manière unilatérale à partir d'un concept source vers un concept cible. La métaphore conduit ici plutôt à la création d'un nouvel espace conceptuel, comme dans les modèles inspirés de la théorie des *espaces mentaux* de Fauconnier (1984), développée par la suite notamment dans Fauconnier et Turner (1998). Cette approche plus récente décrit le mécanisme de la métaphore comme relevant d'une *intégration conceptuelle*¹² (angl. *blending*) entre différents *espaces*, et non d'une activation ou correspondance entre deux domaines conceptuels : « The point of metaphors is precisely that one thing is depicted as or equated with another » (Grady, Oakley, & Coulson, 1999, p. 114). Ainsi, la métaphore serait définie comme :

« [...] the result of an interaction between two construed domains. One of these domains is a construal on the basis of the expression's conventionally associated purport; the other domain is construed on the basis of an alien region of purport. The interaction between the domains is a species of blending, whereby one domain, the target, is modified under the influence of the other domain, the source. The result is a unique semantic confection, unobtainable by any other means » (Croft & Cruse, 2004, p. 221).

¹¹ Nous suivons la convention d'écriture généralement utilisée dans ces approches.

¹² Sur la relation et la complémentarité entre la *théorie de la métaphore conceptuelle* de Lakoff et Johnson et la *théorie d'intégration conceptuelle*, voir Grady, Oakley et Coulson (1999) ; Gréa (2002).

D'une manière générale dans les recherches sur la métaphore, on essaye de bien cerner le positionnement théorique mais il est parfois difficile de se limiter à une seule dimension puisque celle-ci ne peut refléter que partiellement la diversité et la complexité du phénomène¹³. En effet, la métaphore transcende les différents niveaux d'analyse qui sont chacun pertinents, raison pour laquelle la réflexion autour de ce phénomène est constamment alimentée malgré les difficultés rencontrées.

Il est à signaler aussi que les travaux sur la métaphore se focalisent assez souvent sur le cas « typique »¹⁴ des noms, en laissant de côté les mécanismes métaphoriques associés par exemple aux verbes (ce problème est relevé notamment par Prandi, 2002). Cela se justifie par le fait qu'une partie des définitions de la métaphore se fondent sur la notion de substitution et ses formes privilégiées avec le nom en position prédicative (*Cet homme est un lion ; Cette femme est une perle*) ou en position référentielle (*Ce lion ; Cette perle*). Pour les mêmes raisons, la métaphore est souvent confondue avec la comparaison. Cependant, les métaphores ne remplacent pas forcément une expression littérale du même sens et il n'est pas toujours possible de les paraphraser par une comparaison ou une autre expression équivalente, à l'instar de ces exemples stéréotypés : *Cet homme est fort comme un lion ; Cette femme est exceptionnelle comme une perle*.

Ainsi, pour diverses raisons, même si les propositions de description et de traitement des métaphores sont très nombreuses, les définitions restent parfois provisoires ou, du moins, sélectives, en se focalisant seulement sur certains aspects et effets. Comme le résume R. Martin (1983, p. 205) : « autant de théories linguistiques, autant de conceptions de la métaphore » et « il ne s'agit donc pas de dire ce qu'est la métaphore, mais de préciser ce qu'on appelle ainsi à l'intérieur d'une conception donnée du langage ». Toutefois, cette diversité d'approches, bien qu'enrichissante, peut être interprétée aussi comme une limite ou une source d'insatisfaction devant l'impossibilité de circonscrire définitivement le phénomène. Cette difficulté de délimiter la métaphore est cependant généralement acceptée.

Malgré la diversité des approches, nous nous proposons de rappeler quelques constantes des différentes théories de la métaphore afin de mieux appréhender certains

¹³ « [...] il s'avère simplement impossible de donner « [...] une définition de la métaphore qui soit à la fois générale et exhaustive – qui s'applique à toutes les métaphores et qui explicite en même temps les propriétés qualifiantes de chacune. Ce qui arrive en fait, c'est que plusieurs définitions de la métaphore, assez hétérogènes pour être incompatibles, sont chacune appuyées par quelques-unes des données, alors même qu'aucune n'est adéquate pour la généralité des métaphores. » (Prandi, 2002, p. 7).

¹⁴ La notion de « typicité » de la métaphore ne sera pas développée ici mais nous tenons à signaler ce problème qui permet de comprendre notamment les limites de certaines théories. Au sujet de la « métaphore prototypique », voir la discussion de Prandi (2002).

éléments définitoires concernant davantage notre travail, sans pour autant prétendre à une revue de littérature complète (cf. par exemple l'ouvrage de référence Ricoeur, 1975; ou les positions plus récentes : Bordas, 2003; Botet, 2008; Détrie, 2001; Gardes Tamine, 2011a, 2011b).

1.1.1 La question de la déviance

Dans un grand nombre de théories de la métaphore (de la rhétorique classique à la sémantique et pragmatique moderne), la notion de *déviance* ou *d'écart* apparaît comme un des éléments définitoires de la métaphore. Dans la littérature on retrouve d'autres termes renvoyant à cette idée : *contradiction (logique ou sémique)*, *incongruence*, *anomalie*, *impertinence*, *incompatibilité*, *inconvenance*, *incohérence*, *dissonance*, *collision*, *dysfonctionnalité*, *allotopie*, *assertion conflictuelle*, etc. Comme le remarque Kleiber (1999) :

« [...] à la base de toute métaphore il y a une transgression de l'usage ordinaire des termes et combinaisons, en somme un "délict littéral". Normalement, le terme *lion* n'est pas prévu pour être prédiqué d'un homme (*Paul est un lion*), de même que *japper* ne renvoie pas à une action faite par les vagues (*Les vagues jappent*). Il y a donc quelque chose d'inconvenant dans les énoncés métaphoriques, qui sert de critère identificatoire partiel dans la plupart des définitions de la métaphore ». (Kleiber, 1999, p. 102)

Il ne s'agit donc pas de qualifier le processus métaphorique comme déviant en soi et réservé à un type de discours particulier, mais comme spécifiant une des caractéristiques de son mécanisme. Cette tendance est liée principalement à la distinction entre le sens propre (« naturel » ou « primitif »¹⁵ dans les définitions plus anciennes) et le sens figuré, ce dernier étant considéré comme dérivé du premier (sens figuré = écart par rapport au sens propre). Comme le remarque Botet (2008, p. 16), cette conception de la métaphore était présente déjà dans la rhétorique ancienne et peut être considérée comme héritière du dualisme philosophique entre le *vrai* et le *faux*.

Un écart discursif selon la rhétorique classique et moderne, une déviance des règles de sélection en linguistique générative, une incompatibilité sémique dans la sémantique

¹⁵ Fontanier, (1977 [1930]).

componentielle, cette idée d'écart reste bien ancrée dans d'autres théories. Néanmoins quelques points sont remis en question.

En pragmatique, par exemple, on refuse d'envisager la métaphore comme déviance (surtout Sperber & Wilson, 1989). L'explication fournie rapproche son mécanisme d'une forme de communication normale basée sur des règles usuelles du langage, située au niveau de l'énonciation. Cependant, malgré des différences importantes par rapport aux autres théories et la remise en question de certaines notions (comme le sens littéral et la ressemblance), la métaphore est tout de même considérée comme une sorte d'inadéquation, à l'instar d'autres actes de langage indirects. Ainsi, comme le résume Bonhomme (2005, p. 18), « la problématique de l'écart est simplement élargie : le trope n'est plus un écart de langue ou de code, mais un écart de communication dans lequel le locuteur fait entendre autre chose que ce qu'il dit ».

Une conclusion semblable sur le problème de l'écart pourrait être tirée au sujet des théories cognitivistes. Comme nous l'avons vu, la métaphore y est considérée comme un instrument de connaissance, un mécanisme très courant et familier et dont la définition serait incompatible, par conséquent, avec toute idée de déviance. Mais là aussi, le fait de baser le phénomène métaphorique sur la projection entre le concept source et le concept cible (du concret vers l'abstrait, etc.) rappelle la distinction entre sens *propre* et *figuré* (voir la discussion chez Botet, 2008, pp. 19–20).

Pour résumer, en rappelant les conclusions de Kleiber (1993, 1994a), nous pouvons dire qu'à l'origine du phénomène métaphorique il y a toujours une forme de « déviance »¹⁶, indépendamment de la conception qu'on pourrait en avoir. Cependant, cette association faite entre métaphore et déviance exige quelques précisions.

Premièrement, cette déviance ou incompatibilité n'est pas toujours du même niveau. Elle peut être *minimale* ou *maximale* (Botet, 2008, pp. 30–31) selon le nombre d'éléments compatibles. Elle dépend aussi du degré de conventionnalisation de certaines métaphores. Ainsi, dans le cas des métaphores conceptuelles de Lakoff et Johnson, l'incompatibilité est moindre en raison des schémas métaphoriques assez communs, partagés par une communauté linguistique donnée, voire même par les locuteurs de langues diverses.

Ensuite, il faut bien situer la notion de la déviance, qui peut être posée soit en parlant de la relation bi-univoque entre sens littéral et sens figuré, soit comme renvoyant à la relation qui existe entre métaphore et contexte. En effet, il faut rappeler que la métaphore

¹⁶ Kleiber (1994a, p. 36) : « [...] la métaphore, quelque conception que l'on en ait par ailleurs, engage définitoirement une histoire de déviance ».

n'apparaît pas forcément entre deux termes dont un peut être absent, mais peut avoir lieu dans des conditions plus spécifiques, qui dépassent souvent le niveau linguistique. Kleiber (1999) souligne qu'il peut y avoir métaphore sans aucune marque d'écart de sens, comme dans l'exemple : *Max est un bébé*. En effet, comme cela a été déjà expliqué à l'occasion de la présentation de différentes approches, certaines métaphores ne reposent pas sur une incompatibilité sémique mais, comme dans cet exemple, l'isotopie peut dépendre du contexte (ici : savoir que Max est un adulte) et c'est à ce niveau-là, en considération des faits extralinguistiques, qu'il sera possible de trouver la déviance. L'interprétation métaphorique sera donc possible en fonction de la connaissance du contexte et des circonstances de l'énonciation, des éléments déterminants imposant ou non l'interprétation du sens métaphorique (Eco, 1992; Kleiber, 1994a, 1999; Klinkenberg, 2000).

Sur la base de ces différences, on distingue généralement deux types de métaphores : la *métaphore cotextuelle*, où l'incompatibilité apparente se situe entre les composants de la séquence textuelle, et la *métaphore contextuelle*, où un énoncé apparemment acceptable enclenche le procédé métaphorique au niveau du contexte situationnel (cf. Dürrenmatt, 2002; Klinkenberg, 2000; la "fonction métaphorisante du contexte" chez Lüdi, 1991, p. 23).

Par ailleurs, il faut rappeler que « toute incompatibilité ou incongruence nominale (sémantique, catégorielle ou référentielle, peu importe à ce niveau) ne donne pas lieu à un emploi métaphorique » (Kleiber, 1994b, p. 188). Quelques limites à la possibilité que survienne la métaphore seraient donc à signaler (voir Kleiber, 1994a, 1994b, 1999; Rastier, 1987). La relation métaphorique est généralement limitée entre les termes appartenant à la même classe sémantique¹⁷ (ou champ sémantique dans d'autres travaux) : « 'orme' ne peut être une métaphore de 'frêne', ni 'chat' de 'chien' » (Rastier, 1987, p. 187) ou entre les termes reliés selon le rapport hyponymie/hypéronymie : *Un poney est un petit cheval, Ce médecin est un habile chirurgien* (exemples de Kleiber, 1994a, p. 37)¹⁸.

Pour résumer, nous pouvons donc reprendre Botet (2008, p. 28) : « l'incompatibilité – si vaste fût-elle – ne suffit pas à engendrer la métaphore ; elle doit être assortie d'une zone – si étroite fût-elle – de compatibilité ». Cette précision nous amène à considérer les éléments définitoires suivants que sont l'analogie et la motivation.

¹⁷ La relation métaphorique dans ces cas n'est pas complètement exclue. Voir notamment l'exemple de Martin (1983, p. 215) : *Ce bouleau est un chêne*, ou celui de Rémi-Giraud (2006, p. 62) : *C'est un baobab ce cerisier!* qui peuvent avoir une lecture métaphorique dans un contexte spécifique.

¹⁸ Les contraintes d'instauration d'une relation métaphorique sont plus complexes que cela, et Kleiber (1994b) compare à ce sujet plusieurs approches.

1.1.2 Analogie et motivation

C'est l'association particulière établie entre des domaines/termes initialement distincts qui motive le passage vers la métaphore. Cette « propriété commune » (Martin, 1983), « conformité » (Fontanier, 1977 [1830]) ou « isotopie » (par exemple Botet, 2008), qui permet le transfert, est souvent fondée sur la similitude/ressemblance ou analogie¹⁹.

Il s'agit de ce qu'on appelle souvent « le tiers commun » existant entre deux termes dénommés communément *comparé* et *comparant*. Selon que les deux termes sont présents dans l'énoncé ou non, on distingue entre la métaphore *in praesentia* et la métaphore *in absentia* (une autre preuve de la prééminence du modèle de la rhétorique classique). Ces termes sont plus ou moins abandonnés en linguistique, pour se démarquer de la rhétorique classique, au profit d'autres plus adaptés aux différentes théories : *topique* et *véhicule*, *foyer* et *cadre* (dans la théorie interactionnelle), *univers-thème* et *univers-phore* (Bonhomme, 2005), *domaine source* et *domaine cible* (dans les approches cognitives).

Cette relation de compatibilité peut être expliquée d'une autre manière, par exemple dans les théories générativistes par une *intersection sémique* basée sur l'identité entre un ou plusieurs sèmes (comme dans le classique *Paul est un lion* où le sème compatible = 'courage' ou 'force')²⁰, ou encore en pragmatique où la métaphore est considérée comme une propriété de l'énoncé, le processus d'analogie se fait par rapport au discours (cf. la notion *d'implications contextuelles*).

C'est justement cette idée de compatibilité sur la base de l'analogie qui permet une assimilation très courante de la métaphore à la comparaison. Elle a d'ailleurs été définie comme « la comparaison abrégée » (*similitudo brevior* dans la rhétorique ancienne) ou « une espèce de comparaison ». Dans la *Rhétorique* d'Aristote, nous pouvons lire que les comparaisons sont une forme de métaphores qui demandent à être développées et dont la spécificité réside dans le mode de présentation. Ce rapprochement souvent repris par la suite a été critiqué à de nombreuses reprises (voir notamment : Henry, 1971; Le Guern, 1973, 1991; Prandi, 1992; Ricoeur, 1975) et jugé comme simplificateur et dissimulant la nature beaucoup plus complexe de la métaphore.

¹⁹ Comme pour la déviance, la notion d'analogie ou de similitude comme élément définitoire de la métaphore est rejetée dans certaines approches, notamment certaines théories pragmatiques qui considèrent la métaphore au même titre que les énoncés ordinaires. Voir à ce sujet l'article de Kleiber (1993).

²⁰ Comme le souligne Rastier qui s'inscrit dans la continuité de cette approche : « Nous appellerons métaphorique toute connexion entre sémèmes (ou groupes de sémèmes) lexicalisés telle qu'il y ait une incompatibilité entre au moins un des traits de leur classème, et une identité entre au moins un des traits de leur sémantème » (1987, p. 187).

En effet, certaines métaphores sont paraphrasables par une comparaison. C'est le cas des métaphores basées sur un trait/une caractéristique simple de similitude, et plus particulièrement des métaphores nominales, comme dans les exemples déjà cités :

(7) Cette femme est une perle vs Cette femme est (exceptionnelle/précieuse) comme une perle

(8) Paul est un lion vs Paul est (courageux/fort) comme un lion

Cependant, dans la majorité des cas, ce genre de transformation, lorsqu'elle est possible, entraîne une perte de signification. En effet, la relation entre les deux termes ou domaines (dans le sens de la théorie de la métaphore conceptuelle) n'est pas la même dans le cas de la métaphore, où les deux sens sont activés et fusionnés, que dans le cas de la comparaison, où les deux domaines restent complètement séparés (Croft & Cruse, 2004, p. 213). Comme le remarque Ricoeur (1975, p. 236) au sujet de la comparaison : « tous les mots gardent leur sens et les représentations elles-mêmes restent distinctes et coexistent avec un degré presque égal d'intensité ». Ainsi, la métaphore instaure une relation plus complexe et il ne s'agit pas simplement du rejet complet du sens propre et de la sélection d'un (des) élément(s) compatible(s) dans un contexte donné (et encore moins de la substitution d'un terme à un autre).

À ce propos, nous pouvons souligner le rôle de l'image dans le processus métaphorique. Si, en effet, certains éléments de signification ou propriétés sont davantage mis en valeur par la métaphore et d'autres complètement effacés, il reste tout de même souvent, à un autre niveau, une image associée au sens propre du terme ou de l'expression (voir Le Guern, 1973).

(9) *Son regard était une vrille. Cela était froid et cela perçait.* (Hugo V., *Les Misérables*)

(10) Voilà que tout s'embrouille : les amis de Julius reçoivent du courrier d'Anja, tandis que lui-même est *submergé* de lettres adressées par une mystérieuse Tania. (Ouest-France, 26/06/2007)

C'est là où se situe, selon nous, la particularité importante de la métaphore. À ce sujet, Kerbrat-Orecchioni (1994, p. 61) parle de « trace connotative », c'est-à-dire d'une image s'associant au sens en enrichissant sa représentation. Cela est valable pour de nombreuses

métaphores et peut-être davantage pour les métaphores vives, comme celle de Hugo ci-dessus. Dans le cas des métaphores lexicalisées, l'image est peut-être moins saillante (elle est complètement banalisée dans le cas des catachrèses) mais nous trouvons que dans tous les cas, d'une certaine manière, elle « oriente » l'interprétation, comme dans l'exemple (9). À ce propos, Le Guern (1973, p. 20) souligne que : « la puissance de connotation de la métaphore croît à mesure que la précision de la dénotation diminue ».

En ce qui concerne la relation d'analogie, elle peut porter sur un élément de sens bien détectable, souvent attribué déjà d'une manière conventionnelle. C'est le cas des métaphores lexicalisées, comme dans l'exemple (10) mais aussi de certaines métaphores vives, qui, bien qu'employées dans un nouveau contexte, s'appuient sur un élément conventionnel :

(11) Un alibi *en béton*, *dévoré* (qqn, qqch) des yeux

(12) La curiosité des jeunes âmes est *dévorante* et réclame sans cesse de nouveaux aliments. (Duhamel)²¹

(13) Un *parfum* de hautaine vertu émanait de toute sa personne. (Baudelaire, *Petits poèmes en prose*)

Dans ces exemples, l'allotopie est à un seuil bas et l'isotopie à un seuil haut, surtout dans le cas des métaphores lexicalisées. Le repérage ne se fait plus par l'interprétation puisque la signification s'impose automatiquement. Toutefois, dans certaines situations, il est plus difficile de bien distinguer le trait « analogique ». C'est notamment le cas des métaphores verbales et adjectivales, et plus particulièrement poétiques :

(14) *La lune rêve, le soleil boit la lumière, un après-midi chenu* [exemples de Prandi (1992, p. 220)]

De plus, comme le signale à juste titre Lüdi (1991, p. 33), la recherche du « tiers commun » ne se limite pas au savoir linguistique mais devrait inclure notre savoir encyclopédique du comparé et du comparant. La raison en est que les éléments de similarité ne sont pas forcément inscrits dans le lexique et par conséquent « le nombre de "tiers commun" entre deux concepts est virtuellement illimité ». En effet, cette compatibilité entre deux termes/domaines est déterminée par différents facteurs qui vont

²¹ Exemple du *Petit Robert*, entrée « dévorant, ante ».

parfois, nous l'avons déjà mentionné, au-delà du niveau linguistique. Cette mise en commun des concepts est *motivée* à différents niveaux.

Dans de nombreux exemples parmi ceux cités dans la littérature, il s'agit de métaphores dites « de ressemblance », fondées sur un ou plusieurs sèmes spécifiques. Il ne s'agit pas forcément des traits proprement sémantiques mais également d'analogies par rapport à la forme ou bien de propriétés encyclopédiques attribuées conventionnellement à un concept donné, de traits connotatifs ou culturels.

La récurrence de certaines métaphores à travers les langues prouve que leur conventionnalité n'est pas arbitraire. Assez fréquemment, ces métaphores relèvent de la motivation expérientielle (*experiential motivation*), propre aux métaphores conceptuelles (Lakoff & Johnson, 1985b), comme les métaphores ontologiques (qui permettent de comprendre les différents concepts : idées, activités, émotions et autres, en tant qu'entités ou substances), les métaphores structurales (les concepts davantage structurés, comme LA DISCUSSION/L'ARGUMENTATION EST UNE GUERRE) ou les métaphores d'orientation (*le bonheur est en haut, la tristesse est en bas, le plus est en haut, le moins est en bas*, etc.). Dans ces cas, « les applications effectuées d'un domaine à l'autre ne renvoient pas ici à des "similitudes" objectives fixées ou stabilisées en langue » (Botet, 2008, p. 60).

Un cas à signaler séparément concerne les métaphores fondées sur la métonymie²². En raison de la présence d'une motivation métonymique dans certaines métaphores, certains auteurs considèrent que la métonymie serait un type plus fondamental de changement de sens (Taylor, 1989)²³. De cette manière, on peut expliquer par exemple la motivation des expressions décrivant la colère. En effet, à partir de quelques exemples il est possible de dégager le concept structurant prédominant, celui de CHALEUR/TEMPÉRATURE ÉLEVÉE, ce qui pourrait être motivé par des réactions physiologiques accompagnant cet état affectif (hausse de température) : angl. *to get hot under the collar, to lose one's cool, to seethe with rage*, fr. *bouillonner, bouillir de colère, de rage* ou encore, en polonais, *wrząc/kipiec gniewem* (cf. Augustyn & Bouchoueva, 2009). Nous reviendrons sur les différents types de motivation des métaphores liées à l'expression des émotions plus avant dans notre travail (Chapitre 2).

²² À partir du constat que dans beaucoup de cas l'interprétation et la construction métaphorique est basée sur la métonymie, Goossens L. (1990) a introduit la notion de *metaphonymy*, tout en distinguant différents types de relations entre ces deux mécanismes. À ce sujet, voir aussi Barcelona (2000).

²³ « [...] metonymy might be even more basic in meaning extension than metaphor » (Taylor, 1989, p. 139).

1.1.3 Lexicalisation

Une autre difficulté pour circonscrire le phénomène métaphorique résulte des différents degrés de son intégration dans le lexique. La dichotomie présentée le plus souvent, à savoir la distinction entre *métaphore vive* et la *métaphore morte*, est loin d'être définitive : ses limites sont très floues et il s'agit plutôt de deux pôles extrêmes entre lesquels oscillent les différentes formes de la métaphore.

Métaphore vive -----▶ Catachrèse

Nous passerons rapidement en revue les types de métaphores selon leur niveau de lexicalisation : *métaphore vive/libre/créative*, *métaphore lexicalisée* et *catachrèse*, en essayant de mieux les définir et de mieux appréhender l'idée de degré de lexicalisation et/ou de métaphorisation.

Dans tous les cas, les mécanismes à l'œuvre semblent identiques, « les métaphores "vivantes", qu'elles soient osées ou banales, obéissent au même schéma de base que celles sujettes à une lexicalisation » (Lüdi, 1991, p. 24). La différence se situe au niveau de leurs fonctions et effets.

Pour commencer, la métaphore vive (métaphore d'invention ou créative) crée une forme de déviance fondée sur un conflit conceptuel par rapport à l'énoncé ou aux circonstances de l'énonciation et résultant de l'expérience subjective du sujet parlant (son savoir encyclopédique, etc.). La signification obtenue est un résultat prémédité, ayant comme objectif la création d'un certain effet stylistique ou autre (hyperbole, ironie, etc.). Il en résulte que la relation d'analogie y est instaurée d'une manière originale et que l'interprétation n'est pas figée par l'usage. Il faut alors repérer le sens en analysant les sèmes ou les autres éléments pertinents en fonction du cotexte et/ou contexte donné. En effet, ici particulièrement, « Les traits subjectifs, impressifs sont fortement sollicités, avec tout ce qu'ils peuvent présenter d'arbitraire et de variations individuelles » (Rémi-Giraud, 2006, p. 75). Ces caractéristiques sont propres à la métaphore vive mais elles ne sont pas réservées à la métaphore poétique ou littéraire, les métaphores vives sont propres à tous les registres et niveaux de langue. Dürrenmatt (2002, p. 47) résume ces caractéristiques en quatre propriétés principales : la subjectivité (qui se situe du côté de l'énonciateur), la

polyvalence (qui autorise de larges possibilités d'interprétation), la fictionnalité (qui s'effectue en fonction de mises en parallèle peu communes des sens) et la réflexivité (qui prend en compte la métaphore comme création). En raison du rôle majeur de la subjectivité, l'accès au sens se fera plus ou moins librement :

« Le degré d'explicité est variable. L'allusion peut être tellement vague qu'il n'est pas possible – mais peut-être pas non plus nécessaire – que la solution soit mutuellement manifeste » (Lüdi, 1991, p. 35).

Ce sont les types de métaphores vives qui instaurent des relations complètement nouvelles. D'autres cas de figures sont également envisageables. En effet, bien que ce soient les métaphores lexicalisées qui font l'objet privilégié des analyses par les approches cognitives, selon la théorie de la métaphore conceptuelle, certaines métaphores vives s'inscrivent dans les mêmes schémas que les métaphores lexicalisées. Il s'agit en quelque sorte d'extensions originales de relations déjà conventionnelles. Par exemple, pour la métaphore conceptuelle LOVE IS A JOURNEY, à part les métaphores lexicalisées, de nouvelles expressions peuvent être dérivées à partir du même schéma, par exemple :

(15) We're driving in the fast lane on the freeway of love (exemple de Lakoff, 1993, p. 210; cité par Croft & Cruse, 2004, p. 203).

En ce qui concerne l'intégration dans le lexique des métaphores vives, elle est possible uniquement lorsque la métaphore est reprise et se lexicalise, comme par exemple *éléphant* dans le sens de 'Personnage important (d'un parti politique)'²⁴ :

(16) La candidate se méfie toujours de l'image contrastée que pourrait avoir la présence, à ses côtés, *des éléphants* du PS. (Le Monde, 27/02/2007)

Dans les autres cas, ce genre d'acceptions n'est pas codé par les dictionnaires.

Contrairement à la métaphore vive, les métaphores lexicalisées et les catachrèses ne sont pas le résultat d'un processus créatif du locuteur. Leur valeur figurée est moins saillante, voire inexistante dans le cas des catachrèses, la signification étant déjà conventionnellement déterminée et la référence au sens propre étant transparente (en particulier pour la catachrèse).

Quant à la catachrèse, nous réserverons ce terme aux métaphores utilisées afin de nommer quelque chose en l'absence du terme propre, généralement pour pallier les

²⁴ *Le Petit Robert*, l'entrée de « éléphant ».

lacunes du lexique. Il s'agit alors du rôle dénominatif, une fonction proprement lexicale de la métaphore, comme dans ces exemples souvent cités : *une aile du bâtiment, un œil de bœuf, des pieds de table, une feuille de papier, une souris* (informatique) ou *une greffe d'organe*. Ainsi, les catachrèses permettent de dénoter des réalités nouvelles mais ne sont pas forcément dépourvues de synonymes, comme dans *au bas/au pied de la montagne* (Dürrenmatt, 2002, p. 46) ou encore *une file d'attente/une queue*. Dans le cas des catachrèses, le transfert métaphorique s'est fait le plus souvent par analogie, par exemple par rapport à la forme sans qu'il y ait une image associée, comme dans : *feuille de papier*. Il s'agit, comme le qualifie Kerbrat-Orecchioni (1994, pp. 62–63), de « "semi-tropes", puisqu'elles constituent des dénominations "normales" de l'objet, tout en actualisant un sens dérivé du mot ». Pour ces différentes raisons, nous pouvons dire aussi que les catachrèses sont aussi des métaphores non productives, à la différence des concepts métaphoriques organisés en réseaux complexes productifs et actifs (Prandi, 2008), relevant des métaphores vives ou lexicalisées.

Il convient de faire la distinction entre les catachrèses et les métaphores analysables uniquement en diachronie (mais qui ne sont plus considérées comme telles en synchronie). C'est le cas, par exemple, de la lexicalisation complète du mot *tête* du lat. *testa* qui désignait un pot de terre cuite. Cette métaphore a supplanté avec le temps le mot du latin classique *caput* pour devenir un terme à part, où la motivation s'est complètement estompée (exemple donné par Le Guern, 1973, p. 83). Dans ce cas, on ne peut plus accéder à la motivation de la relation entre deux sens, nous avons affaire à une *métaphore morte* ou *éteinte*. Cependant, cette distinction n'est pas toujours aisée dans la pratique, les catachrèses étant souvent issues de métaphores vives, les analyses de ce type exigent un travail important en diachronie.

Dans le cas de la métaphore lexicalisée (ou métaphore d'usage), d'une manière générale, les acceptions métaphoriques sont déjà incluses dans le signifié²⁵ des expressions mais le caractère conceptuel de certaines d'entre elles permet de voir au-delà du simple choix d'une propriété ou d'un trait sémantique (Prandi & Caligiana, 2007).

Il faut noter qu'au contraire des métaphores vives, on ne parle plus ici de la déviance et de la recherche des analogies du fait de la lexicalisation. Comme le synthétisent Conenna et Kleiber (2002) :

²⁵ « Une métaphore cohérente – par exemple "verser de l'argent" – est une expression pourvue d'un signifié stable qui peut être enregistré dans un dictionnaire. La métaphore est dans ce signifié » (Prandi, 2008, p. 32).

« elles [= les métaphores lexicalisées] ne constituent, en quelque sorte, plus de véritables métaphores, puisque leur lexicalisation, c'est-à-dire l'acceptation ou stabilisation intersubjective de leur sens métaphorique, leur assure un usage qui n'est nullement ressenti comme déviant, comme innovateur, même s'il reste expressif ». (Conenna & Kleiber, 2002, pp. 68–69)

L'interprétation est immédiate parce que la signification est stabilisée par l'usage et, de ce fait, inscrite dans la compétence collective, elle se trouve donc accessible à tous. De plus, cette métaphore est souvent basée sur « un trait de propriété contenu dans la signification littérale et considéré comme typique » (Rémi-Giraud, 2006, p. 71). Cependant, la signification première reste plus ou moins saillante, sous une forme d'image ou au travers des propriétés connotatives renvoyant au sens propre.

La métaphore lexicalisée concerne différentes formes linguistiques et constitue un type de polysémie des lexies simples (*tempêter, fulminer contre qqn, un abîme entre deux opinions, un sommet du pouvoir*), mais justifie aussi la motivation de certaines expressions figées (*sortir hors de soi, soupe au lait*) et collocations (*l'ombre d'un doute, une avalanche de questions, exploser d'idées*). Nous nous intéresserons davantage à ces derniers types de métaphore et nous développerons la question du rôle de la métaphore au sein du figement dans la partie suivante.

Cette réflexion générale sur la métaphore interroge notamment le type de déviance et de compatibilité entre les métaphores vives et lexicalisées, et oblige à ne pas conclure trop vite à un cloisonnement étanche entre les deux catégories, même si pour les besoins de l'analyse il sera nécessaire par la suite de rester sur le terrain des collocations (métaphores lexicalisées).

Se pose aussi la question des degrés de métaphoricité : il s'agit d'un point problématique puisqu'en principe, la métaphore fonctionne davantage à partir d'une identification globale ce qui empêcherait une réalisation scalaire, chose que ferait plus facilement la comparaison. Pourtant, certains des mécanismes principaux qui la fondent : déviance, analogie mais aussi image et motivation ne sont pas activés au même degré dans tous les types de la métaphore, ce qui semble bien plaider pour une approche différenciée des mécanismes métaphoriques.

À présent que nous avons posé – de manière certes sommaire mais en retenant ce qui nous semble essentiel pour la suite de notre recherche – la problématique générale de la

métaphore, nous nous proposons dans le chapitre suivant de mieux situer la place de la dimension métaphorique dans les séquences figées ou semi-figées.

1.2 Métaphore et figement : facteur, catégorie, propriété ?

D'une manière générale, le figement sémantique²⁶ est relié à la non-compositionnalité et on évoque souvent un lien entre les expressions polylexicales et les mécanismes de la figuration²⁷ qui interviennent dans leur structuration sémantique (cf. Mejri, 2005; Schapira, 1999; Le Pesant, 2003; Nunberg, Sag, & Wasow, 1994 sur la notion de figuration; Heinz, 1993 sur le traitement lexicographique des locutions figurées). La perspective cognitive s'avère également intéressante dans l'étude de cette relation. Elle souligne le caractère conventionnel dont relèvent les métaphores conceptuelles, ce qui permet en conséquence d'analyser la motivation des expressions et d'y voir une certaine compositionnalité (le sens des éléments en relation avec le sens littéral et figé des expressions)²⁸.

La présence d'une composante figurée dans les expressions plus ou moins figées a donné lieu à de nombreuses dénominations. Nous pouvons citer certaines d'entre elles :

- *suite métaphorique figée* (G. Gross, 1996a) ;
- *séquence à constituants tropiques* (Mejri, 1997) ;
- *figurative idiom* (Cowie, 1998) ;
- *phrase métaphorique* ;
- *expression figurée* ;
- *expression imagée* ;
- *formule métaphorique* ;
- *locution figurée, etc.*

²⁶ Nous utilisons le terme de *figement* dans son sens courant de propriété des expressions polylexicales en synchronie (au niveau sémantique et syntaxique) et non en tant que processus diachronique.

²⁷ Dans le *Dictionnaire d'expressions et locutions* (Rey & Chantreau, 2007), les auteurs notent qu'une *expression* « implique une rhétorique et une stylistique ; elle suppose le plus souvent le recours à une "figure", métaphore, métonymie etc. ».

²⁸ Casadei (1996) présente une analyse des expressions en italien sous cet angle-là.

Ce genre de terminologie flottante se retrouve de façon caractéristique pour certaines problématiques en linguistique, et ce d'une façon particulièrement marquée dans le domaine du figement. En effet, il est devenu courant de citer la complexité des appellations dans le cadre des recherches sur la phraséologie en général²⁹, ce qui n'a pas pour autant empêché de parvenir à une liste de quelques propriétés caractéristiques des expressions polylexicales, il s'agit notamment de propriétés :

- syntaxiques : blocage des propriétés transformationnelles ;
- lexicales : substitution lexicale impossible ou limitée ;
- sémantiques : non-compositionnalité.

Cette dernière dimension est souvent considérée comme plus difficile à circonscrire, « en raison de la multiplicité des facteurs internes et externes qu'elle met en jeu » (Tamba, 2011, p. 110). Dans ce travail, bien que notre axe de recherche soit l'analyse de la structuration sémantique des collocations, et plus particulièrement la fonction des mécanismes figuratifs, il est tout de même indispensable de prendre également en considération des facteurs d'ordre syntaxique et lexical.

Quel est alors le rôle et la place de la métaphore parmi ces différentes propriétés de figement ? Disons d'abord qu'elle est un mécanisme très productif parce qu'elle peut être à la base de différents types d'expressions polylexicales :

- mots composés : *un abat-jour, un moulin à paroles* ;
- locutions (Mejri, 1997) : *donner le feu vert, jeter l'argent par la fenêtre, avoir le vent en poupe, tomber de haut, avoir des antennes, déposer les armes* ;
- proverbes (ou « phrases figées ») : *l'habit ne fait pas le moine, l'appétit vient en mangeant, la nuit tous les chats sont gris*. La dimension métaphorique est considérée souvent comme un trait nécessaire de cette catégorie, mais ce constat est parfois remis en cause (Tamba, 2000; Conenna & Kleiber, 2002; Kleiber, 2010).
- collocations : *une santé de fer, l'argent liquide* ainsi que de nombreuses collocations des noms d'affect (*glacé de peur, rongé par l'angoisse*, etc.).

Les mécanismes ne sont bien évidemment pas les mêmes pour ces différents cas, de par le fonctionnement sémantique et syntaxique propre à chacun des types d'expressions.

²⁹ Voir par exemple González Rey (2002, p. 48), Martins-Baltar (1997, pp. 23–24), Svensson (2004, p. 13).

Au demeurant, le fait que la motivation métaphorique soit à la base de la structuration sémantique de ces divers types d'expressions prouve qu'il s'agit d'une des propriétés de figement, et non d'une catégorie d'expressions polylexicales à part entière (Svensson, 2004 propose de considérer la métaphore comme classe d'expressions figées). Nous tenterons par la suite de mieux appréhender ces mécanismes dans la structuration sémantique des syntagmes figés et ce afin de pouvoir analyser ensuite leur rôle et leur fonctionnement dans le cas des syntagmes semi-figés que sont les collocations.

1.2.1 « Métaphorique, donc figé »³⁰ ?

La présence de la métaphore est considérée comme un des facteurs du figement (par exemple Martins-Baltar, 1997)³¹ et les expressions formées sur la base d'une métaphore sont parfois jugées comme les plus figées. Pour certains, il faudrait reconnaître dans la métaphoricité « un trait définitoire des unités phraséologiques, surtout des expressions dites idiomatiques » (González Rey, 2002, p. 62), qui sont ailleurs définies en termes de « polylexème figé et figuré » (Gréciano, 1984, p. 108).

Il est vrai que ce type de séquences est généralement caractérisé par des possibilités transformationnelles restreintes et des restrictions de sélection aux limites particulièrement marquées³², ce qui permet de les considérer comme des expressions figées « prototypiques ». Cependant, la métaphore n'est pas un élément définitoire de toutes les séquences figées (pour cette remarque voir aussi Mejri, 2005, p. 189). Svensson (2004) va dans le même sens, en rapprochant les notions de métaphore et de figement de la manière suivante :

« [...] cette relation parcourt un continuum qui va de la *relation zéro* (il n'y a pas forcément de relation entre métaphore et figement) jusqu'à une relation très forte (dans certaines définitions, les idiomes ont un statut de "métaphores mortes") ». (Svensson, 2004, p. 24)

³⁰ « Leur source est souvent métaphorique, donc figée. » : G. Gross (G. Gross, 1996a, p. 39) décrivant des exemples tels que *un luxe de détails, un monument d'idioties, une kyrielle de plaintes, un tapis de feuilles, un trésor de patience*, etc.

³¹ « [...] la transposition métaphorique apporte le surcroît de signification propre à générer la locutionnalité » (Martins-Baltar, 1997, p. 299).

³² « La cause de blocage [des propriétés transformationnelles] peut être l'emploi métaphorique » (G. Gross, 1996a, p. 12).

En d'autres termes, d'un côté la métaphore est à l'origine de certaines expressions et, de l'autre, il existe des expressions figées non métaphoriques. Ce dernier type d'expressions n'est pas un cas marginal mais en raison de leur caractère littéral et complètement compositionnel, elles ne remplissent pas une des conditions des locutions dites « prototypiques » et, de ce fait, sont parfois mises à l'écart malgré leur caractère manifestement figé (restrictions syntaxiques), comme par exemple : *n'avoir ni foi ni loi, avoir le dernier mot, sans mot dire*.

Les différences de traitement de la notion de métaphore au sein du figement sont dues aux difficultés de situer le rôle des mécanismes métaphoriques parmi d'autres caractéristiques sémantiques des expressions polylexicales. La métaphore est considérée parfois comme une propriété, un critère ou encore comme une catégorie d'expressions (Svensson, 2004). Afin de mieux appréhender son rôle et ses particularités, il nous semble important d'analyser brièvement ici la place de la métaphore par rapport aux autres caractéristiques sémantiques des expressions polylexicales que sont la compositionnalité, l'opacité, la transparence, ainsi que la notion de motivation liée à ces différents phénomènes.

1.2.2 La métaphore parmi les propriétés du figement

Nous allons parcourir à présent les différentes propriétés sémantiques du figement et ce afin de dégager la place de la métaphore parmi l'ensemble de ces notions et de bien déterminer comment nous les concevons dans le cadre de ce travail. Nous proposons d'illustrer la difficulté de déterminer la limite entre certaines propriétés en nous fondant, entre autres, sur quelques problèmes déjà mentionnés dans les travaux de Svensson (2004, 2008) ou chez Nunberg, Sag et Wasow (1994).

En effet, la limite entre les différents critères sémantiques de figement est assez floue et, bien souvent, certaines notions sont juxtaposées, voire utilisées comme synonymes. De manière assez fréquente on associe, par exemple, les notions de non-compositionnalité et d'opacité (G. Gross, 1996a; Kleiber, 2010). Nous verrons cependant qu'il est indispensable de séparer les deux notions qui, selon nous, ne sont équivalentes que dans une relation unidirectionnelle.

Une analyse détaillée de différentes propriétés du figement est proposée notamment par González Rey (González Rey, 2002, pp. 56–62). Elle résume notamment ce qu'elle appelle les « propriétés phraséologiques » et en dresse la liste suivante : *idiomaticité*, *figuralité*, *iconicité*, *opacité*, *valeur métaphorique*, *non compositionnalité*. Toutefois, il nous est difficile de déterminer nettement les limites de certains des éléments présentés, même si les analyses sont appuyées par de nombreux exemples. Par exemple, le terme d'*idiomaticité* est défini à l'aide du concept de *non compositionnalité*, suivi d'une remarque mentionnant les notions d'*opacité*, de *déviance* et de *sens littéral/second* :

« Cette déviance du sens littéral de l'unité aboutit à un sens second caché sous le premier. On parle alors d'opacité sémantique, tant la signification globale de l'expression devient obscure par rapport au signifié de ses composants » (González Rey, 2002, p. 56).

De même, les définitions de *figuralité* (définie par une *valeur icono-connotative*), d'*iconicité* (définie par la notion d'*image* « chargée de rendre par le concret l'abstrait du concept que renferme l'expression en elle-même » (González Rey, 2002, pp. 56–57)) et de *valeur métaphorique* sont difficilement identifiables parce que basées sur des mécanismes similaires³³.

Le traitement des notions distinctes au même niveau, voire comme étant complètement assimilées est assez fréquente, la terminologie étant très floue et difficile à manier. Étant donné la complexité de distinction entre *imagé/métaphorique* et *figuré*, nous avons choisi de nous en tenir à la notion de métaphoricité, employée dans ce travail de façon interchangeable avec la notion générale de figuralité, en essayant à chaque fois de préciser comment se traduit cette caractéristique.

1.2.2.1 Métaphore vs non-compositionnalité

Nous commencerons par la notion de non-compositionnalité étant donné que cette caractéristique permet d'identifier un grand nombre d'expressions polylexicales et, de ce fait, est souvent présentée comme une propriété essentielle du figement (voir les citations de différents auteurs rapportées par Nunberg et al., 1994, p. 498). Cela s'observe également dans la tendance générale qui consiste à opposer le « sens figé » au « sens

³³ González Rey (2002, p. 61) souligne qu'il ne faut pas assimiler la notion d'image à la métaphore, « car la métaphore entendue comme un transfert sémantique n'est pas forcément productrice d'icônes (*mener à terme, faire le point*) ».

compositionnel », comme si « figé » était un équivalent par excellence de « non-compositionnel ».

Nous définissons la non-compositionnalité dans les termes proposés par Tamba (2011) :

« On entend par là que le sens d'un idiome est un sens conventionnel, lexicalement codé qu'on doit apprendre comme un tout unitaire. Mais en qualifiant ce sens de non-compositionnel, on l'oppose avant tout au sens compositionnel des constructions discursives ordinaires, dont le sens global est fonction de celui des composantes lexicales et de la structure syntaxique qui les assemble ». (Tamba, 2011, p. 112)

Si nous regardons quelques exemples, nous pouvons observer que la non-compositionnalité est une propriété de différentes expressions qui ne partagent pas les mêmes particularités :

- (17) Tirer le diable par la queue
Croquer le marmot
- (18) Donner le feu vert
Avoir le vent en poupe
- (19) Un grand magasin
Attendre un bébé

En effet, selon la définition citée, toutes ces expressions remplissent les conditions de non-compositionnalité. Les expressions citées en (17) sont des exemples d'expressions « prototypiques », dans lesquelles les éléments constituants perdent leur capacité référentielle et où le sens global ne dépend pas de celui de ses parties, comme par exemple dans l'expression *croquer le marmot* : 'attendre longtemps, en se morfondant'³⁴.

Les expressions (18) présentent une caractéristique différente, puisque même si elles sont non-compositionnelles, leur sens peut être déduit selon les mécanismes propres à la lecture des figures. Dans la littérature, on considère parfois ce type d'expressions comme compositionnelles, ce qui relève probablement du fait que le sens et l'interprétation des expressions sont *conventionnels*. Nous reviendrons sur ce type d'expressions dans la partie suivante.

Enfin, les exemples (19) ont un fonctionnement sémantique particulier. Nous avons affaire ici à ce que Martin (1997) considère comme une des formes de l'« enrichissement sémantique ». L'expression est alors transparente mais elle signifie plus que ce qu'on

³⁴ *Le Petit Robert*.

pourrait déduire du sens des éléments. Mel'čuk (1998) parle dans ce cas de « quasi-phrasèmes » (anglais « quasi-idioms ») ou, plus récemment, de « locutions faibles » (Mel'čuk, 2013). Ces expressions pourraient être schématisées par l'équation $AB=A+B+C$ dans laquelle « C » désigne une composante supplémentaire, « un surplus imprévisible » (Mel'čuk et al., 1995, p. 46).

Par conséquent, la proposition de González Rey (2002, p. 61) selon laquelle « admettre la non compositionnalité d'une unité, ou son idiomaticité, c'est forcément lui reconnaître une valeur métaphorique » ne semble pas valable. En effet, même si dans certains cas nous pouvons associer la valeur figurée à la non-compositionnalité, cela ne représente pas l'unique mécanisme lié à la non-compositionnalité des expressions. Parmi celles-ci il y a aussi les expressions *opaques* ou les *quasi-phrasèmes*. La relation entre la métaphore et la non-compositionnalité est alors univoque, la non-compositionnalité ne supposant pas forcément de mécanisme métaphorique. Nous rejoignons sur ce point Svensson (2004) qui propose d'analyser la notion de *compositionnalité* comme un terme générique qui suppose les sous-catégories analysées indépendamment (ou en relation les unes par rapport aux autres) : (non)motivation, sens figuré, (in)analysabilité, opacité/transparence.

1.2.2.2 Métaphore vs opacité et transparence

Comme nous l'avons déjà signalé, l'opacité est parfois présentée comme synonyme de la non-compositionnalité ou encore de la métaphore et, de ce fait, elle est considérée comme une propriété essentielle des expressions polylexicales (G. Gross, 1996a, pp. 10–11).

À la suite de González Rey (2002, p. 57), nous définissons l'opacité comme « le résultat du sens non compositionnel ou non déductif des formatifs entre eux », c'est-à-dire qu'une expression opaque est non seulement non-compositionnelle mais elle se caractérise en plus par la non analysabilité du sens (en synchronie et/ou en diachronie). Nous serons donc obligée de bien séparer les expressions du type (19) des expressions dont le sens est analysable et que nous qualifierons de ce fait de *transparentes*, comme dans (17). L'opacité est alors une des caractéristiques sémantiques possibles des expressions figées et n'est surtout pas une propriété définitoire.

(20) Tirer le diable par la queue

Casser sa pipe

Découvrir le pot aux roses

Il est important de souligner que la métaphore ne devrait pas être complètement associée à la notion d'opacité mais éventuellement identifiée comme la source d'un certain degré d'opacification. Pour parler de la métaphore il faut prouver ce que Moeschler (1991, p. 55) appelle « la production d'effets interprétatifs », et ce qu'on pourrait mettre en lien avec la recherche de motivation (ou d'analogie). Or, les expressions polylexicales opaques sont par définition dépourvues de cette possibilité d'interprétation et donc, comme dans les expressions citées en (19), nous ne pouvons pas considérer que des mécanismes métaphoriques ou de figuration sont mis en jeu (à moins qu'elles soient analysables en diachronie, cependant ce n'est pas notre perspective de travail). La distinction de Cowie (1981, cité par 1998), entre *figurative idioms*, qui sont « partiellement motivés », et *pure idioms*, qui, au contraire, sont définis comme opaques, va dans le même sens. De cette façon, les expressions comme :

(21) Manger les pissenlits par la racine³⁵

Prendre le taureau par les cornes

Avoir le vent en poupe

seront considérées comme non opaques car elles sont relativement faciles à interpréter sur la base d'une motivation métaphorique. Bien que caractérisées par un certain niveau de transparence, elles sont toutes non-compositionnelles puisque le sens des éléments de l'expression ne contribue pas directement au sens global de l'expression (par exemple 'être mort et enterré' pour *manger les pissenlits par la racine*). La signification « figée » n'est pas dérivée à partir du sens de chacun des éléments constitutifs mais à partir du sens « premier » de l'expression dans sa totalité. Comme le résume Mel'čuk (2013) :

« Il est donc important de ne pas confondre l'opacité/la transparence psychologique d'une expression, qui est assez subjective et relève d'un phénomène continu, avec sa compositionnalité, qui est objective et discrète ». (Mel'čuk, 2013, p. 133)

En pratique, bien qu'on ne remarque pas toujours cet aspect, il convient de considérer les expressions polylexicales sur le plan discursif. En effet, si le sens de certaines expressions pourrait être perçu comme opaque, ce trait est souvent levé lorsqu'elles sont utilisées en contexte. C'est le cas notamment des expressions métaphoriques/figurées dont

³⁵ La même expression sert d'exemple d'opacité chez González Rey (2002).

la compréhension est assez aisée en discours (à condition qu'elles ne relèvent pas d'une motivation culturelle ou ne renvoient pas à un domaine plus spécialisé et moins connu des locuteurs, comme c'est le cas de l'expression *jeter l'éponge* 'abandonner la lutte ; renoncer dans une compétition' qui est une expression anglaise, au départ appartenant au lexique de la boxe, puis qui, encore en anglais, a été employée au sens figuré).

Afin de mieux cerner et distinguer les mécanismes d'opacité et de figuration, il serait plus judicieux de procéder à l'analyse des propriétés sémantiques des expressions polylexicales en contexte, notamment pour l'étude de l'opacité/la transparence. La détermination de ces propriétés dépend fortement de l'emploi des expressions dans le discours (ce qui est cependant le fonctionnement normal des expressions polylexicales). Elle permet aussi d'envisager la dimension scalaire de ce phénomène (Cruse, 1986; Mel'čuk, 2013)³⁶. Nous ne développerons pas cet aspect qui mériterait une recherche en soi³⁷.

Pour en revenir au problème initial, comment donc résumer la place de la métaphore parmi les notions définitoires de figement ? Ce que nous venons de voir indique que la métaphore, ou les mécanismes figuratifs en général, font partie du phénomène de la non-compositionnalité. Cependant, une expression figée à valeur métaphorique, tout en étant non-compositionnelle, reste aussi plus ou moins transparente (également en fonction du contexte). Ces remarques et les exemples présentés plus haut nous suffisent pour considérer que la métaphore n'est pas un critère de figement, mais seulement une des propriétés de certaines expressions polylexicales.

1.2.3 Métaphore et collocations

1.2.3.1 La collocation comme forme de figement

Du fait du caractère graduel du figement, les multiples critères proposés ont des degrés variables de pertinence. La difficulté ne concerne pas seulement les expressions

³⁶ Mel'čuk (2013, p. 133) : « Soulignons que l'opacité/la transparence a des degrés flous, alors que la non-compositionnalité est une propriété strictement binaire ».

³⁷ Nous rejoignons sur ce point les travaux plus récents de Mejri où le rôle du contexte dans la levée de l'opacité est souligné à plusieurs reprises, cf. par exemple Mejri (2011).

appelées figées ou locutions mais peut-être encore davantage les combinaisons qui se trouvent à la limite du figement, telles les collocations.

Il ne s'agit pas, comme on le dit parfois, d'expressions « en voie » de figement parce qu'il est difficile de considérer les collocations comme une étape dans le processus de figement. Il s'agit plutôt d'une forme de figement aux caractéristiques particulières (bien que non homogènes : *cf.* divers degrés de solidarité, propriétés syntaxiques et sémantiques). La collocation est donc un type d'unité polylexicale codée en langue³⁸ dont on peut considérer deux principales définitions (pour la mise en perspective de différentes approches voir par exemple Koike, 2001; Tutin & Grossmann, 2002; Williams, 2001, 2003; Dubreil, 2008) :

- *Quantitative* : l'appui est mis ici sur le caractère « usuel » ou « probable » de la collocation, considérée comme synonyme de cooccurrence dont on rend compte à l'aide de la description statistique, selon sa fréquence dans un corpus. Cette approche est fondée essentiellement sur les théories contextualistes de la linguistique anglo-saxonne et s'est développée par la suite avec l'essor de la linguistique de corpus (par exemple Sinclair, 1991; Williams, 2003).
- *Qualitative* : il s'agit d'une approche plus formelle qui définit la notion de collocation comme étant une *association syntagmatique conventionnelle* ou *restreinte* (Grossmann & Tutin, 2003a) ou autrement dit une *association privilégiée*. Il s'agit de la combinaison de mots unis dans un rapport syntagmatique (Mel'čuk et al., 1995; Mel'čuk, 1998, 2003; Tutin & Grossmann, 2002; Grossmann & Tutin, 2003b) dont les contraintes lexicales peuvent être éventuellement confirmées par une analyse de fréquence. Par exemple, *nuit blanche* est une collocation parce que l'adjectif *blanc*, dans le sens actualisé dans cette combinaison ('nuit au cours de laquelle on n'a pas dormi'), ne se combine pas d'une manière privilégiée avec d'autres bases.³⁹

Une autre différence entre ces deux principales approches concerne la portée de la collocation : dans l'approche quantitative il peut s'agir des cooccurrents assez distants,

³⁸ Une forme « codée » mais dont on souligne parfois le caractère dynamique (*cf.* Williams, 2001).

³⁹ À moins que l'on ne généralise cet emploi de l'adjectif *blanc*, à l'instar du *Petit Robert* (2011) : 'Qui n'a pas tous les effets habituels'. Cependant même dans ce cas les possibilités combinatoires sont assez restreintes : *examen blanc* ('dont l'évaluation n'est pas prise en compte'), *mariage blanc* ('non consommé'), *voix blanche* ('sans timbre'), *vers blancs* ('sans rime'), *jeu blanc* (au tennis : 'gagné sans que l'adversaire ait marqué un point').

tandis que dans l'approche qualitative, qui est aussi plus « grammaticale », la collocation est limitée à un syntagme (les cooccurents sont alors très proches).

La démarche adoptée dans ce travail repose davantage sur la notion de collocation dans sa seconde acception. À la suite des auteurs mentionnés, comme une expression phraséologique semi-figée, composée de deux éléments (selon la terminologie proposée par Hausmann, 1979, 1997)) : la *base* – le terme principal (ou le mot clé) et le *collocatif* – le terme dépendant sémantiquement et syntaxiquement de la base. Par exemple, dans *un sentiment profond*, le collocatif *profond* véhicule un sens intensif imposé par la base *un sentiment*, le choix du collocatif n'étant pas libre (critère de sélection lexicale ou notion de cooccurrence restreinte, cf. Tutin & Grossmann, 2002)).

Cependant, il convient d'ajouter que les deux approches ne sont pas complètement incompatibles, comme le souligne Williams (2003). En effet, cette affinité entre les éléments de la collocation est souvent révélée par la fréquence dans un corpus, mais n'en est pas forcément tributaire. Ainsi, de nombreuses cooccurrences fréquentes du corpus relèvent de la combinatoire libre et ne sont pas des collocations dans le sens d'un syntagme conventionnel. À l'inverse, certaines collocations apparaissent rarement dans le corpus (nous étudierons ce problème plus avant en comparant le corpus lexicographique et le corpus textuel).

Nous avons précédemment signalé que les collocations constituaient un type d'expressions polylexicales. Cependant, du fait de leur caractère semi-figé, il est difficile de pouvoir les appréhender de façon univoque. La zone dédiée aux collocations sur le continuum de figement, entre un syntagme libre et un syntagme figé, est parfois difficile à délimiter. De ce fait, certaines recherches (par exemple G. Gross, 2005, p. 48)) refusent d'envisager le traitement des collocations comme relevant d'un véritable figement, en raison entre autres de la possibilité de manipulation de leur structure. Il s'agit notamment de la possibilité de substitution du collocatif. C'est le cas de certaines expressions à verbe support⁴⁰ qui acceptent des variantes synonymiques, comme les variantes de style : *donner un coup/flanquer un coup* (exemple tiré de G. Gross, 2005). On remarque aussi une certaine flexibilité de la structure des collocations verbales se manifestant par des transformations syntaxiques ; impossibles (ou du moins très limitées) dans le cas des expressions figées/locutions comme dans les exemples de Paillard (1997, p. 65) :

⁴⁰ Nous classons les expressions à verbes supports parmi les collocations, en les considérant (à la suite de Mejri (2005, p. 192)) comme des cas intermédiaires entre les locutions verbales et les constructions libres.

- nominalisation : **la cassure de sa pipe vs la transgression d'un interdit*
- passivation : **la pipe a été cassée vs l'interdit a été transgressé*
- insertion syntaxique : **retourner à plusieurs reprises sa veste vs transgresser à plusieurs reprises un interdit*

Il faut ajouter à cette liste la possibilité de relativisation du côté des collocations :

- **la pipe qu'il a cassée vs les coups qu'il a donnés*

Les collocations ne sont pas pour autant flexibles au même niveau que les combinaisons libres et il est possible d'observer certaines contraintes (Tutin & Grossmann, 2002, p. 8), comme par exemple les structures atypiques (*prêter attention, porter plainte*) ou encore le blocage de certaines propriétés (*Jean a eu une peur bleue vs *La peur de Jean a été bleue*). De façon générale, on reconnaît davantage de difficultés à appréhender le phénomène de figement pour la catégorie verbale et c'est également le cas des collocations⁴¹. Nous reviendrons sur certains problèmes liés à cette question dans le Chapitre 4 de notre travail.

La possibilité de modification de la structure de certaines collocations (au même titre que d'autres expressions polylexicales) est généralement liée à leurs caractéristiques sémantiques. Cependant, cette corrélation entre le figement sémantique et syntaxique ne paraît pas être une constante, comme le remarquent Grossmann et Tutin (2003a, p. 8) en comparant l'exemple d'*une peur bleue (*la peur est bleue, *une peur très bleue)* par rapport à *un steak bleu (le steak est bleu, un steak très bleu)* dont la structure est plus souple.

Ces différents exemples mettent en évidence l'aspect hybride des collocations, au statut intermédiaire entre liberté et figement. Leur part de figement est cependant certaine, qu'elle se situe au niveau syntaxique, sémantique, ou encore pragmatique, ou qu'elle soit liée aux contraintes du contexte d'emploi (à ce sujet Mejri, 2011).

⁴¹ Comme le décrit González Rey (2002, p. 171), suite à Gross (1996a) : « [...] elles [les constructions verbales figées] ne sont pas toujours figées au même degré, de sorte qu'il y a un continuum entre les groupes verbaux libres et les locutions verbales entièrement figées, le degré de figement se reflétant dans les possibilités transformationnelles ». Cependant vu la complexité des opérations nécessaires pour tester leur fonctionnement et la diversité des variations morphologiques et syntaxiques, il est difficile de traiter et classer les constructions verbales sur une échelle de figement.

Nous nous focaliserons à présent sur les propriétés sémantiques des collocations, ce développement nous permettra de voir, selon les approches différentes, comment est appréhendée la composante figurée.

1.2.3.2 Propriétés sémantiques et motivation figurée

Nous tenterons de mettre en évidence quelques éléments importants dans le traitement sémantique des collocations afin de dégager le rôle des mécanismes métaphoriques qui sont au centre de nos préoccupations.

Comme nous l'avons déjà mentionné, au niveau sémantique, les collocations sont des combinaisons qui présentent généralement une structure transparente, ou plus précisément « la relation entre les composants est transparente » (Paillard, 1997, p. 65), contrairement aux expressions figées prototypiques définies habituellement, nous l'avons vu, selon le critère de non-compositionnalité. Bien que transparente, la relation entre les éléments constituants de la collocation reste souvent « imprédictible », ce qui permet de les distinguer des combinaisons libres (cf. Hausmann, 1989). Cette caractéristique est facilement démontrable en comparant les collocations de langues différentes. Nombreux sont les exemples de collocations transposables littéralement ou quasi-littéralement, comme *marquer/tirer un but* et son équivalent polonais *strzelić gola* ('tirer un but'), en anglais *to kick/to shoot a goal*, ou encore *se plonger dans la lecture* et en polonais *pogrążyć się/zatopić się w lekturze* ('s'enfoncer/se noyer dans la lecture'). Cependant, souvent aussi, pour exprimer le même concept les langues disposent de collocatifs différents. Par exemple, pour le sens intensif de *l'obscurité complète, une nuit noire*, nous aurons en anglais *pitch dark/black/darkness* ('noir/obscurité goudron') ou *cimmerian darkness* (le renvoi à la mythologie grecque), en polonais *egipskie ciemności* ('les ténèbres égyptiennes', le renvoi à une des dix plaies d'Égypte).

En se fondant sur ces éléments, la théorie Sens-Texte (Mel'čuk et al., 1995; Mel'čuk, 2003) fait la différence entre *phrasème* (locution) et *semi-phrasème* (collocation) en fonction du degré d'opacité sémantique. Cependant, nous avons pu voir que même dans le cas des locutions la non-compositionnalité ou l'opacité ne sont pas des éléments nécessaires (ni suffisants) pour définir ce type d'expressions polylexicales. Les collocations n'échappent pas non plus à cette hétérogénéité des propriétés sémantiques.

Si, en effet, selon la définition binaire de la collocation (Mel'čuk et al., 1995), le terme principal (la *base*) garde son sens habituel dans la combinaison⁴², le *collocatif* peut être de nature très différente : il prend un sens particulier en fonction de la base avec laquelle il se combine et n'est pas forcément déductible⁴³. En effet, si on s'en tenait aux critères de transparence du collocatif, des syntagmes comme *colère noire* ou *peur bleue* seraient classés plutôt comme des locutions. Cependant, d'autres éléments permettent de considérer ces expressions comme des collocations : la base complètement transparente, la fréquence, la relation sémantique régulière (fonction lexicale Magn marquant l'intensité). De ce fait, la transparence est considérée comme un élément définitoire des collocations mais uniquement en référence à l'élément « base ». Toutefois, le type du collocatif permet de rendre compte de leur degré de figement et de les situer sur le continuum (comme d'autres types d'expressions polylexicales)⁴⁴. Ainsi, par exemple la collocation *une grande peur*, où les deux éléments sont transparents, n'est pas figée au même niveau qu'*une peur bleue*. En somme, au niveau sémantique, on peut observer des mécanismes isotopiques différents selon les types de collocations, les expressions figées proprement dites n'ayant, quant à elles, pas forcément de rupture isotopique interne (ex. *prendre le taureau par les cornes*) mais contrastant plutôt avec l'isotopie générale de l'énoncé (par exemple : *Si la décision ne tombe pas d'ici peu, je prendrai le taureau par les cornes*).

Une proposition de classification de base reposant sur le degré de figement sémantique et l'idiosyncrasie des éléments constitutifs a été dressée par Tutin et Grossmann (2002, pp. 12–13) de la manière suivante :

1. *Collocations opaques* – le sens du collocatif est différent de son sens habituel (en dehors la combinaison donnée), démotivé sémantiquement, la cooccurrence est imprédictible, difficilement interprétable et généralement très restreinte : *peur bleue, colère noire, nuit blanche, froid de canard*.
2. *Collocations transparentes* – l'association reste difficilement prédictible mais aisément interprétable en raison de la transparence de tous les

⁴² À ne pas confondre avec ce que Mel'čuk (2013) appelle « semi-locutions », qui incluent le sens d'un des éléments de l'expression (et pas de l'autre) tout en ayant aussi un sens additionnel en tant que tout : *bain de soleil, coup de soleil, prendre l'air, etc.*

⁴³ De par cette différence de statut entre les deux éléments, nous parlerons d'une certaine *dissymétrie* des composants de la collocation (cf. Tutin & Grossmann, 2002).

⁴⁴ Voir dans le même sens le constat de Tutin et Grossmann (2002, p. 11) « Nous préférons définir les collocations à partir de propriétés : le caractère binaire, la dissymétrie et la notion de sélection lexicale seront des conditions nécessaires. La transparence et l'arbitraire seront des paramètres plaçant la collocation sur une échelle de figement ».

éléments (*grièvement blessé, avoir faim*) ou de la motivation sémantique accessible : *faim de loup, brouillard à couper au couteau*.

3. *Collocations régulières* – la combinaison est transparente, l’emploi du collocatif se limite à la cooccurrence et son sémantisme renvoie au sens de la base (a) ou bien le sens du collocatif est très générique, assez productif et donc moins contraint : il peut se combiner avec les éléments appartenant à une classe « conceptuelle » définissable à l’aide de traits sémantiques (b) :

a) *année bissextile, l’âne brait, le chat miaule* ou certains types de collectifs comme *un essaim de guêpes* ;

b) *grande tristesse, feuilleter un livre, commettre un crime*.

À partir de ce classement, nous pouvons voir notamment que certaines associations ne sont pas arbitraires et que différents types de motivation seraient privilégiés, notamment ceux liés aux différents mécanismes figuratifs. Nous tenons encore une fois à souligner qu’il n’est pas ici judicieux de parler en termes de « procédés stylistiques ». En effet, si certaines expressions ne sont pas neutres du point de vue stylistique, ce n’est pas le cas de toutes les figures lexicalisées/conventionnelles.

Dans les collocations opaques (*froid de canard*), la relation entre les composants n’est pas, par définition, transparente. En conséquence (voir à ce propos la section 1.2.2), nous ne pouvons pas parler de motivation figurée, même s’il pourrait s’agir parfois de motivation historique ou mythologique. Les collocations régulières (type 3a) ont aussi un fonctionnement sémantique particulier qui résulte du fait que le collocatif est restreint à une base qui lui est « appropriée ». Il s’agit du phénomène proche des restrictions de sélection. Ainsi, le sémantisme du verbe *miauler* présuppose un type de sujet précis, voire unique dans ce cas : *le chat*⁴⁵.

Les collocations transparentes et régulières (type 3b), au contraire, dénotent des relations régulières (l’intensité, la quantification ou la polarité) et reposent pour beaucoup d’entre elles sur les procédés sémantiques plus productifs. Nous y retrouvons les

⁴⁵ Mel’čuk *et al.* (1995), Mel’čuk (2013) nomment ce type de collocations des *collocations non standard*, parce qu’elles sont décrites dans le cadre de la théorie Sens-Texte à l’aide des fonctions lexicales non standard (celles-ci permettent de décrire les collocations dont le sens est plus spécifique et non généralisable, par exemple *un café noir* = ‘sans ajout de produit laitier’), au contraire des *collocations standard* qui participent au paraphrasage et décrivent des liens systématiques. Cette distinction ne se recoupe pas avec la typologie citée, fondée quant à elle sur le sémantisme des éléments, en plus de leur régularité.

expressions plus « imagées », dont la motivation relève de mécanismes figuratifs. À ce propos, Deignan (2005, p. 193) remarque que l'étude des structures collocationnelles montre qu'il existe deux forces antagonistes :

- la première correspondant au besoin d'exprimer des idées abstraites et nouvelles, à travers le processus métaphorique (selon les vues des théories cognitives de la métaphore) ;
- la seconde visant une communication non ambiguë, avec des correspondances mots-sens réglées conventionnellement.

Cela rejoint l'idée de González Rey (2002, p. 108) selon laquelle : « la présence de figures de style dans la construction des collocations contribue à faciliter l'accès au sens de collocations ». Cela ne concerne pas seulement les collocations terminologiques mais aussi des collocations courantes, et peut-être plus spécialement celles des domaines abstraits (comme les émotions), qui, tout en restant facilement analysables, permettent de diversifier leur description.

Il s'agit par exemple des comparaisons particulièrement productives dans les collocations intensives ou appréciatives, en tant qu'extensions adjectivales, nominales ou verbales, comme par exemple :

(22) bête comme ses pieds, blanc comme neige, noir comme l'ébène/comme la suie, ennuyeux à dormir debout/comme la pluie, maigre comme un clou ;

(23) un froid sibérien, un froid polaire, une voix de stentor, un travail de bénédictin, un appétit d'ogre, une patience d'ange ;

(24) dormir comme une masse/comme une loutre, mentir comme on respire ;

L'élément comparant est souvent une sorte de référence, désignant un exemple plus ou moins prototypique (*blanc comme neige*), ou le plus haut degré (*un froid polaire*). Dans ces deux exemples nous sommes en présence d'une relation sémantique directe fondée sur un sème commun : *blanc comme neige (est blanche)*. Dans d'autres types de comparaisons, le choix du deuxième élément peut être motivé *a posteriori* : *fier comme un paon*, *bête comme une oie*. La relation peut être aussi complètement démotivée comme dans *bête comme ses pieds*, ou bien conventionnelle dans le cas des noms ethniques (*fort comme un Turc*) ou dans les expressions du type *riche comme Crésus*, *fier comme Artaban*. Il est à noter que pour ces dernières expressions il n'est pas indispensable de connaître la motivation exacte de l'élément de comparaison pour accéder au sens intensif

véhiculé par l'expression. Une analyse plus détaillée de ces différents types de séquences à valeur intensive est proposée par Mejri (1994).

En ce qui concerne les mécanismes métaphoriques, ils sont très productifs dans les collocations transparentes et régulières, la motivation sémantique étant souvent vivace dans ce type d'expressions. Dans le cas des collocations transparentes, nous pouvons noter que les associations de ce type sont assez restreintes et que le sens des collocatifs correspond généralement aux *fonctions lexicales non-standard* :

(25) une occasion en or, argent liquide, un alibi/une excuse en béton, blanchir/laver l'argent

Dans le cas des collocations régulières, la métaphore permet de véhiculer les relations plus systématiques. Nous pouvons évoquer, par exemple, la productivité de la métaphore dans le cas des syntagmes avec des noms collectifs (25) et des substantifs quantificateurs (26) (à ce propos voir Benninger (2001a, 2001b) :

(26) une armée de fourmis, une forêt de mâts, un essaim d'hélicoptères

(27) une avalanche de questions, un déluge de paroles, une pluie de flèches, un rayon/une lueur d'espoir

La valeur métaphorique est également véhiculée par les collocatifs verbaux et adjectivaux, avec deux dimensions privilégiées : l'intensité et l'aspect.

(28) un ardent désir, un argent fou, une critique assassine/venimeuse/acerbe, une pluie torrentielle

(29) nager dans l'argent, sombrer dans la folie/dans la mélancolie, se noyer dans le chagrin, refroidir l'enthousiasme

Quant à la motivation de ce type d'associations collocationnelles, elle est principalement sémantique, comme d'une manière générale dans d'autres collocations régulières ou transparentes (Grossmann & Tutin, 2003a).

Selon nous, il est nécessaire de développer davantage les particularités propres à chacune de ces catégories de collocations à motivation figurée : nominales, verbales et adjectivales. En effet, le statut sémantique et lexical de ces différentes collocations n'est pas le même et elles devraient être présentées au cas par cas, tout en cherchant à identifier

les particularités de ce type de combinatoire avec les noms d'affects. Nous nous proposons d'y consacrer le chapitre 4.

Nous souhaitons cependant faire une dernière remarque d'ordre terminologique. Dans notre travail, nous utilisons le terme « collocation métaphorique/figurée » pour désigner les types de collocations où précisément seul UN élément (le collocatif) a une valeur figurée. Néanmoins, la même étiquette peut être utilisée aussi dans des cas différents, c'est-à-dire, des cas de collocations employées métaphoriquement, le phénomène étant lié à la polysémie des collocations (cf. Deignan, 2005 pour l'anglais; Koike, 2006 pour l'espagnol), ce qu'illustrent les deux exemples suivants avec *payer le prix* et *monter dans le train* :

(30) Écrire sa vie, c'est prendre un risque, quitte à en *payer le prix*. (Le Monde, 16/03/2008)

(31) Pourtant, dans ce paysage en mutation, certains tardent à *monter dans le train* comme la publicité ou les médias. (Le Monde, 03/04/2008)

Comme annoncé, nous nous situons dans une perspective différente avec comme objectif l'analyse des collocations de type *exploser de joie, une profonde tristesse, refroidir l'enthousiasme*, dont la valeur figurée concerne uniquement les collocatifs, d'où le rapprochement avec les phénomènes de restriction de sélection.

1.2.3.3 Traitements lexicographiques des collocations figurées

Le traitement des collocations à valeur métaphorique dans les dictionnaires généraux et spécialisés reste très sommaire :

- pas de critères concernant la notion de métaphore ;
- pas de classement systématique des constructions.

D'une manière générale, dans les dictionnaires de langues, nous observons une certaine incohérence dans l'emploi des étiquettes *abstrait, par extension, figuré, par métaphore* (à ce sujet Ounis, 2007).

Dans la liste des fonctions lexicales proposée par le DEC, nous relevons une fonction Figur qui renvoie à une « métaphore codifiée par la langue dont la combinaison avec le mot clé est un synonyme (plus étroit) du mot clé » (Mel'čuk, Arbatchewsky-Jumarie,

Elnitsky, Iordanskaja, & Lessard, 1984, p. 7). Cette fonction lexicale est attribuée seulement à 19 collocations à base nominale, en tant que fonction lexicale simple, ou dans des configurations avec d'autres fonctions paradigmatiques ou syntagmatiques. Nous présentons la liste de ces associations dans le tableau ci-dessous.

Lexie vocable	Lexie formule Etiquette	FL formule FL	FL glose	FL lexie	FL régime
APPLAUDISSEMENTS	ensemble de sons expressifs	Magn.Figur	Métaphore	salve	[d'~]
APPLAUDISSEMENTS	ensemble de sons expressifs	Magn.Figur	Métaphore	concert	[d'~]
APPLAUDISSEMENTS	ensemble de sons expressifs	Magn.Figur	Métaphore	tonnerre	[d'~]
CURIOSITÉ	trait de caractère négatif	AntiBon.Figur	Métaphore d'une C. malative	démon	[de la ~]
DÉFIANCE	attitude ou sentiment	Magn1.Figur	Métaphore pour la D. de beaucoup d'individus	mouvement	[de ~]
DÉFIANCE	attitude ou sentiment	Magn1.Figur	Métaphore pour la D. de beaucoup d'individus	vague	[de ~]
DÉTRESSE	sentiment	Magn.Figur	Métaphore d'une intense ~	tempête	[de ~]
ENTHOUSIASME	sentiment	Magn.Figur	Métaphore pour un intense ~	vague	[d'~]
ENTHOUSIASME	sentiment	Magn.Figur	Métaphore pour un intense ~	débordement	[d'~]
ENTHOUSIASME	sentiment	Magn.Figur	Métaphore pour un intense ~	torrent	[d'~]
ESPOIR	état psychique	AntiMagn.Figur	Métaphore d'un ~ peu intense	lueur	[d'~]
ESPOIR	état psychique	AntiMagn.Figur	Métaphore d'un ~ peu intense	rayon	[d'~]
HAINE	sentiment négatif	Figur	Métaphore	feu	[de la ~]
HAINE	sentiment négatif	Figur	Métaphore	souffle	[de la ~]
HONTE	sentiment négatif	Figur	Métaphore	le rouge	[de la ~]
SIFFLET	ensemble de sons expressifs	Magn.Figur	Métaphore	salve	[de ~s]
VAPEUR	substance naturelle	MultiFigur	Une certaine quantité de ~	nuage	[de ~]
VAPEUR	Substance	MultiFigur	Une certaine quantité de ~	nuage	[de ~]
XÉNOPHOBIE	sentiment négatif et attitude correspondante	Figur	Métaphore	démons	[de la ~]

Tableau 1 – Relevé du Dicouèbe des collocations avec la fonction lexicale « Figur »
(<http://idifix.ling.umontreal.ca/dicouebe/LICENCE.txt>)

Nous pouvons observer que cette fonction n'est pas attribuée de manière systématique. Par exemple, *débordement* (*d'enthousiasme*) est codé dans le Dicouèbe par Magn + Figur, mais *déborder* (*d'enthousiasme*) est codé Magn + Oper1, sans mention de l'aspect métaphorique. Ainsi, il y a parfois des variations dans le codage de ce type de collocations et, par la suite également, de leur paraphrasage.

Cette fonction s'avère cependant assez difficile à manipuler dans le corpus (Augustyn & Tutin, 2009). D'après la définition de la fonction Figur dans le DEC, il s'agit d'une des fonctions paradigmatiques qui ne modalisent pas les collocations mais davantage les rapports sémantiques entre les éléments notamment, dans le cas de Figur, la relation de synonymie. Certains précisent qu'il s'agit d'un « synonyme plus riche » de la base, ce qui implique qu'il rajoute une valeur sémantique supplémentaire. Cette définition en termes de synonymie apparaît discutable, ainsi que le statut paradigmatique de cette fonction. En effet, le collocatif figuré instaure une relation syntagmatique avec la base et cette relation devrait être encodée systématiquement. La fonction Figur dénote le plus souvent le haut degré d'intensité et c'est peut-être pour cela qu'elle est parfois identifiée aux autres FL sans indiquer la valeur sémantique véhiculée (p.ex. dans : Figur (haine) = feu [de la]).

Une solution pour résoudre cette difficulté pourrait consister à conserver la fonction Figur, mais en la surajoutant à une description au niveau syntagmatique. Il faudrait l'appliquer à tous les cas des collocations à valeur figurée. Par exemple :

MagnOper1+Figur (amour) = brûler [d']

CausPredMinus+Figur (enthousiasme) = refroidir [ART ~]

S1Magn+Figur (haine) = feu [de la]

Il serait aussi préférable de coder Figur d'une autre manière, par exemple entre parenthèses, et cela afin de mieux souligner qu'il s'agit d'une information d'un autre niveau, superposée à la description de collocation avec les FL.

Bien que la description des métaphores ne soit pas prise en compte régulièrement, le système des fonctions lexicales permet de rendre d'une manière assez exhaustive les valeurs sémantiques qu'elle véhicule (Fontenelle, 1994).

1.3 Synthèse

Dans cette partie nous avons dressé le tableau des différentes théories de la métaphore afin de mieux appréhender certains mécanismes et les principales notions qui y sont associées (la déviance, l'analogie et la motivation, le degré d'intégration dans le lexique). Nous avons vu aussi la limite de certaines définitions, particulièrement celle de

transfert/substitution, cet état de choses étant lié aux différents niveaux d'analyse possibles.

Quant à la place de la métaphore parmi les propriétés de figement, en dehors des considérations générales sur le statut et l'importance de ce mécanisme dans la construction des expressions, nous avons vu qu'elle était également à l'œuvre dans la construction des collocations. En effet, certaines associations ne sont pas arbitraires et différents types de motivation sont privilégiés, notamment ceux liés aux différents mécanismes figuratifs. Ainsi, cette première partie nous a permis de dégager nos objectifs et de nous amener à notre objet d'étude que sont les collocations métaphoriques.

Dans la partie suivante, centrée sur le rôle des mécanismes métaphoriques dans la description des émotions, nous reviendrons sur ces différents apports. Nous verrons principalement que les cooccurrences figurées des noms d'affects ont un statut un peu particulier, car, d'un côté, elles sont soumises à différents types de contraintes propres aux collocations (dans les approches lexico-sémantiques), d'un autre côté, elles s'inscrivent également dans les schémas plus complexes analysés par les approches cognitives, ce qui détermine aussi, pour une part, certaines de leurs restrictions d'emploi. Nous verrons dans la suite (voir en particulier les chapitres 4 et 5) comment interagissent ces deux niveaux d'analyse.

2. LA COMBINATOIRE DES NOMS D’AFFECTS ET LA PLACE DE LA MÉTAPHORE

Il est généralement reconnu que les émotions constituent un objet d’étude complexe, de par la multiplicité de leurs paramètres et composantes (psychologique, physiologique, comportementale, cognitive, etc.). Pour cette raison, la littérature concernant ce champ d’étude est très riche et constamment nourrie de nouvelles références dans ces divers domaines. Ce chapitre sera l’occasion de présenter certains des apports en linguistique. Cependant, nous tenons à souligner l’importance d’autres domaines d’études, comme la psychologie et la philosophie, qui ont permis de circonscrire les émotions et de poser les bases de différents classements et définitions. Il s’agit entre autres de travaux de différentes disciplines portant sur :

- la distinction entre émotions de base et émotions universelles ;
- la distinction entre émotion, sentiment, état affectif, disposition, etc. ;
- la classification fondée sur la nature de la source des émotions (spontanée ou réfléchie/intellectuelle) ;
- les fonctions des émotions ;
- le type de situation provoquant une émotion (présence de cause, objet, etc.) ;
- la polarité (positif, négatif, neutre) ;
- l’intensité, qui s’exprime à travers des réactions physiologiques/somatiques (changements de température du corps, etc.) et des manifestations physiques (mouvements, gestes, mimiques, ton de la voix, etc.) ;
- les réactions intellectuelles accompagnant les émotions, ainsi que la notion de contrôle qui leur est associée.

En linguistique, les recherches sur les émotions sont aussi très nombreuses et présentées sous divers angles. Dans ce domaine, les émotions peuvent être abordées à partir d'au moins deux principaux points de vue :

- Premièrement, au travers de l'étude de la communication des émotions au sens large, c'est-à-dire des différents moyens d'expression comme par exemple la prosodie ou le lexique expressif.
- Deuxièmement, sous un angle différent, on peut cibler l'étude de la description des émotions au niveau lexical : la description de ce qui est vécu par *l'expérienceur* (ou *lieu psychologique*), faite par lui-même ou par un observateur.

Dans le cadre de ce travail, nous nous attachons à cette deuxième perspective d'analyse linguistique des émotions. Dans cette partie, nous nous proposons de présenter quelques travaux, principalement en sémantique lexicale (bien qu'impliquant fréquemment une composante syntaxique), autour des noms d'affects. Ces approches nous permettent de passer en revue certains modèles définitoires, les caractéristiques combinatoires et les typologies des noms d'affects.

À cette problématique s'ajoute celle du rôle des mécanismes métaphoriques dans la description des émotions. La relation entre métaphore et émotions nous paraît particulièrement intéressante. Dans la tradition rhétorique, la métaphore ainsi que les « tropes » en général sont décrits comme étant directement liés à l'état affectif de la personne (voire même résultant de cet état), permettant notamment de mieux transmettre ses impressions et son ressenti.⁴⁶ Le Guern (1973, p. 70) revient sur ce « caractère affectif du langage figuré, qui sert à exprimer l'émotion et à la faire partager » en rappelant une des fonctions du langage de la rhétorique traditionnelle : *movere*. Cette fonction émotive serait une raison d'être essentielle de la métaphore⁴⁷. Toutefois, notre objet d'étude étant les collocations métaphoriques, nous nous situons dans une perspective différente pour aborder cette relation entre métaphore et émotions. En considérant les collocations comme

⁴⁶ Nous retrouvons cette idée dans le *Traité des tropes* de Dumarsais par exemple : « Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous, avec les idées accessoires qui l'accompagnent ; nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent : ainsi nous avons naturellement recours aux Tropes ; d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : de là viennent ces façons de parler, *il est enflammé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir, etc.* » (Dumarsais, 1977, p. 29[1730]).

⁴⁷ « [...] les motivations essentielles de la métaphore viennent de la fonction émotive, centrée sur le destinataire, ou de la fonction conative, qui est l'orientation vers le destinataire. On peut dire que, pour l'essentiel, la métaphore sert à exprimer une émotion ou un sentiment qu'elle cherche à faire partager. » (Le Guern, 1973, p. 76).

une forme de figement, les processus de figuration qui participent à leur construction donnent lieu entre autres à des métaphores lexicalisées. Nous trouvons ainsi que dans ce cas, la relation entre métaphore et émotions n'est pas réductible à celle de cause à effet (autrement dit que sous l'effet de l'émotion on produit des métaphores). Nous avons pu voir préalablement que les métaphores lexicalisées, indépendamment du type de lexique visé, relèvent d'une problématique différente de celle des métaphores vives (privilegiées par les approches rhétoriques). Il y a cependant un facteur qui privilégie d'une certaine manière le recours aux figures dans la description linguistique des émotions : c'est le caractère abstrait de ce lexique⁴⁸. En effet, le manque d'autonomie référentielle, ou peut-être davantage de représentabilité au sens de Martin (1996), favoriserait la structuration métaphorique des noms d'affects.

Afin de pouvoir mieux articuler les différents axes et problématiques (d'un côté, les propriétés combinatoires des noms d'affect, de l'autre la place des mécanismes productifs), nous présenterons tout d'abord les apports de la sémantique lexicale sur la combinatoire, tout en cherchant à déceler d'éventuels éléments concernant la place attribuée à la métaphore dans ces différentes approches. Nous verrons notamment que dans de nombreux cas il s'agit d'une question assez marginale bien que fréquemment évoquée. Il en va très différemment lorsqu'on se penche sur d'autres études portant sur les émotions et surtout celles issues ou inspirées de la sémantique cognitive que nous présenterons ensuite. Comme nous le verrons, les proportions sont d'une certaine manière inversées. La métaphore y est considérée comme un mécanisme organisateur du lexique des émotions à partir des principes de motivation, les collocations étant une des nombreuses autres formes linguistiques à valeur figurée s'inscrivant dans des schémas plus complexes. Nous terminerons en résumant les principaux apports présentés et en cherchant à relier les approches davantage lexicales avec les propositions de la sémantique cognitive. Il s'agira d'envisager une éventuelle complémentarité entre ces deux approches et de dégager les éléments pertinents pour notre étude.

Lors de la présentation des différents travaux nous utilisons les termes classifieurs qui sont propres aux auteurs et qui relèvent des classifications proposées. Le choix d'un classifieur générique s'est également imposé à nous. Pour des raisons pratiques, nous

⁴⁸ Les noms dits « abstraits » ne sont bien évidemment pas abstraits dans toutes leurs acceptions de sens, ils peuvent également renvoyer à des entités concrètes, par exemple *avoir, ressentir, éprouver de la tendresse pour qqn* (nom abstrait) vs *dire des tendresses, « mille tendresses »* (témoignages de tendresse, nom concret). Dans ce cas, leurs propriétés changent. Sur la polysémie des noms d'affects voir par exemple l'étude détaillée de Goossens V. (2011).

utilisons ici le terme « nom d'affect », qui comprend aussi bien les émotions, les sentiments et les noms d'état affectif généralement distingués entre eux.

2.1 Les approches lexicalistes des noms d'affects

Les approches dites lexicalistes se fondent sur des analyses de diverses propriétés syntactico-sémantiques et ont pour objectif l'élaboration de différentes nomenclatures et l'organisation du champ sémantique des noms d'affects. Nous présenterons différents classements du lexique des affects bien que nous n'ayons pas d'objectif typologique car ces approches proposent un grand nombre de paramètres et distinctions pertinents pour notre étude. Ces apports nous permettent d'appréhender les noms d'affects avec plus d'outils et d'éléments dans la perspective de confronter la productivité des métaphores avec certains types de noms. Cela est valable aussi bien pour les approches axées davantage sur les propriétés syntaxiques que celles centrées sur les propriétés combinatoires. Nous pouvons à cette occasion souligner que les deux approches ne s'opposent pas à proprement parler, l'étude de la combinatoire impliquant souvent la syntaxe, mais le poids respectif de la syntaxe et de la sémantique lexicale justifiant la distinction (mais non la disjonction complète) entre ces deux approches.

Nous allons présenter principalement les propriétés combinatoires des noms d'affects qui font l'objet de notre travail. Nous nous focaliserons sur les différents mécanismes productifs qui participent à la construction des collocations, et surtout sur le rôle et la place de la métaphore. Nous allons ainsi mettre en évidence la manière dont elle est abordée parmi ces différents travaux. Bien que la question du rôle de la métaphore revienne assez régulièrement, nous verrons que les mécanismes métaphoriques sont généralement mis au second plan. L'importance de la métaphore dans l'expression linguistique des émotions est souvent présentée comme un type de cooccurrence ou encore comme un critère de distinction entre certains types de noms (voir par exemple Bresson & Dobrovolskij, 1995; V. Apresjan & Apresjan, 2008; Flaux & Van de Velde, 2000). Nous observerons aussi que le processus métaphorique se définit de différentes manières selon les approches : il est soit situé au niveau proprement lexical soit considéré comme présent

dès l'utilisation de prépositions spatiales avec des noms abstraits, comme le font Flaux et Van de Velde (2000).

2.1.1 Les propriétés distributionnelles

Un certain nombre de contributions sur le lexique des émotions a été effectué dans le cadre de la théorie Lexique-Grammaire et plus particulièrement autour de la notion des « classes d'objets » (G. Gross, 1994; Le Pesant & Mathieu-Colas, 1998). Il s'agit de privilégier le niveau syntaxique en analysant les propriétés et le fonctionnement des unités lexicales dans le cadre de la phrase élémentaire (constituée d'un prédicat et de ses possibles arguments) afin de les soumettre à un contrôle formel par rapport au sens et à la syntaxe : « le sens minimal n'est pas localisé dans les mots mais dans des phrases » (M. Gross, 1995, p. 86). L'analyse de différentes propriétés, comme la distribution et le type d'arguments, l'actualisation, les propriétés transformationnelles et certaines propriétés sémantiques, permet de regrouper les unités lexicales autour de propriétés communes présentant une certaine homogénéité, tant au niveau des structures syntaxiques qu'au niveau sémantique.

Une application directe de cette théorie dans l'analyse du lexique des sentiments est proposée par exemple par M. Gross (1995). Elle est formulée dans le cadre d'une *grammaire locale*⁴⁹ qui permet notamment de montrer, à travers la présentation de certaines règles et contraintes lexicales et transformationnelles, le manque d'autonomie du lexique de sentiments (voir aussi Bresson & Dobrovol'skij, 1995). Par là même est confirmé le principe du lexique-grammaire, mentionné plus haut, relatif à la nécessité d'analyse dans le cadre de la phrase, et cela dans le but de pouvoir explorer la diversité des formes et des contraintes.

Dans cette même perspective, Balibar-Mrabti (1995) analyse des « constructions transitives semi-figées » comportant un nom de sentiment en position de sujet et/ou en tant que complément d'instrument dans les constructions causatives (associées dans la plupart

⁴⁹ Celle-ci est définie de la manière suivante : « Ainsi, la description de la formulation des sentiments consistera-t-elle en une grammaire locale, et non pas en un simple lexique des termes de sentiments. En conséquence, on considère qu'un lexique de noms de sentiments n'a pas d'autonomie, et donc que les noms doivent être entièrement intégrés aux familles de phrases présentées ici sous forme de grammaire. » (M. Gross, 1995, p. 70).

des cas à la structure passive en « de + N de sentiment »), comme dans les exemples suivants (Balibar-Mrabti, 1995, p. 91) :

(32) L'absence prolongée de Luc dévore Max de (curiosité + inquiétude).

(33) La (curiosité + inquiétude) dévore Max.

(34) Max est dévoré de (inquiétude + curiosité).

Cette étude d'une grammaire locale d'expression des sentiments montre la complexité et la diversité syntaxique des phrases décrivant les sentiments. Elle fait apparaître également les contraintes lexicales pesant sur les noms. Ainsi, pour les structures analysées, il apparaît notamment que les extensions (les verbes figurés comme *dévoré*, *consumer*, *ronger*) sont davantage associées aux noms d'affects de polarité plutôt négative⁵⁰, sauf quelques exceptions comme *inonder*, *envahir*, *remplir* associés au nom *joie* (Balibar-Mrabti, 1995, p. 91). C'est un élément intéressant à prendre en considération dans l'étude de la combinatoire métaphorique. Nous reviendrons sur la question de la polarité comme un des paramètres de contrainte dans le chapitre 5.

Le même modèle a permis d'analyser diverses propriétés du lexique des émotions, en révélant sa complexité, aussi bien au niveau sémantique que syntaxique. Certaines de ces analyses ont abouti à une délimitation de classes à l'intérieur de ce champ sémantique. Par exemple, Anscombe (1995, 1996) établit une distinction entre deux types de « noms de sentiments et d'attitude », en se fondant principalement sur les différences de schéma d'arguments :

- noms endogènes (par exemple *crainte*, *amour*) : noms dont le deuxième argument est introduit par *pour/envers*, et pour lesquels, au niveau sémantique, l'expérienceur est lui-même à l'origine du sentiment ;
- noms exogènes (par exemple *frayeur*, *agacement*) : noms dont le deuxième argument est introduit par *devant/à la vue de*, ce qui relie leur origine à une cause extérieure à l'expérienceur.

Cette distinction est très proche de celle de Mathieu (1999) qui, en partant de l'analyse des constructions et des propriétés distributionnelles, distingue entre les sentiments créés par une cause extérieure (*joie*, *peur*) et ceux, surtout interpersonnels, qui « naissent en soi » (*admiration*, *amour*, *haine*). Les deux classements permettent de mettre en évidence des

⁵⁰ La même remarque apparaît aussi chez Leeman (1991) à propos des constructions *V + de + N*.

propriétés intéressantes mais, comme souvent dans la langue, les oppositions binaires se heurtent au fait qu'elles ne permettent pas toujours de circonscrire l'ensemble des entités étudiées, en raison de propriétés plus aléatoires de certaines d'entre elles. Ainsi, comme le remarquent Tutin *et al.* (2006), le nom *respect* fait partie de ces « indisciplinés » parce qu'il partage ses propriétés entre les deux catégories proposées par Anscombe : *le respect pour qqn* (endogène) et *le respect devant qqch* (exogène), son origine étant liée soit à une source interne soit à une cause extérieure.

Une autre description et classification est proposée par Buvet *et al.* (2005), qui étudient les « prédicats d'affect » (noms, verbes et adjectifs), définis comme étant des « états psychologiques contingents qui sont de l'ordre du ressenti » (2005, p. 126). Ils sont regroupés selon leur parenté sémantique et leurs analogies de fonctionnement. Selon ce principe d'homogénéité des principales propriétés linguistiques ont été dégagées trois hyperclasses : les prédicats d'« émotion », les prédicats d'« humeur » et les prédicats de « sentiment », qui se divisent en de nombreuses classes selon leurs propriétés communes par exemple : « amour », « colère », « joie », « gaieté », « haine », « pitié », « respect », « ressentiment », etc.

À partir de ces recherches il apparaît clairement que pour les analyses exhaustives il est nécessaire de se fonder autant sur les propriétés syntaxiques que sémantiques. C'est dans ce sens que vont davantage les études focalisées sur la combinatoire que nous présenterons dans la suite de ce chapitre.

En ce qui concerne la valeur figurée de la combinatoire dans les études citées, en dehors de quelques exceptions, elle n'a pas véritablement de place à part. Dans la plupart des cas, la question est abordée d'une manière succincte. Ainsi, parmi les différentes propriétés sémantiques considérées comme d'importance secondaire (classées dans les « propriétés diverses »), Buvet *et al.* (2005) mentionnent la présence des « réseaux métaphoriques », comme la métaphore du feu : *Luc se consume de honte* ou *Luc ressent une honte brûlante*. La même remarque apparaît également chez Mathieu (1999, p. 51) à partir de l'analyse systématique des constructions qui fait apparaître des métaphores organisées en « réseaux ». Pour sa part, M. Gross (1995, p. 78) évoque ce qu'il appelle les « formes stylistiquement enrichies », en parlant entre autres des déterminants nominaux du type *un éclair de*, *une lueur de* associés aux noms d'affects et que nous considérons comme des collocations nominales métaphoriques.

(35) Un éclair de rage traversa le regard de Luc.⁵¹

En termes de « modalités stylistiques » sont considérés aussi certains types de constructions à verbes supports, comme dans ces exemples de M. Gross (1995, p. 73) :

(36) Luc (éprouve + ressent) de l'anxiété.

(37) L'anxiété (envahit + gagne + pénètre) Luc.

(38) Luc (éprouve + ressent) de la joie.

(39) Luc rayonne/vibre/tremble de joie.

Nous avons déjà évoqué dans le chapitre 1 la question des verbes supports métaphoriques en parlant des collocations verbales figurées et de leur place parmi d'autres séquences verbales figées. Ce problème revient inévitablement dans les études sur la combinatoire des noms d'affects en raison de leur manque d'autonomie syntaxique (pour être actualisés dans la phrase, ils doivent s'appuyer sur les verbes supports : Balibar-Mrabti, 1995; Leeman, 1995; Flaux & Van de Velde, 2000) et de leur statut de noms abstraits. Dans les approches du lexique-grammaire, ces verbes sont distingués des verbes supports de base et considérés comme leurs « extensions » ou « variantes lexicales ». Ils sont, d'un côté, plus appropriés stylistiquement, et, de l'autre, apportent des nuances de sens, comme par exemple une valeur « intensive ». Sans entrer ici dans les détails du problème qui sera davantage traité dans le chapitre 4, nous pouvons cependant mentionner deux éléments qui questionnent cette approche. Premièrement, comme le remarque De Pontonx (2004), l'emploi des verbes métaphoriques ne relève pas uniquement du niveau stylistique ou du registre :

« En opérant sciemment ce choix entre verbe support métaphorique et verbe support non métaphorique offert par la langue, le locuteur signifie autre chose et le verbe support métaphorique dépasse son rôle de simple actualisateur pour ajouter un sens qui n'était pas présent ou seulement potentiellement ». (de Pontonx, 2004, p. 273)

Deuxièmement, en ce qui concerne la distinction entre les verbes supports de base et leurs extensions, Prandi et Caligiana (2007), affirment qu'on n'a pas besoin de distinguer les deux groupes car :

« [les uns et les autres] qualifient le sentiment sur la base des mêmes stratégies cognitives, en projetant sur lui comme un modèle le contenu et les propriétés relationnelles des

⁵¹ Exemple de M. Gross (1995, p. 78).

arguments cohérents qui caractérisent chaque verbe dans ses emplois prédicatifs non métaphoriques ». (Prandi & Caligiana, 2007, p. 137)

Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre 4 en nous appuyant sur des exemples du corpus. En effet, il est nécessaire d'explorer davantage le rôle des différentes collocations métaphoriques en tant que porteuses de dimensions sémantiques diverses (aspectuelle, intensive et autres).

Une approche différente de la valeur métaphorique de certaines expressions contenant des noms d'affects est proposée par Van de Velde (1995, 1998) et Flaux et Van de Velde (2000). Ces analyses s'inscrivent dans une démarche plus globale, visant le classement des noms abstraits fondé sur les différentes propriétés, dont la combinatoire sémantique et syntaxique. Ainsi, Flaux et Van de Velde (2000)⁵² distinguent parmi « les noms abstraits intensifs », une classe des *noms d'affects* comprenant *les noms de sentiments* (par exemple *amour, haine, compassion, mépris*) et les *noms d'émotions* (par exemple certaines acceptions de *tristesse* et de *joie*).

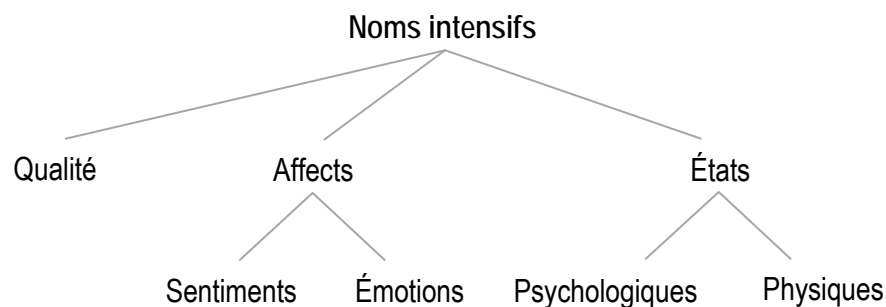


Figure 1 : Le classement des « noms abstraits intensifs » selon Flaux et Van de Velde (2000, p. 88).

Les deux catégories de noms partagent diverses propriétés de la classe des « noms abstraits intensifs », qui se caractérisent entre autres par l'absence d'autonomie syntaxique et d'extension temporelle et qui peuvent être, comme les adjectifs, gradués : *une profonde tristesse, un grand chagrin*. Ils apparaissent généralement dans des structures locatives où le sujet constitue le plus souvent le « lieu », comme par exemple dans :

(40) Il y a en lui une profonde colère, de la pitié, de la timidité.

⁵² Un certain nombre de ces caractéristiques a été déjà présenté dans Van de Velde (1995, 1996).

La distinction entre les *émotions* d'une part et les *sentiments* d'autre part est fondée principalement sur des critères syntaxiques, comme la présence du deuxième argument⁵³ (renvoyant à un objet), élément obligatoire dans le cas des *sentiments* et facultatif pour les *émotions*. Cette propriété relève du fait qu'au niveau morphologique de nombreux *noms de sentiments* sont dérivés des prédicats verbaux à deux arguments et qu'ils en conservent le mode de construction. Les noms de sentiment sont aussi plus facilement pluralisés (à ce sujet voir également Novakova & Tutin, 2009) et se combinent de préférence avec le verbe opérateur *avoir*.

La classe des « noms abstraits intensifs » comprend également les *noms de qualités* et les *noms d'états* (*délabrement, saleté*). Il est à remarquer que les noms tels que *colère, fureur* ou *tristesse* sont, dans certaines de leurs acceptions, classés parmi les noms d'états, dans une sous-classe des *noms d'états psychologiques*. Cette distinction, qui peut paraître contre-intuitive, résulte de certaines régularités de la structure de ces noms, comme la possibilité d'apparaître dans les constructions *être en + N, être dans + N, vivre dans + N*, caractéristiques des noms d'états. De plus, les mêmes structures peuvent se combiner avec l'adverbe *très* (*être très en colère*), permettant ainsi de les soumettre à un type de variation d'intensité, généralement réservé aux adjectifs.

Pour ce qui est de la relation de localisation entre l'expérienceur et les affects ou états, elle a été explorée au préalable par Van de Velde (1995, 1998). L'auteure y analyse le rôle des structures prépositionnelles locatives (introduites par les prépositions *dans* et *en*) et, dans une moindre mesure, quelques autres moyens lexicaux (*être plein de, déborder de*) dans la métaphorisation de certains types de noms abstraits intensifs. En ce qui concerne la métaphore locative, elle serait une particularité des noms d'états (et aussi des noms d'activités) et serait incompatible avec les noms de qualités et les noms de sentiments, ce qui est illustré par les exemples suivants (exemples de Van de Velde, 1998, p. 398) :

(41) *Il était dans une avarice sordide.

(42) *Il était dans une grande affection pour cet enfant.

À partir de la forme de l'expression et du sémantisme du verbe utilisé (en fonction de type de relation unissant l'expérienceur et l'affect/l'état/la qualité), Van de Velde propose une distinction entre relations métaphoriques *statiques* et *dynamiques*. Ainsi, les

⁵³ Le premier argument renvoie au sujet affecté par le sentiment ou l'émotion, autrement dit l'expérienceur ou le lieu psychologique.

structures *être dans*, *être en*⁵⁴, *y avoir en soi*, *avoir chez soi*, sont d'ordre statique, et *entrer dans*, *sortir de*, *somber dans*, *tomber dans* sont des métaphores dynamiques. Cette distinction relève surtout du type de la métaphore et plus précisément de l'image véhiculée par la métaphore spatiale : la position dans l'espace d'un objet par rapport à l'autre, avec ou sans déplacement. Ainsi, il arrive que la métaphore fasse apparaître le sujet/l'individu « situé dans » ses états (une entité, un milieu dans lequel se trouve le sujet, qui est donc extérieur à lui) :

(43) Je suis (plongé) dans le désespoir.

(44) Il était dans un état de désespoir qui faisait peine.

C'est surtout le cas avec les prépositions *en* et *dans* qui marquent une localisation statique, mais aussi *au bord de*, *au fond de* associés davantage aux noms d'états de polarité négative, ou encore avec *au comble de* :

(45) Il était au fond du désespoir/du malheur/de la dépression/*du bonheur/*de la joie.

Un deuxième type de relation métaphorique représente les qualités⁵⁵ et les sentiments comme localisés « dans » leur sujet/expérienceur. Celui-ci a alors le rôle de lieu (grâce à l'emploi de la préposition spatiale), ou parfois c'est une partie du corps qui renvoie indirectement à l'individu (*le cœur*, etc.). Ainsi, pour les qualités :

(46) Il y a en/chez lui une grande générosité.

(47) Il a de l'amertume dans le cœur.

Et pour les affects :

(48) Il y avait en lui une joie mêlée de tristesse.

(49) Il y a chez lui un amour (sentiment) immodéré du succès.

Cette typologie fondée sur la relation de localisation paraît pertinente à première vue. Néanmoins, la diversité des constructions dans lesquelles entrent les différents noms fait qu'il n'est pas toujours possible de catégoriser certains d'entre eux d'une manière définitive. Par exemple, le nom *colère* entre dans différents types de constructions :

⁵⁴ Danlos (1988, p. 24) assimile également la construction du verbe *être* avec la préposition *dans* à la structure locative.

⁵⁵ Uniquement les qualités morales ou psychiques, et non les qualités physiques: **il y a chez cet homme une maigreur exceptionnelle* (exemple de Van de Velde, 1995).

(50) Il est en colère.

(51) Il est entré dans une colère noire.

(52) La colère est montée/montait en lui.

Ce dernier exemple illustre par ailleurs un type de relation différent qui, si nous suivions les représentations précédentes, combinerait à la fois la localisation dans le sujet et l'aspect dynamique de la relation.

Il convient également de signaler que l'emploi des prépositions spatiales est un type particulier de figuration qui pourrait être facilement contesté dans les cas des structures dites « statives » *être + dans/en*. Il nous semble cependant que la métaphore de localisation est si productive dans le champ sémantique des affects que ces structures simples s'inscrivent d'une certaine manière dans cette tendance générale. Toutefois, nous ne les situons pas au même niveau que la combinatoire lexicale figurée qui présente plus de diversités de formes et de valeurs sémantiques.

Nous avons pu observer l'intérêt des différents classements présentés. Cependant ceux-ci se heurtent souvent à la diversité des structures syntaxiques des noms étudiés. Cette diversité de constructions propre à certains noms résulte, entre autres, de leur liberté combinatoire et de leur flexibilité sémantique. En effet, les noms de ce champ sémantique sont très polysémiques et donc difficiles à cataloguer dans des classes fermées, leurs propriétés sémantiques et syntaxiques n'étant, de ce fait, pas stables.

2.1.2 Les propriétés combinatoires des noms d'affects

De nombreuses études se focalisent davantage sur l'entourage des noms d'affects, la combinatoire lexicale (les collocations) et la combinatoire syntaxique (le type de détermination, les structures actanciennes, etc.), qui permettent de décrire des propriétés diverses comme l'intensité, la polarité, l'aspect, en partant de ces différentes formes d'actualisation. C'est le cas de certains travaux dans le cadre de la théorie lexicogrammaire mentionnés plus haut (cf. par exemple la notion de « prédicats appropriés » chez Buvet et al., 2005; ou encore Balibar-Mrabti, 1995; Anscombe, 1995; Mathieu, 1999), analysant notamment les différents types d'opérateurs et de contraintes.

Des analyses intéressantes ont été faites, par exemple, sur les restrictions concernant la combinaison des noms d'affects avec des prépositions particulières. Même s'ils n'ont pas d'objectif typologique, ces travaux mettent en évidence les régularités de sélection des différentes constructions syntaxiques et leur interprétation. Par exemple, l'analyse de la structure « V + de + N » chez Leeman (1991, p. 91) a permis de dégager, à partir de l'analyse des propriétés formelles, les différentes interprétations de la construction : une fonction causale (*Luc klaxonne d'impatience*), une fonction marquant l'intensité forte causant une manifestation directe et incontrôlée exprimée par le verbe (*trépigner d'impatience*) ou encore une fonction exprimant la quantité, l'intensité de l'état (*griller d'impatience*). Cette étude montre aussi que la sélection par le verbe d'un complément N_Affect particulier ne se fait pas d'une manière aléatoire, mais que les différents critères sont déterminants. C'est le cas aussi des constructions verbales de type « V + dans + N_{émotion} » (Vaguer, 2005), où l'étude de la structure permet de faire des interprétations concernant les restrictions observées et de mettre en avant le rôle de l'aspectualité.

Les aspects lexicaux de la combinatoire des noms d'affects ont été particulièrement étudiés dans le cadre de la Théorie Sens-Texte. En partant de l'idée que les mots-clés (ou *bases*) peuvent être regroupés en « classes conceptuelles » qui réunissent les unités lexicales avec des caractéristiques communes (cf. également la notion de « classes d'objet » présentée plus haut), on peut démontrer que certains collocatifs se combinent d'une manière privilégiée avec des mots comportant des composantes sémantiques communes. Cette tendance a été notamment confirmée par Mel'čuk et Wanner (1996) à partir de l'analyse de règles et de régularités d'association entre les mots désignant les affects et leurs collocatifs en allemand, ou encore par Sanromán Vilas (2003) dans l'étude de la combinatoire des noms d'émotion en espagnol. L'étude de Mel'čuk et Wanner (1996) a permis d'identifier un ensemble de dimensions sémantiques (voir Tableau 2 ci-après), qui a servi de base pour de nombreuses autres analyses sur les noms d'affects, notamment celles à visée classificatoire.

Ce genre d'approche nécessite un travail préalable qui consiste en une analyse des propriétés aussi bien des bases que des collocatifs, afin de pouvoir les classer par la suite en groupes sémantiquement apparentés. D'un côté, cela permet de détailler la nature des lexies d'un champ sémantique étudié en dégagant leurs dimensions sémantiques. D'un autre côté, plus que dans d'autres approches, l'exploration des relations entre la base et le collocatif permet d'établir certains principes d'associations entre les mots et, à partir de ces données, de mieux circonscrire la signification des lexies.

Une démarche semblable a été appliquée par exemple à l'analyse des collocations adjectivales à valeur intensive (Grossmann & Tutin, 2005) et, d'une manière plus ciblée, de la motivation des associations entre les adjectifs intensifs et les noms de joie (Grossmann & Tutin, 2007). Dans ce dernier travail, à partir d'une analyse sémantique préalable des « noms de joie » (*joie, bonheur, etc.*) ainsi que des adjectifs intensifs qui leur sont associés, les auteurs tâchent de dégager les principes de fonctionnement des associations. De cette manière, certaines régularités peuvent être observées en fonction des différentes caractéristiques des deux éléments, comme la *convergence de polarité* (par exemple *désespoir affreux* où l'adjectif intensif dépréciatif se combine avec des noms de polarité 'désagréable') ou d'autres principes d'associations davantage liés au « type sémantique » du nom (Grossmann & Tutin, 2007, p. 16). Par exemple, les adjectifs intensifs renvoyant à la manifestation se combinent généralement avec les noms de joie qui ont un trait sémantique d'extériorité ou de dynamisme, comme *une joie folle*. Généralement, comme nous pouvons le constater, les cooccurrents sélectionnent les termes sémantiquement apparentés. Cependant cette tendance n'est pas assez forte pour parler de prédictibilité. Les propriétés qu'il est possible de déceler avec ce genre d'analyses permettent de bien circonscrire le champ sémantique étudié et de poser quelques jalons pour un éventuel traitement automatique à partir de principes d'associations dégagés. Toutefois, comme le remarquent également les auteurs, il n'en reste pas moins que la surgénéralisation des propriétés et des principes d'association doit rester modérée.

Dans une perspective proche, mais avec une visée typologique des noms d'affects plus importante, nous pouvons citer le travail de Goossens V. (2005), fondé sur l'analyse de la combinatoire verbale, et de Tutin et al. (2006), où l'analyse est étendue sur d'autres types de collocations (la combinatoire verbale et nominale).

Un résumé des différentes dimensions sémantiques dégagées, principalement à partir de l'analyse des propriétés combinatoires ainsi que de la structure actantielle, est présenté dans le tableau suivant :

	Dimensions sémantiques étudiées	Typologie des noms
Mel'čuk et Wanner (1996)	Intensity Polarity Manifestability Directionality Mentality Reactivity Attitudinality Activity Excitation Self-control Permanence	
Goossens (2005) : à partir des collocatifs verbaux	Causation Volition Possession Contrôle	<p>N_SENT causés et non dirigés vers un objet : peur, terreur, panique, joie, tristesse, bonheur, peine, gaieté, chagrin, stupeur, surprise, effroi, frayeur</p> <p>N_SENT non causés et dirigés vers un objet : haine, mépris, jalousie, amour</p> <p>N_SENT causés et dirigés vers un objet : honte, dégoût, colère, rage, fureur, envie, respect, compassion</p> <p>N_SENT ni causés ni dirigés vers un objet : angoisse, désespoir, crainte, ennui, mélancolie</p>
Tutin et al. (2006) : à partir des collocatifs verbaux et nominaux	Aspect Contrôle Manifestation Causativité Verbalisation	<p>N_affect interpersonnels : amitié, affection, amour, tendresse, haine</p> <p>N_affect interpersonnels causés : respect, mépris, estime, méfiance, admiration, pitié</p> <p>N_affect ponctuels réactifs : surprise, peur, angoisse, joie, excitation, horreur (peur), désespoir, enthousiasme, souffrance, panique, terreur</p> <p>N_affect interpersonnels réactifs : colère, honte, dégoût, horreur (dégoût), gêne, inquiétude</p> <p>N_affect duratifs non contrôlés : ennui, bonheur, solitude, plaisir, orgueil, satisfaction, tristesse</p> <p>N_affect duratifs contrôlés : peine, crainte, angoisse, désespoir, douleur, fierté, horreur (peur), joie, peur</p>

Tableau 2 – Dimensions sémantiques mises en évidence et typologies des noms d'affects dans les travaux de Mel'čuk et Wanner (1996), V. Goossens (2005) et Tutin et al. (2006).

Les classements des noms d'affects et les dimensions sémantiques proposés mettent en évidence des propriétés linguistiques fines des noms d'affects, et, de ce point de vue, ces différents travaux sont selon nous complémentaires. Il nous semble cependant que certaines classes pourraient comporter des sous-classes, afin d'éviter de regrouper des entités partageant parfois peu de propriétés. De plus, ici également, les typologies élaborées laissent apparaître des noms « inclassables » ou partageant les propriétés de plus d'une classe. C'est le cas par exemple de l'*étonnement*, dans la typologie proposée par Tutin et al. (2006). Ce nom possède un trait 'ponctuel', comme la classe des 'noms d'affect ponctuels réactifs', mais ne s'associe pas aux collocatifs marquant la manifestation ou le contrôle, et de ce fait, il ne peut pas être classé dans ce groupe. Malgré

ces quelques détails, nous allons nous appuyer sur ces contributions dans la description des valeurs sémantiques des collocations et des contraintes lexicales.

Une démarche d'une certaine manière complémentaire aux précédentes est proposée par Blumenthal (2002, 2006, 2008a, 2008b). Au niveau méthodologique, la combinatoire y est explorée pour élaborer les « profils combinatoires » des mots à l'aide des calculs statistiques de type *log-likelihood* dans de vastes corpus. La portée du calcul se situe au-delà des fréquences absolues exploitées dans d'autres travaux. Cette méthode permet de repérer des combinaisons et de les classer selon le degré d'attraction en montrant clairement la spécificité de certaines d'entre elles, ce qui apporte des éléments supplémentaires par rapport aux études mentionnées précédemment. Les résultats autour de la spécificité des collocations ainsi obtenus ouvrent des perspectives pour d'autres types d'analyses. La détermination du « profil combinatoire », défini comme « l'image que donne du comportement d'un mot de base l'ensemble de ses collocatifs » (Blumenthal, 2008a, p. 38), permet de caractériser la nature sémantique de la lexie étudiée ou encore de faire des analyses contrastives d'unités lexicales synonymes, les différences au niveau de la combinatoire des mots synonymes étant révélatrices de leurs différences sémantiques (voir à ce sujet Blumenthal, 2002, 2006). Il est important de souligner que le profil combinatoire d'un mot est déterminé non seulement par les associations lexicales mais également par les associations syntaxiques (comme par exemple les prépositions : Blumenthal, 2008a). Cette méthode peut aussi s'établir à un niveau plus général et plus abstrait en fonction de spécifications sémantiques et syntaxiques s'appliquant à des classes (par exemple les préférences d'association de verbes supports de causation dans la classe des noms d'affects : Diwersy & François, 2011). Nous reviendrons sur cet outil d'analyse dans le chapitre méthodologique.

Dans les études citées, la combinatoire métaphorique n'a pas de statut à part. Elle n'est considérée ni comme un critère de classification, ni comme un type de collocations particulier. Cependant, ces travaux apportent des informations nécessaires pour notre recherche, de par la multiplicité des facteurs étudiés qui permettent de détailler les dimensions sémantiques des noms et de la combinatoire. Nous aurons de ce fait recours aux typologies proposées, afin d'étudier d'éventuelles régularités dans la sélection des collocatifs figurés par certains types de noms.

2.2 Les approches cognitives

De par leur important ancrage culturel et les nombreux facteurs psychologiques et cognitifs qui leur sont associés, les émotions sont devenues un des objets privilégiés des études à orientation cognitive. D'un côté, les aspects culturels des émotions incitent les linguistes à les traiter comme des catégories dont l'expression linguistique n'est pas forcément la même dans les différentes langues, voire à les considérer comme des artefacts culturels⁵⁶ représentant un certain modèle (à ce sujet voir Taylor, 1989; Kövecses, 1995b). D'un autre côté, le niveau linguistique n'est pas considéré comme autonome, étant aussi en grande partie déterminé par l'aspect expérientiel, la conceptualisation jouant le rôle d'intermédiaire entre la langue et la réalité. Parmi les différents travaux existants, un certain nombre s'intéressent à l'organisation du champ des affects dans différentes langues en soulignant l'importance des mécanismes métaphoriques comme type d'opération de conceptualisation⁵⁷ (Athanasidou & Tabakowska, 1998; Kövecses, 1995a, 2000: sur anger, love, happiness; Mikołajczuk, 1999 sur gniew [la colère] en polonais ; Krzyżanowska, 2009, 2011 autour du champ sémantique de la tristesse en polonais et en français).

De nombreuses études sur la structuration/conceptualisation métaphorique des émotions sont fondées sur la théorie de la métaphore proposée par Lakoff et Johnson (1985) dont nous avons fait un bref descriptif dans le premier chapitre. Les auteurs notent que certains domaines complexes n'émergent pas directement de notre expérience mais sont structurés en fonction d'autres domaines, ce qui est le cas de nombreux concepts abstraits. Selon cette approche, les émotions sont définies comme une catégorie cognitive abstraite dont la conceptualisation est effectuée par la projection métaphorique de structures conceptuelles, renvoyant à des expériences plus concrètes :

CONCEPT SOURCE = DOMAINES DU CONCRET

CONCEPT CIBLE = ÉMOTIONS (CONCEPTS ABSTRAITS)

⁵⁶ Ces recherches s'articulent souvent autour de la notion de « cultural mapping ».

⁵⁷ On parle parfois de la métaphore comme un moyen « d'imager » les émotions. La conceptualisation correspond dans une certaine mesure à l'ancien terme de « naïve picture of the world » repris notamment par Apresjan (2008). La correspondance est partielle car ce terme englobe entre autres choses les catégorisations et les connotations.

Dans les études à orientation cognitive, on attache beaucoup d'attention à l'analyse des types de métaphores conceptuelles, c'est-à-dire des différents concepts source sollicités pour la structuration des émotions, et à la motivation des relations/du transfert entre le concept source et le concept cible.

Les domaines expérientiels mobilisés dans la structuration métaphorique des émotions sont classés de différentes manières. Comme nous l'avons noté dans le chapitre 1, le caractère fondamental et universel prêté à la spatialité par la sémantique cognitive explique le fait que les expressions spatiales soient utilisées pour construire le sémantisme de domaines considérés comme plus abstraits, ou relevant moins directement de la perception. De la même façon, la dimension spatiale est présentée comme le principal schème organisateur de l'expression des émotions. Suivant le principe de conceptualisation, plusieurs types de relations spatiales peuvent être mis en évidence. Celle qui est évoquée le plus souvent renvoie à l'image de CONTENANT/CONTENU, où le corps est considéré en quelque sorte comme une surface séparatrice entre *extérieur/intérieur* et comme un *contenant* de l'émotion, celle-ci étant présentée comme son *contenu* (dont éventuellement le niveau/la quantité augmente à l'intérieur). Cette relation peut également être représentée d'une manière inverse, les affects se présentant parfois comme des substances, continues, homogènes, non-bornées et le plus souvent non-comptables. Voici quelques exemples de ces deux types de structuration :

- L'EXPÉRIENCEUR EST UN CONTENANT : *la colère, rage, fureur remplit qqn, monte en qqn,*
- L'ÉMOTION EST UNE SUBSTANCE/UN CONTENANT : *la colère, la rage submerge qqn, nager dans la joie, plonger dans le désespoir.*

D'autres dimensions s'inscrivent dans des schémas de correspondances plus spécifiques et complexes. C'est l'exemple de ANGER IS HEAT OF FLUID dont le schéma des correspondances, d'ordre ontologique et épistémique, est illustré de la manière suivante (exemple de Lakoff, 1987, p. 387; adapté sous cette forme par Croft & Cruse, 2004, p. 197) :

<i>Ontological correspondences</i>	
Source : HEAT OF FLUID	Target : ANGER
container	body
heat of fluid	anger
heat scale	anger scale
pressure in container	experienced pressure
agitation of boiling fluid	experienced agitation
limit of container's resistance	limit of person's ability to suppress anger
explosion	loss of control
<i>Epistemic correspondences</i>	
When fluid in a container is heated beyond a certain limit, pressure increases to point at which container explodes.	When anger increases beyond a certain limit, 'pressure' increases to point at which person loses control.
An explosion is damaging to container and dangerous to bystanders.	Loss of control is damaging to person and dangerous to others.
Explosion can be prevented by applying sufficient force and counterpressure.	Anger can be suppressed by force of will.
Controlled release of pressure may occur, which reduces danger of explosion.	Anger can be released in a controlled way, or vented harmlessly, thus reducing level.

Tableau 3 – Illustration de phénomène de correspondance sur l'exemple de métaphore ANGER IS HEAT OF FLUID (Lakoff, 1987, p. 387; adapté par Croft & Cruse, 2004, p. 197).

En étudiant les expressions figées et les collocations, Krzyżanowska (2011) dresse un classement plus détaillé et distingue trois principaux domaines en se fondant sur certains domaines proposés auparavant par Lakoff (par exemple Lakoff, 1987) :

- sensoriel – domaine des sensations : perception visuelle (*rayonner de bonheur, les yeux pétillant de joie, le visage s'obscurcit*), sensations tactiles (*la douleur transperce le cœur de X, la peur étreint, saisit X*), sensations thermiques (*une joie chaude, avoir le froid dans le dos, refroidir l'enthousiasme, brûlante nostalgie, consumé de tristesse*), sensations gustatives (*goûter le bonheur, se délecter de bonheur, une joie amère, remâcher sa tristesse, digérer sa déception*), sensations auditives (*une sourde nostalgie, une note d'espoir*), sensations olfactives (*un parfum de nostalgie, de bonheur*) ;
- spatial – proximité et distance (*être proche de qqn, s'éloigner de qqn*), position du corps (*un grand chagrin l'a abattu, être accablé de tristesse*), contenant (*tomber dans la mélancolie*) ;

- monde animal : *air, mine de hibou, les poils se dressent/se hérissent, avoir la chair de poule, glousser de joie, de honte, rugir de fureur, brailler sa joie, glousser de joie.*

Ces différents types de mise en relation entre domaines sources et domaines cibles peuvent être révélateurs, notamment pour la motivation, en particulier si, comme c'est le cas de l'exemple présenté dans le Tableau 3, la correspondance est apparente et elle est appuyée par divers exemples. Il n'est pas rare cependant de rencontrer des excès de cette méthode d'analyse. S'en tenir strictement à celle-ci, en choisissant les correspondances basées sur un nombre très restreint d'exemples ou sur les correspondances communes à d'autres concepts peut s'avérer périlleux. Pour en donner un exemple, nous proposons de reprendre la remarque d'A. Ortony dans le commentaire de quelques modèles de la conceptualisation de l'anglais *anger* proposés par Kövecses (1986)⁵⁸ :

« There are other suspect inferences too: for example, the claim (p.26) that expressions like "get out of my sight", "leave me alone", "drawing the line", and "stepping on someone's toes" are evidence for an underlying THE CAUSE OF ANGER IS TRESPASSING metaphor is quite gratuitous. » (Ortony, 1988, p. 100).

Ainsi, bien que ce type d'analyse soit utile du point de vue explicatif, les correspondances analysées paraissent parfois soit trop générales, car fondées sur un type de concept hautement générique comme par exemple l'espace qui pourrait englober un grand nombre de métaphores, soit trop spécifiques, car générées à partir d'un seul exemple.

Toujours dans la même perspective, l'intérêt est également porté sur la question de la spécificité⁵⁹ des métaphores et plus précisément des *domaines source* organisant la structuration du champ sémantique des émotions (*domaine cible*). La spécificité des métaphores est généralement envisagée à trois principaux niveaux d'analyse, articulés selon le type d'entités comparées :

- au niveau interlinguistique : en examinant les rapports de ressemblance et de différence des expressions métaphoriques entre les langues, cette approche assez souvent abordée dans la perspective cognitive a comme objectif principal la

⁵⁸ Cf. aussi un autre exemple de ce type cité par Apresjan V. et Apresjan J. (2008, p. 207).

⁵⁹ Comprise comme le caractère spécifique de la métaphore et non, comme nous le verrons plus loin, comme un degré de contrainte lexicale.

recherche d'éventuelles structures universelles et des motivations culturelles pour les métaphores spécifiques à des langues étudiées ;

- au niveau inter-concepts (à l'intérieur du même domaine ou champ sémantique) : en analysant les métaphores des différents concepts liés aux émotions (autrement dit à l'intérieur du même champ sémantique), ce qui permet de rendre compte des différences entre la conceptualisation des émotions particulières ;
- au niveau inter-domaines : en cherchant à mettre en évidence les métaphores *sui generis* des affects et celles qui peuvent être mobilisées pour la conceptualisation d'autres domaines.

Le premier cas de figure, largement étudié, garde comme objectif de relever les *modes de représentation/de conceptualisation* des émotions au sein de différentes communautés linguistiques. Un accent particulier est mis sur le rôle des « modèles culturels » supposés déterminer les différences de conceptualisation entre les langues, la métaphore constituant leur reflet. Les différentes études montrent cependant davantage de similarités que de différences. L'exemple de *colère*, déjà cité, est d'ailleurs repris par Kövecses (2000) pour une analyse contrastive (anglais, chinois, hongrois, japonais) dont les résultats révèlent par exemple que la structure métaphorique *contenant/contenu* est commune aux langues étudiées. En ce qui concerne d'autres régularités relevées à ce niveau, Lakoff (1997) évoque l'universalité de la valorisation symbolique des parties du corps/des organes, représentés souvent comme « localisant » certains affects (les divergences entre les langues relèvent du type de partie du corps associée à un affect⁶⁰).

Cependant, les hypothèses sur une éventuelle universalité devraient être posées avec précaution. À ce sujet, il est important de revenir sur la question de motivation des « transferts » ou conceptualisations métaphoriques afin de donner quelques indications sur les raisons de mise en relation d'un concept source et d'un concept cible. Une telle investigation permet de mettre en évidence d'éventuelles ressemblances ou différences des mécanismes de la métaphorisation.

⁶⁰ Par exemple, dans de nombreuses langues/cultures le cœur est symboliquement représenté comme le siège de l'affectivité, ce qui est le cas en français. Toutefois, en français, l'affectivité peut être associée aussi à l'estomac/le ventre, ce qui n'est pas le cas en polonais où ces derniers sont liés plutôt à la colère, l'énervement. Les rôles symboliques attribués à ces noms sont donc différents selon les deux langues (cf. Krzyżanowska, 2011).

Dans ce sens, afin d'expliquer ce qui déclenche la conceptualisation des émotions dans la langue et pourquoi certaines métaphores sont identiques et d'autres différentes à travers les langues, V. Apresjan (1997) propose une classification de ces métaphores se référant aux émotions, tout en donnant quelques propriétés linguistiques. Elle s'appuie sur une idée de départ selon laquelle toutes les métaphores émotionnelles ont la même structure basique : elles comparent un certain état psychologique (sentiment/affect) avec un certain état physiologique (sensation) ou bien avec un autre phénomène matériel (V. Apresjan, 1997).

Ce rapport analogique entre l'état physiologique et l'état émotionnel, ainsi que la structuration métaphorique des émotions au travers de cette relation, ont été soulignés dans de nombreux autres travaux, comme par exemple Apresjan V. et Apresjan J. (2008), Kövecses (2000) ou plus récemment Krzyżanowska (2011). Les auteurs soulignent notamment l'importance du rôle du physiologique dans la représentation des affects et la productivité de ce mode de métaphorisation qui serait conditionnée par le caractère commun ou universel de l'expérience physiologique et physique. Nous disons « métaphorisation » bien que les expressions fondées sur la correspondance entre les changements physiologiques et les affects soient souvent considérées comme relevant des mécanismes métonymiques. En effet, il est parfois difficile de distinguer entre la métaphore et la métonymie, surtout qu'elles interagissent dans la construction de certaines expressions (cf. la notion de *metaphonymy* signalée dans le Chapitre 1). La métonymie est davantage visible dans les expressions où les manifestations ou « effets physiologiques » servent à identifier les affects qui leur sont associés, par exemple *X a les yeux qui sortent de la tête* = 'X est très en colère' (Krzyżanowska, 2011, p. 154; dans le même sens Kövecses, 2000).

Un autre mécanisme est à observer dans les manifestations des affects décrites à l'aide des expressions métaphoriques, où il y a bien une motivation métonymique fondée sur le physiologique mais qui permet de construire des expressions métaphoriques comme *bouillir de colère*. Ces cas « mixtes », servant en particulier à l'expression de l'intensité, sont moins évidents à analyser. En effet, il n'est pas toujours aisé de savoir si on a affaire à une description de l'intensité du ressenti intérieur ou bien de sa manifestation extérieure. Par exemple, l'expression *bouillir de colère* peut aussi bien faire référence à l'un ou à l'autre, ou encore dénoter les deux dimensions simultanément, et il est parfois difficile de le déterminer, comme dans l'exemple suivant :

(53) *Je bous de colère* et lui réponds qu'il a parfaitement raison et que je suis tout à fait d'accord. (J.-L. Benoziglio)

Par conséquent, il n'est pas toujours facile de distinguer entre la prédominance de l'un ou de l'autre mécanisme⁶¹. Ainsi, tout en reconnaissant le rôle de la motivation métonymique de certaines métaphores, nous allons nous servir du terme « métaphore » pour ce type de cas intermédiaires. Toutefois, nous les distinguerons des mécanismes de formation « partie-tout »⁶², également très présente dans l'expression des émotions, et notamment dans le cas de la valorisation symbolique des parties du corps signalée plus haut, comme par exemple :

(54) Brusquement, il se courba en deux, *la rage au cœur*, devant cette femme, et son poing se crispa dans la laine. (J. Green)

(55) Il se tourne vers moi. *La joie qui lui emplit la poitrine* éclaire son visage. (M. Genevoix)

Dans ces exemples, où la partie du corps (*cœur*, *poitrine*) est employée métonymiquement pour parler de l'expérienceur, la correspondance se fait par la contiguïté saillante. Ce n'est pas le cas dans les métaphores, et cela même dans celles reconnues comme fondées sur la métonymie mais qui ne sont pas néanmoins réductibles à la contiguïté (nous ne reviendrons pas ici sur ces détails, les divers éléments définitionnels ayant déjà été présentés dans le Chapitre 1).

Revenons à présent au classement proposé par V. Apresjan (1997) qui repose sur le type de relation entre les deux niveaux : émotionnel et physiologique. Premièrement, V. Apresjan distingue les « métaphores physiologiques » qui correspondent aux cas où le domaine source renvoie aux manifestations ou symptômes qui dénotent la manifestation la plus saillante des émotions qu'elles décrivent. C'est le cas de la métaphore LA PEUR EST LE FROID, où la mise en correspondance (le « mapping ») est fondée sur certaines ressemblances entre les réactions/manifestations physiologiques de la sensation du froid et du sentiment de la peur (tremblements, pâleur, paralysie, etc.). Ce type de métaphore n'est

⁶¹ Apresjan V. et Apresjan J. (2008, p. 209) distinguent deux types d'expressions basées sur le physiologique : celles qui décrivent les symptômes directement observables (*rougir de honte*) et celles, métaphoriques, qui ne décrivent pas les symptômes observables mais la conceptualisation d'un affect donné (*être pétrifié, paralysé, glacer le sang*, etc.). Certaines expressions sont entre les deux types.

⁶² Nous considérons ce type de relation, généralement qualifiée de synecdoque, comme un type particulier de métonymie.

pas lié à des faits culturels, d'où la possibilité de retrouver les mêmes métaphores dans des langues différentes, par exemple en anglais : *to freeze with terror, to shake with fear, to freeze one's blood, to make one's blood run cold*, en français : *paralysé de/par la peur, d'horreur, glacé de peur, d'horreur, frissonner, trembler, claquer des dents de peur, glacer le sang, faire froid dans le dos, donner le frisson* ou encore en polonais : *mrozić krew w żyłach* [glacer le sang dans les veines = faire très peur].

Le deuxième type est qualifié en termes de « métaphores culturelles ». Le domaine source n'est pas stable et pas aussi bien défini et homogène que dans le type précédent, car la conceptualisation métaphorique est déterminée par des facteurs culturels. Il s'agit des couleurs ou d'autres phénomènes davantage liés à la connotation, comme par exemple dans la métaphore LE SENTIMENT EST UNE LUMIÈRE (*le visage illuminé, rayonnant de joie, un éclair/une lueur de joie dans les yeux*). Il est intéressant de noter qu'en raison de la motivation d'ordre culturel ces métaphores ne sont pas fondées sur une similarité objective, la mise en correspondance est plus arbitraire et de ce fait des différences inter-langues peuvent être facilement observées. Ce type de métaphore est également moins restreint. Ainsi, par exemple, la métaphore de lumière participe notamment à la conceptualisation de différentes émotions qui ont cependant en commun le trait de polarité positive et d'intensité forte : *joie, bonheur, amour* (pour le détail voir V. Apresjan, 1997, pp. 185–186).

Le troisième type proposé renvoie aux « métaphores cognitives », où la relation est basée sur un élément sémantique commun. En ce sens, cette correspondance est considérée comme plus objective, bien qu'elle soit fondée surtout sur une évaluation positive ou négative des domaines et non sur de réelles similarités entre le concept source et le concept cible (ce qui les rapproche, d'ailleurs, des métaphores culturelles). Le domaine source renvoie ici aux diverses sensations qui sont cependant sans rapport avec les réelles manifestations des émotions données (ce qui était le cas des métaphores physiologiques). Les correspondances sont ici plus arbitraires. Ainsi, par exemple, la métaphore LE CHAGRIN/LA TRISTESSE EST UN POIDS (*accablé par la tristesse, la tristesse s'abat sur qqn, la tristesse pèse sur qqn*) ne permet pas d'envisager que les effets du chagrin et du poids sont les mêmes et que dans les deux cas il s'agit d'un symptôme, comme c'était le cas de LA PEUR EST LE FROID. La correspondance entre l'effet de la tristesse/du chagrin sur notre état d'âme et l'effet du poids sur notre corps est déterminée par les facteurs cognitifs : dans les deux cas nous avons affaire à une connotation négative.

Tous les deux impliquent une sensation/une expérience désagréable déstabilisant l'état normal : psychologique dans le premier cas, physiologique dans le second.

Ces deux derniers types de métaphores – culturelles et cognitives – ne sont pas toujours faciles à distinguer. En effet, dans les deux cas la mise en correspondance n'est pas fondée sur de réelles similarités entre le concept source et le concept cible mais sur une évaluation positive ou négative de ces domaines. La différence devrait se situer par rapport à la nature de l'évaluation : elle est fondée sur les facteurs culturels (subjectifs et arbitraires) ou plus objectifs pour la métaphore cognitive. Il nous semble cependant parfois délicat de différencier les deux. Toutefois, cette proposition de classement des métaphores mobilisées pour la conceptualisation des affects présente beaucoup d'intérêt. Elle met en évidence non seulement les types de motivation qui reflètent parfois les différences inter-langues, mais également quelques pistes permettant de rendre compte des différences entre la conceptualisation des émotions particulières. Ainsi, il ressort de cette étude que les métaphores « physiologiques » apparaissent plus contraintes que les deux autres, certains effets ou conséquences sont propres à des états émotionnels particuliers⁶³. C'est un élément qui devrait être pris en compte dans l'analyse des principes de contraintes combinatoires.

En ce qui concerne la question de la spécificité des métaphores émotionnelles par rapport à d'autres domaines conceptuels (le troisième niveau, signalé plus haut), comme il s'agit le plus souvent des schémas métaphoriques très communs, la conceptualisation des émotions se réalise à travers des structures qui ne sont pas nécessairement spécifiques à ce champ sémantique. Seules les métaphores physiologiques qui apparaissent associées à des affects particuliers pourraient être considérées comme des métaphores spécifiques pour le domaine des affects. Une étude dans ce sens serait cependant nécessaire afin de confirmer cette tendance et d'exclure la possibilité de conceptualisation d'autres domaines à partir de ces domaines source (quelques éléments d'explication à ce sujet sont donnés par Kövecses, 1998, 2000).

Dans d'autres cas, nous pouvons facilement observer que les mêmes métaphores sont mobilisées pour d'autres concepts ou domaines, comme dans le cas des collocations suivantes:

⁶³ Une remarque semblable est formulée par Kövecses (2000), suite à l'analyse des métaphores des différents concepts des émotions en anglais : *anger, fear, happiness, sadness, love, lust, pride, shame, surprise*.

(56) bouillonner de rage/ bouillonner d'idées

(57) sombrer dans la mélancolie/sombrer dans la folie/sombrer dans le sommeil

Il semble cependant que ces métaphores génèrent un sens particulier en fonction du domaine qu'elles structurent et qu'elles ne se construisent pas forcément de la même manière.

Nous constatons ainsi que c'est la convergence de plusieurs facteurs qui est ici nécessaire pour l'analyse des mécanismes productifs dans la structuration métaphorique des noms affectés. Nous détaillerons notre positionnement théorique dans la synthèse qui suit.

2.3 Synthèse : quel statut et démarches pour l'étude de la combinatoire métaphorique ?

En ce qui concerne le positionnement adopté dans notre travail, nous nous focaliserons davantage sur les aspects linguistiques, distingués du niveau cognitif, même si nous admettons qu'une part de leur motivation sémantique est liée aux structures cognitives (comme nous avons pu le voir). Nous nous situons ainsi entre les deux approches : la conception autonomiste de la langue prônée par la linguistique structurale, et l'approche de la linguistique cognitive radicale, qui présente les structures linguistiques comme le reflet direct des structures conceptuelles. Pour reprendre sous un angle différent la proposition de la sémantique cognitive, nous étudions les affectés comme une catégorie abstraite, sans pour autant attribuer un rôle déterminant de leur conceptualisation aux « transferts » (ou projections) des structures conceptuelles issues d'autres domaines. Nous acceptons une part d'autonomie du niveau linguistique, ce qui implique que, premièrement, certaines régularités répondent à des logiques purement linguistiques (les relations qui relient l'organisation linguistique, en ce qui nous concerne surtout lexicale, aux autres aspects) et, deuxièmement, qu'il appartient à la langue de mettre en forme ces différents concepts à l'aide de structures lexicales qui lui sont propres.

De cette manière, nous pensons donner plus de place à cet aspect qui se retrouve parfois minoré dans les études s'inscrivant dans le cadre de l'approche cognitive. La

métaphore y est considérée comme le produit final des analyses et la motivation sémantique des associations entre les différents affects et les métaphores n'est pas suffisamment mise en évidence (voir par exemple la remarque de V. Apresjan & Apresjan, 2008, p. 206).

Nous partons donc du postulat que les collocations métaphoriques ayant pour base un nom d'affect obéissent à des contraintes de nature essentiellement lexicale et sémantique, même si leur motivation métaphorique joue également un rôle, à un autre niveau. Ce positionnement théorique nous permet de déboucher sur nos hypothèses de recherche concernant les associations entre les noms d'affects et les collocatifs métaphoriques :

- Concernant les contraintes combinatoires : les collocatifs métaphoriques sont associés d'une manière privilégiée à certains types de noms d'affect ;
- Concernant le rôle de la métaphore : en fonction de leurs types de motivation métaphorique, les collocations étudiées correspondent à des dimensions sémantiques bien définies ;
- Concernant la structure des collocations métaphoriques : à chacune de ces dimensions sémantiques privilégiées correspondent des structures syntaxiques bien définies (et distinctes les unes des autres) ;
- Concernant la relation entre collocations métaphoriques et figement : les collocatifs métaphoriques se distinguent par un très haut degré de spécificité, au sens statistique du terme, ce qui explique leur figement sémantique.

3. MÉTHODOLOGIE

Pour poursuivre notre recherche sur les collocations métaphoriques des noms d'affects il nous faut à présent développer cette thématique sous forme d'hypothèses. Celles-ci nous permettront de tester un ensemble de questions qui se posent à partir de la littérature. Les résultats, s'ils ne peuvent prétendre être conclusifs sur les questions abordées, pourront tout de même clarifier certains aspects envisagés et alimenter le débat au sujet de ce type de combinatoire des noms d'affects.

Ainsi, dans cette partie nous présenterons dans un premier temps le plan de recherche en précisant les pistes d'analyses. Nous justifierons ensuite le choix du corpus et des méthodes d'analyse et présenterons les détails de la constitution et de la description des ressources lexicales.

3.1 Plan de recherche

Notre première hypothèse générale vise à clarifier le rapport existant entre certains types de noms d'affects et la sélection des collocations métaphoriques. Nous considérerons la possibilité que les collocatifs métaphoriques puissent être associés de manière privilégiée à certains types de noms d'affects et éventuellement à certains champs sémantiques particuliers.

Afin d'opérationnaliser cette hypothèse dans une recherche particulière, nous allons chercher à savoir si certains types de noms d'affect, par exemple d'intensité forte et de polarité négative (et peut-être davantage les noms renvoyant aux « émotions de base ») sont associés de façon privilégiée aux collocatifs métaphoriques, en comparaison avec d'autres types de noms d'affects (par exemple peu intenses ou renvoyant davantage à un

état qu'à un affect). Nous nous appuierons sur certaines des typologies des noms d'affects présentées dans le Chapitre 2, notamment celle de Tutin et al. (2006). Cela nous permettra de savoir également si certaines tendances signalées à partir des travaux existants se confirment.

Nous chercherons donc à mieux appréhender le fonctionnement et le rôle de ce type de combinaisons. Cette partie des analyses est exploratoire et visera à mettre en évidence en particulier :

- le statut lexical de ce type de collocations ;
- les contraintes combinatoires ;
- leurs valeurs/dimensions sémantiques ;
- les structures syntaxiques mobilisées.

Ainsi, les éléments présentés nous permettront également de mettre en évidence une éventuelle régularité des dimensions sémantiques et des structures syntaxiques à l'œuvre. Cette partie de l'étude n'est pas fondée sur des mesures statistiques, elle est le résultat d'une comparaison qualitative qui nous permettra de mieux appréhender le système qui contraint la production des collocations métaphoriques.

Notre deuxième hypothèse générale s'articule autour de la notion de spécificité, fondée sur des calculs statistiques de type *log-likelihood* dont la portée se situe au-delà des fréquences absolues. Cette méthode permet de repérer des combinaisons et de les classer selon le degré d'attraction en montrant clairement le degré de spécificité de certaines d'entre elles. Nous considérerons dans ce cadre la possibilité que les collocatifs métaphoriques aient un degré de spécificité plus élevé que d'autres types de collocations.

Afin de vérifier cette hypothèse théorique par le biais de tests empiriques, nous nous appuierons sur la mesure de spécificité accessible grâce à la base Emobase et aux différents outils dont elle dispose. Nous détaillerons le fonctionnement et le rôle de ces ressources dans la suite de cette partie.

3.2 Corpus et outils

Pour ce travail, nous nous sommes appuyée sur deux types de corpus dont la fonction sera explicitée dans ce qui suit.

3.2.1 Corpus lexicographique exploratoire

En nous basant sur les données de plusieurs dictionnaires nous avons pu dresser une liste assez exhaustive des cooccurrences des noms d'affects choisis. Nous avons recueilli les données lexicographiques à partir des noms d'affects sélectionnés afin de constituer les listes de leurs collocations. En dehors des dictionnaires généraux du français (*Le Nouveau Petit Robert, Le Grand Robert, Le Trésor de la Langue Française informatisé*), nous nous sommes appuyée sur les dictionnaires de combinatoire disponibles :

- *Lexique Actif du Français* (Mel'čuk & Polguère, 2007) ;
- *Dictionnaire Explicatif et Combinatoire* (Mel'čuk et al., 1988, 1984; Mel'čuk, Arbatchesky-Jumarie, Iordanskaja, & Mantha, 1992; Mel'čuk, Arbatchesky-Jumarie, Iordanskaja, Mantha, & Polguère, 1999) ;
- *Dictionnaire des combinaisons des mots* (Le Fur, Freund, Trouilleux, & Dilger, 2007) ;
- *Dictionnaire des Cooccurrences* (Beauchesne, 2001) ;
- *Dictionnaire combinatoire du français : expressions, locutions et constructions* (Zinglé & Brobeck-Zinglé, 2003).

Ce corpus nous a servi principalement à répertorier un nombre important de collocations des noms d'affects afin de faire une première exploration des données, puis comme base lexicale de référence permettant de confronter les collocations repérées dans le corpus.

L'inconvénient de ce type de données est bien évidemment leur manque de contextualisation et, de ce fait, une description lacunaire des structures syntaxiques et contextes d'emplois. Il est effectivement difficile d'appréhender les collocations « brutes », certains cas paraissent même non attestés hors contexte. Pour ces raisons, il a été indispensable de fonder notre travail principalement sur des corpus textuels, avec, comme nous le verrons par la suite, l'implication d'autres biais⁶⁴.

⁶⁴ Sur les problèmes liés au choix, traitements et analyses des corpus, et notamment la question de représentativité, voir par exemple Charaudeau (2009), Vaguer (2007).

3.2.2 Corpus textuel

Le corpus utilisé pour notre étude comporte un ensemble de textes variés. Au départ nous nous sommes fondée principalement sur le corpus Frantext, seul grand corpus du français mis à disposition. Cela restreint malheureusement le corpus à des œuvres en majorité littéraires. En effet, dans la mesure où nous étudions la métaphore lexicalisée, il nous semble important de diversifier le corpus afin de contourner le problème lié au caractère littéraire des textes. Il n'est bien sûr pas possible d'éviter entièrement le problème de représentativité des données obtenues à partir des corpus, mais nous avons essayé cependant de le réduire en nous appuyant secondairement sur un corpus de textes journalistiques, nous permettant d'introduire une certaine variable de genre par rapport au corpus Frantext (avec des textes dont les dispositifs situationnels sont différents). Nous avons ainsi étendu notre corpus de travail à partir de la base Emolex⁶⁵, comprenant pour le français une part importante de textes journalistiques.

Le tableau qui suit recense les détails des corpus sur lesquels nous nous sommes appuyée, leur provenance, leurs types, ainsi que leur taille :

Nom de corpus	Code	Type de textes	Période	Nombre de mots-occurrences
Frantext	FrTxt	Littéraire : tous genres sauf théâtre et poésie	1950-2010	env. 30 millions
Emolex	EmoLex	Journalistique : périodiques nationaux et régionaux (<i>Le Monde, Le Figaro, Ouest France</i>)	2007-2008	env. 117 millions
		Littéraire : romans	à partir de 1950	env. 16 millions

Tableau 4 : Composition du corpus textuel.

Dans cet ensemble de corpus, la presse représente la partie la plus importante en conséquence de quoi, cette sur-représentation peut introduire également un biais. Cependant, notre objectif est d'obtenir une vue extensive sur les emplois des collocations

⁶⁵ Le corpus Emolex et l'outil de requête EmoBase ont été créés dans le cadre du projet ANR-DFG EMOLEX : « Le lexique des émotions dans cinq langues européennes : sémantique, syntaxe et dimension discursive » (ANR-09-FASH 017) : <http://emolex.u-grenoble3.fr/emoBase/>.

métaphoriques des noms d'affects davantage que de signaler les différences d'usage. Le traitement que nous en proposons est de nature à la fois descriptive et dynamique.

Pour les exemples cités au cours de ce travail nous avons opté, pour des raisons de lisibilité, de ne citer que le nom de l'auteur si l'exemple provient du corpus Frantext, le nom de la revue avec la date de publication pour les exemples de la partie journalistique du corpus Emolex et le nom de l'auteur avec indication « Emolex » lorsque l'exemple est tiré de la sous-partie littéraire de cette base textuelle.

3.3 Ressources lexicales

3.3.1 Le choix des lexies

Le choix des lexies étudiées devait répondre à diverses exigences en fonction de nos objectifs.

Tout d'abord, nous avons élaboré une liste très large de noms que nous considérons comme appartenant au lexique des affects, en prenant comme point de départ des listes existantes, notamment celles de Y. Mathieu (2000) pour les verbes et également une liste exhaustive du lexique nominal des affects élaborée dans le cadre du projet PPF⁶⁶, tout en complétant et vérifiant par des recherches dans les dictionnaires de référence (en nous appuyant notamment sur les synonymes). Afin de pouvoir analyser d'éventuelles régularités ou contraintes en fonction des types de noms, nous avons souhaité retenir une liste de lexies relativement large nous permettant d'analyser des cas différents. Nous avons ainsi pris en compte les noms qui peuvent dénoter un processus psychologique de type affectif mais qui ne renvoient pas nécessairement à un affect dans tous leurs emplois. Cependant, en fonction de nos objectifs, un tri et un classement des ressources lexicales selon différents critères s'est révélé indispensable.

En dehors de la recherche d'éventuelles convergences entre la typologie des noms et la sélection des collocatifs métaphoriques qui justifie la diversité des lexies choisies, un de nos objectifs est de comparer la productivité de ce genre de collocations entre les noms appartenant au même champ sémantique, puis également en confrontant les données en

⁶⁶ Projet PPF piloté par le laboratoire LIDILEM (2003-2007) : « Développement et exploitation de ressources linguistiques pour la didactique du français à l'aide d'outils de TAL. Étude des marqueurs linguistiques de la subjectivité et de la polyphonie ».

fonction de champs différents. De ce fait, nous avons choisi de commencer par déterminer des classes, tout en gardant à l'esprit une certaine diversité typologique. Nous avons ainsi déterminé six champs sémantiques autour des noms d'affects dont certains sont généralement reconnus comme « basiques » ou « fondamentaux » : *COLÈRE*, *JOIE*, *TRISTESSE*, *PEUR* et *RESPECT*⁶⁷.

À l'intérieur de ces classes, nous avons fait une sélection des lexies selon différents critères. Ayant pour objectif l'analyse de la combinatoire dans le corpus, nous avons sélectionné les noms selon leur fréquence dans le corpus Frantext (le premier sur lequel nous nous sommes appuyée), avec un seuil d'acceptabilité au-dessus de 100 occurrences. Ce critère était important pour deux raisons principales: premièrement, dans le souci d'assurer une fréquence satisfaisante pour l'analyse des cooccurrences, et, deuxièmement, en raison du nombre d'occurrences des collocations métaphoriques, plus limité par rapport aux autres combinaisons.

Cette démarche nous a permis d'écarter un grand nombre de lexies, parmi lesquelles les noms davantage marqués stylistiquement comme *épouvante*, *courroux* ou *ire*, ou encore les noms qui sont métaphoriques par eux-mêmes comme *effondrement*, *abattement*, et dont la combinatoire s'avère de surcroît très peu diversifiée. Pour des raisons pratiques nous avons été dans l'obligation d'écarter également les noms très polysémiques, comme *douleur*, *peine* ou *horreur*. En effet, la désambiguïisation nécessaire dans ce genre de cas n'était pas envisageable.

À la liste des noms ainsi obtenue, nous avons ajouté cinq noms qui ne s'inscrivent pas dans les champs sémantiques choisis, mais qui présentent des propriétés différentes dont l'étude permet d'obtenir une vision plus large de la combinatoire des noms d'affects différents. Il s'agit de noms interpersonnels non causés comme *jalousie* et *haine* ou de noms duratifs contrôlés comme *fierté* et *orgueil* qui s'apparentent en règle générale à des qualités.

La liste définitive, présentée dans le tableau suivant, est ainsi composée de 30 noms :

⁶⁷ Nous utiliserons dans la suite comme ici les petites majuscules en italique lorsque nous parlerons des champs sémantiques, par opposition à des noms d'affects particuliers.

CHAMP SÉMANTIQUE	NOMS D'AFFECTS
COLÈRE	<i>Colère, fureur, indignation, rage, énervement</i>
JOIE	<i>Joie, gaieté, satisfaction, enthousiasme, bonheur</i>
TRISTESSE	<i>Tristesse, désespoir, chagrin, mélancolie, nostalgie</i>
PEUR	<i>Peur, effroi, frayeur, crainte, angoisse, inquiétude, appréhension</i>
RESPECT	<i>Respect, estime, admiration</i>
AUTRES	<i>Honte, fierté, haine, jalousie, orgueil</i>

Tableau 5 : Listes des champs sémantiques et noms d'affects étudiés.

3.3.2 Établissement des listes de cooccurrences

3.3.2.1 Analyses exploratoires et base de données EmoBase

Dans l'établissement des listes de collocations des noms d'affects nous nous sommes fondée principalement sur la base de données EmoBase qui est interrogeable automatiquement et qui met à disposition certains outils rendant plus accessibles les différentes requêtes sur le corpus. Nous avons ainsi extrait les *lexicogrammes* pour chaque nom étudié, c'est-à-dire des listes qui mettent en évidence les collocations selon le degré de spécificité des cooccurrents (sur cette méthode voir par exemple Diwersy & Kraif, 2013). Le calcul de degré de spécificité est fondé sur la valeur statistique *log likelihood* (Manning & Schütze, 1999).

Pivot	Collocatif	Fréquence cooccurrence	Fréquence pivot	Fréquence collocatif	Log likelihood	Rang d'après log likelihood
colère_N	la_DET	2474	17433	4253663	5636,0264	1
colère_N	en_PREP	1467	17433	1402929	4821,9151	2
colère_N	provoquer_V	295	17433	44679	2002,005	3
colère_N	son_PRON	573	17433	1035987	1206,4298	4
colère_N	susciter_V	138	17433	31354	824,8042	5
colère_N	leur_PRON	250	17433	267347	755,1329	6
colère_N	gronder_V	64	17433	1867	644,8186	7
colère_N	exprimer_V	122	17433	51840	580,0654	8
colère_N	mettre_V	249	17433	456698	514,7845	9
colère_N	une_DET	384	17433	1142711	496,3178	10

Tableau 6 : Extrait d'un lexicogramme du nom d'affect *colère* dans le corpus Emolex.

Bien que ce dispositif d'analyse soit intéressant et surtout assez efficace, cette méthode présente aussi quelques inconvénients. Premièrement, il s'agit du fait que les observations sur les associations préférentielles n'impliquent pas que d'autres types de combinaisons soient impossibles. C'est bien évidemment un problème général lié au corpus, et cela même dans le cas des bases de données conséquentes dont nous disposons. Deuxièmement, comme le calcul de la spécificité prévoit un certain plafond de cooccurrence minimum, des associations lexicales plus rares pouvant avoir de l'importance sont écartées.

Pour notre travail, en raison du choix d'un type particulier des collocations à étudier, nous ne pouvons pas recourir uniquement à cette méthode notamment dans l'analyse des contraintes combinatoires. En effet, lors de nos études exploratoires, nous avons constaté que, premièrement, les collocations métaphoriques étaient bien moins fréquentes que les associations non-figurées (verbes supports de base, etc.), voire complètement marginales malgré leur présence dans différents dictionnaires et, deuxièmement, les listes extraites ne reflétaient pas entièrement les possibilités combinatoires des noms.

Pour ces différentes raisons, dans la partie plus descriptive de nos analyses, nous aurons également recours au corpus Frantext, notamment pour illustrer par des exemples le fonctionnement et les propriétés lexicales des collocations métaphoriques des noms d'affects (chapitre 4). Ensuite, pour analyser les contraintes combinatoires dans la sélection des collocatifs figurés (chapitre 5), nous nous fonderons davantage sur les lexicogrammes extraits du corpus Emolex, tout en nous gardant la possibilité de vérification des possibilités combinatoires dans le corpus Frantext et dans nos listes de cooccurrences des noms d'affects dressées à partir des dictionnaires. Nous exploiterons ensuite les données concernant le niveau de spécificité des cooccurrents dans l'analyse du degré d'attrance des collocatifs métaphoriques.

3.3.2.2 Sélection des collocations métaphoriques et type de description

Après l'extraction des lexicogrammes à partir du corpus Emolex, nous avons procédé à un tri des cooccurrences ainsi extraites afin d'établir les listes des collocations métaphoriques des noms d'affects. En premier lieu, nous avons éliminé les bruits générés par l'outil (les titres, les noms propres, les lexies liées par une conjonction de coordination

avec un nom d'affect, etc.) et écarté les mots grammaticaux. Intéressée par les mécanismes métaphoriques, nous n'avons pas pris en compte certains types de combinaisons, notamment :

- les marques explicites de manifestation (du type *frémir/s'empourprer de colère, sauter de joie*) et de verbalisation (*grogner de colère*), ou encore les verbes comme *cacher, dissimuler*, en considérant que ces cas ne renvoient pas au processus métaphorique ;
- les verbes supports de base et génériques : *avoir (peur), prendre (peur)*, etc. ;
- les verbes causatifs du type : *susciter, inspirer* ;
- les nombreuses lexies renvoyant à la cause/à l'objet des affects, par exemple *noir (la peur du noir)* ;
- les associations lexicales occasionnelles : il s'agit en général de métaphores littéraires dont le caractère créatif fait référence aux fonctions stylistiques de la métaphore, bien qu'elles soient souvent fondées sur un concept lexicalisé/conventionnel, comme la métaphore de FEU caractéristique pour la combinatoire de *colère* dans la phrase : *La colère flamba dans ses prunelles*.

Les données ainsi rassemblées nécessitent une analyse plus approfondie afin de garder uniquement les cooccurrences pertinentes pour notre étude. Ainsi, avant de mener un travail d'analyse autour de notre objet d'étude, il est essentiel de mettre en place quelques critères permettant de mieux l'appréhender, à défaut de pouvoir en donner une définition exacte en raison des notions reconnues comme difficiles à circonscrire de façon définitive. Plus précisément, la question qui s'est posée ici concerne la mise en application des éléments servant de base à la différenciation :

- 1) des collocations des autres syntagmes : ce qui renvoie au problème de semi-figement déjà abordé ;
- 2) des collocations métaphoriques des autres collocations : ce qui renvoie à son tour au problème de définition de la métaphore lexicalisée.

La difficulté résulte alors principalement des limites floues des niveaux de lexicalisation et plus particulièrement de l'intégration de la métaphore dans le lexique, cette difficulté se surajoutant à celle de la définition de la métaphore en soi.

Le critère de lexicalisation le plus commun et accessible est l'observation de la fréquence. En effet, la récurrence d'un emploi métaphorique minimalise les différentes

propriétés de la métaphore d'invention (comme « l'écart », la valeur stylistique ou la subjectivité de l'interprétation) et contribue à la stabilisation de l'acception figurée en justifiant en même temps son intérêt ou son utilité dans la langue. Toutefois, le critère de fréquence s'avère non adapté pour l'étude du niveau d'intégration dans le lexique des collocations métaphoriques (qui, dans notre approche, comme nous l'avons vu, sont une forme de la métaphore lexicalisée). Il apparaît qu'un certain nombre de collocations ne sont pas très fréquentes dans le corpus. Nous pouvons citer comme exemples les combinaisons : {colère + bouillir}, {bonheur + nager}, {désespoir + sombrer} ou {joie + inonder}⁶⁸ dont la fréquence est assez faible, ce qu'illustre le tableau suivant :

Collocation	Nombre d'occurrences dans Emolex	Nombre d'occurrences dans Frantext
{colère + bouillir}	4	1
{bonheur + nager}	12	3
{désespoir + sombrer}	7	2
{joie + inonder}	4	5

Tableau 7 : Exemple du nombre d'occurrences des collocations métaphoriques dans le corpus Emolex et Frantext.

Il est alors nécessaire de se fonder davantage sur le critère de contrainte combinatoire qui définit la collocation et qui permet de considérer les syntagmes cités dans le tableau comme des expressions semi-figées/collocations.

La méthode de calcul du log-likelihood va également dans ce sens en ce qu'elle permet d'extraire des corpus les cooccurrences spécifiques. Toutefois, ce calcul ne prend bien évidemment pas en compte la polysémie des éléments, la spécificité concernant la totalité des emplois. Une désambiguïsation complète des données n'étant pas envisageable, nous avons procédé aux vérifications (dans le corpus Frantext et dans les dictionnaires généraux ou spécialisés) des possibilités combinatoires d'un collocatif donné dans l'acception qui nous intéressait. Certains collocatifs dans leur emploi figuré se combinent préférentiellement avec les noms d'affects ou d'états (par exemple *bouillir* ou

⁶⁸ La forme de présentation des collocations entre accolades permet de rendre compte uniquement de la cooccurrence de la base et son/ses collocatif(s), celle-ci pouvant se réaliser selon les structures syntaxiques différentes.

nager), d'autres, comme *sombrer* paraissent moins contraints à un type particulier de nom⁶⁹.

Différentes vérifications ont également été nécessaires pour confirmer l'éventuelle valeur figurée des collocatifs dans les combinaisons sélectionnées. En effet, en raison de la lexicalisation, se pose parfois la question de la visibilité des métaphores et, en conséquence, de l'identification de la valeur figurée. Autant dans le cas des figures créatives, cette question apparaîtrait peut-être superflue, autant le recensement des métaphores lexicalisées fait apparaître des difficultés de classement, malgré la batterie de définitions et de typologies présentée en amont. Les collocations étant fixées par la langue, il est nécessaire de préciser les principes qui nous guident dans la détermination de ce qui relève des mécanismes métaphoriques ou non.

Au niveau sémantique et lexical, la métaphore lexicalisée est considérée comme un des procédés de la polysémie⁷⁰, l'acception métaphorique étant comprise dans le signifié de l'expression. Or, il n'est pas toujours simple de préciser les limites de ce phénomène. Nous avons déjà commenté cette difficulté dans le chapitre 1.

Dans l'établissement de la liste des collocations métaphoriques, nous nous sommes principalement fondée sur la description lexicographique des lexies étudiées (bien que, comme nous l'avons noté dans le chapitre 1, les traitements lexicographiques exigent également quelques réserves). Le problème ne s'est pas véritablement posé dans le cas des collocations les plus imagées, comme *attiser la haine*, *baigner dans le bonheur*, *dévoré d'angoisse*, *une explosion de joie*, qui paraissent également plus contraintes au niveau combinatoire (nous allons notamment analyser cette tendance). Cependant, compte tenu de l'ambiguïté de la définition de la métaphore, nous avons choisi de nous situer dans une optique inclusive, tout en sachant que le statut de certaines collocations demeure incertain. Ainsi, nous avons gardé, par exemple, les collocations de type : {*affronter* + *peur*, *colère*}, {*vaincre* + *peur*, *rage*}, {*braver* + *peur*}, {*dominer* + *peur*, *inquiétude*}, bien qu'elles ne soient pas régulièrement notées comme figurées ou métaphoriques. Elles s'inscrivent cependant, selon nous, dans le même schéma conceptuel que les combinaisons {*peur*, *tristesse*, *joie* + *envahir*} ou {*inquiétude* + *gagner*}. Nous nous autorisons ainsi à

⁶⁹ Selon les définitions empruntées au *Petit Robert* :

- *bouillir* : (3) [...] *Bouillir de colère, d'impatience* : être emporté par la colère, l'impatience,

- *nager* : (4) Fig. Être dans la plénitude d'un sentiment, d'un état. *Nager dans le bonheur, dans l'incertitude.*

- *sombrer* : (2) Fig. Disparaître, s'anéantir ou se perdre. *Sombrer dans l'ennui, le sommeil.* « J'ai juré à maman de ne jamais sombrer dans la boisson » (Anouilh). [...] *Sa raison a sombré. Sombrer dans la démence, la folie.*

⁷⁰ Au contraire de la métaphore d'invention qui est plutôt un cas « d'orientation contextuelle, de modulation d'un sens donné » (Gardes Tamine, 2011 ; voir aussi la position de Prandi, 1992).

aller au-delà de la définition lexicale de la métaphore, censée renvoyer davantage à un pur transfert de classe, en acceptant également de reconnaître une nouvelle fois l'intérêt d'autres approches. Nous évoquerons quelques autres cas problématiques dans la présentation des propriétés lexicales des collocations dans le chapitre 4.

Pour la description des dimensions sémantiques des collocations, nous avons eu principalement recours au Dictionnaire Explicatif et Combinatoire qui détaille les valeurs sémantiques à l'aide des fonctions lexicales, ainsi qu'aux travaux analysant plus particulièrement les propriétés combinatoires des noms d'affects cités dans le chapitre 2. Une partie des analyses, au niveau sémantique mais également au niveau des structures syntaxiques, s'est faite au cas par cas, à partir des concordances des corpus.

4. STATUT LEXICAL DE LA COMBINATOIRE MÉTAPHORIQUE DES NOMS D’AFFECTS

Dans ce chapitre, préalablement à l’étude du corpus proprement dite, nous présenterons les caractéristiques générales des collocations métaphoriques en nous appuyant sur les recherches existantes que nous confronterons à notre problématique et à notre objet d’étude que sont les cooccurrences des noms d’affects. Dans le chapitre suivant, nous procéderons à la description de cette combinatoire en nous focalisant principalement sur les propriétés sémantiques que nous mettrons en évidence. De cette manière, avant de présenter les différentes dimensions sémantiques des collocations métaphoriques des noms d’affects, nous considérerons d’abord la manière dont les trois types de collocations (verbales, nominales et adjectivales) sont généralement décrits. Nous nous concentrons essentiellement sur les syntagmes de type métaphorique. Toutefois, en raison de la diversité de la combinatoire, il nous semble parfois nécessaire et utile de revenir sur les structures de base (non métaphoriques), notamment pour les verbes. Ce choix permet aussi d’observer davantage la manière dont sont utilisées des collocations métaphoriques par rapport aux autres types de collocations.

Un classement effectué uniquement en fonction du type grammatical des collocations (verbales, nominales, adjectivales), bien qu’offrant la possibilité d’appréhender certaines des particularités des différents types de collocations, n’est, selon nous, pas suffisant. Cependant, il nous semble utile de différencier les types grammaticaux des collocations métaphoriques afin de mieux appréhender leurs propriétés lexicales et d’étudier certaines notions qui leur sont fréquemment associées, comme la notion de variante pour les collocations verbales ou celle de quantification pour les collocations nominales. Cette étape nous semble particulièrement importante pour la catégorie des collocations verbales qui présente une grande diversité de formes et surtout de propriétés.

Pour cette raison, nous leur accorderons un intérêt particulier qui se traduira par un développement plus conséquent comparé aux autres types de collocations.

4.1 Les cooccurrences verbales et la notion de variante

Comme nous l'avons déjà mentionné, les noms (de même que les adjectifs) d'affects ne constituent pas à eux seuls les prédicats sémantiques et syntaxiques de la phrase et ils doivent être accompagnés d'un verbe pour être actualisés (Balibar-Mrabti, 1995; Bresson & Dobrovol'skij, 1995; Leeman, 1995; Flaux & Van de Velde, 2000). Il est généralement admis que, dans le cas des expressions à verbes supports, c'est le nom qui constitue le pivot de la structure en sélectionnant les arguments⁷¹ tandis que le verbe apporte les informations de temps, de personne et de nombre. Le nom prédicatif n'est pas supprimable ce qui l'oppose aux verbes supports qui peuvent être effacés au cours de la nominalisation (par exemple *Pierre a peur/La peur de Pierre*)⁷².

Nous étudions la combinatoire des noms d'affect en nous appuyant sur l'idée de cooccurrence lexicale restreinte (ou collocation). Selon nous, les verbes supports font partie du phénomène collocatif de par leur caractère collocationnel (ils sont choisis en fonction du nom) et constituent ainsi un sous-groupe aux caractéristiques particulières. Il est à noter cependant que cette correspondance est unidirectionnelle, toutes les collocations verbales des noms d'affects n'ayant pas forcément les caractéristiques des verbes supports.

Bresson et Dobrovol'skij (1995, pp. 111–112) distinguent, dans leur étude sur les prédicats des émotions du champ sémantique de la peur, trois principaux types de combinatoire verbale des noms d'affects :

- les verbes supports « classifieurs », autrement dit « génériques » ou encore « appropriés » (G. Gross, 1996b), qui sont spécifiques à une classe sémantique. Pour les noms d'affects il s'agit des verbes *éprouver (de l'angoisse)*, *ressentir (du désespoir)* ;
- les verbes supports à « contenu sémantique réduit », qui sont essentiellement considérés comme des mots grammaticaux servant à actualiser les termes

⁷¹ Car « c'est le sens lexical qui opère la sélection des arguments » (Vivès, 1993, p. 10) et dans le cas des constructions à verbe support, cette fonction est assurée par le terme prédicatif.

⁷² Certains auteurs contestent ce critère (cf. G. Gross, 1996b; Vaguer, 2004).

prédicatifs dans la phrase⁷³, comme par exemple *avoir (peur, honte), être (en colère, en admiration)* ;

- les verbes que les auteurs notent par « Vfig » qui, comme certains verbes supports de base, ne sont pas employés au sens propre mais qui diffèrent des précédents par un contenu sémantique plus complexe (ils ne sont pas « vides » sémantiquement) : ils sont porteurs avant tout de dimensions aspectuelle ou intensive et la motivation souvent perceptible amène un élément supplémentaire sous forme d'une image plus ou moins complexe, par exemple *plonger* dans la phrase *Cette nouvelle a plongé Paul dans l'angoisse*.

En plus de ces différents types de combinatoire verbale des noms d'affects, il faudrait mentionner également des verbes qui véhiculent des valeurs sémantiques diverses, et principalement la causativité ou l'aspectualité, sans pour autant pouvoir être classés parmi les « Vfig » :

- les verbes porteurs de dimensions aspectuelles aux propriétés de verbes supports, par exemple : *se mettre (en colère), prendre (peur)* ;
- les verbes distributionnels aspectuels ou causatifs de type *provoquer (la colère, la peur, la tristesse), susciter (la colère, la haine, l'admiration), inspirer (la haine)*.

En effet, à la différence des « Vfig », ils ne relèvent pas des mécanismes métaphoriques et paraissent véhiculer des valeurs moins complexes.

En ce qui concerne les verbes classifieurs *éprouver* et *ressentir*, ils peuvent, en général, commuter entre eux : *éprouver/ressentir de la tristesse/peur*. Cependant, les deux verbes se distinguent par une distribution inégale devant certains noms d'affects, ainsi que par certains traits contenus dans leur signification. *Éprouver* par exemple, semble apparaître de préférence devant *Crainte, admiration, amitié, tendresse*, tandis que *ressentir* se retrouve de préférence devant *trouble, émotion et douleur* (Blumenthal, 2009). De plus, selon *le Nouveau Petit Robert*, les deux verbes se différencieraient l'un de l'autre par la composante sémantique 'intensité' : *éprouver* est défini comme 'avoir une sensation, un

⁷³ Nous n'allons pas revenir ici sur la discussion autour du statut sémantique « vide » de certains verbes supports. Comme l'ont montré de nombreuses études (par exemple M. Gross, 1998), la classe des verbes supports comprend aussi des verbes qui ne sont pas uniquement de simples actualisateurs mais qui portent aussi une charge sémantique supplémentaire. Sur l'analyse du terme « vide » dans le cas des verbes supports, voir une discussion intéressante d'Alonso-Ramos (1998), et notamment la distinction paradigmatique et syntagmatique du terme « vide ».

sentiment', *ressentir* comme 'éprouver vivement'. Selon Koselak(2007, p. 88), *éprouver* a un objet qui doit obligatoirement être bien identifié et ne désigne pas uniquement un ressenti mais un certain rapport de l'expérienceur à ce ressenti. De plus, ce verbe sélectionne plutôt les noms d'affect négatifs (*éprouver de la tristesse*) tandis que *ressentir* s'associe aussi bien avec les noms d'affect négatifs qu'avec les noms d'affects positifs (*ressentir de la honte, de la colère, de la joie, du bonheur*).

Quant aux verbes supports de base, *être* et *avoir*, ils servent traditionnellement à la définition du trait général « état » (G. Gross, 1996b). Comme nous l'avons déjà évoqué, les constructions locatives *être en* et *être dans* + *Nom d'affect* expriment la localisation du sujet dans un état, les noms assumant le rôle de lieu pour le sujet⁷⁴ : *être en colère, être dans une profonde tristesse*. Selon Leeman (1995), *être (en)* construit avec un nom d'affect indique un état résultatif (*être en colère*) alors que le verbe *avoir* marque des propriétés naturelles (*avoir peur*) ou des états passagers en situation concrète (*avoir pitié, avoir honte*).

Nous n'allons pas analyser en détail ces deux types de combinatoire verbale (les verbes classifieurs et les verbes supports de base) mais nous nous intéresserons davantage au dernier type de combinatoire verbale des noms d'affects proposé par Bresson et Dobrovolskij (pour rappel : les verbes notés par « Vfig »). Il faut tout d'abord noter qu'il s'agit d'un groupe de verbes assez hétérogène, aussi bien du point de vue sémantique que de celui des propriétés syntaxiques. Du point de vue sémantique, les verbes métaphoriques peuvent se répartir au minimum en deux groupes principaux : ceux porteurs de dimension aspectuelle (inchoative, continuative, terminative), comme les verbes de mouvement *entrer, tomber, sortir* (58), (59), (60) et ceux liés à l'intensité (61), (62).

(58) D'abord figé par la surprise, mon père *était entré dans une terrible colère*. (R.-V. Pilhes)

(59) Les vieux *tombent* souvent *dans une tristesse* encore plus grande quand on les met à l'hôpital pour toujours, le docteur Katz dit que cet âge est sans pitié et qu'à partir de soixante-cinq ans soixante-dix ans ça n'intéresse personne. (R. Gary)

⁷⁴ Cf. Van de Velde (1995, pp. 189–194).

(60) Je retrouvais Claude à peu près dans le même *désespoir* où *l'avait plongé* le pacte entre Ribbentrop et Molotov. (J. d'Ormesson)

(61) Je *bous de colère* et lui répons qu'il a parfaitement raison et que je suis tout à fait d'accord. (J.-L. Benoziglio)

(62) Tiffauges *débordait d'une joie* d'autant plus brûlante qu'il avait la certitude de ne jamais revenir en France. (M. Tournier)

La diversité de ce type de combinatoire provient du fait qu'ils accompagnent des noms prédicatifs, mais également, nous semble-t-il, des spécificités des métaphores verbales qui sont propres aux différents schémas conceptuels mobilisés.

Du fait de leur cooccurrence avec les noms prédicatifs, certains verbes métaphoriques sont considérés à priori comme relevant de la catégorie des verbes supports. De Pontonx (2004), par exemple, distingue une catégorie de *verbes supports métaphoriques* aux caractéristiques suivantes :

- le niveau de polysémie bas ;
- une appropriation à un groupe restreint de classes d'objets ;
- la possibilité de commutation avec un verbe support non métaphorique ;
- l'aptitude à conférer certaines propriétés sémantico-syntaxiques d'une classe d'objets « d'origine » à une autre.

Bien que formulées différemment, nous y retrouvons les notions qui font aussi l'objet de notre étude, comme les dimensions sémantiques ou les restrictions de sélection liées à la combinatoire lexicales. Outre les propriétés que nous venons de citer, est souligné le comportement syntaxique particulier de ce type de verbes qui en ferait une classe à part. Cependant comme cela a déjà été remarqué (G. Gross, 1996b), le fonctionnement syntaxique des métaphores verbales ne présente généralement aucune particularité.

Au regard d'une éventuelle commutation avec un autre verbe, les collocations métaphoriques verbales sont souvent considérées comme des *variantes* ou *extensions* des verbes supports de base. Ces notions sont fréquemment utilisées dans le cadre des études du lexique-grammaire (par exemple Giry-Schneider, 1987; G. Gross, 1996b; M. Gross, 1998). Dans cette optique Balibar-Mrabti (2004), par exemple, reprend les notions d'*extension* et de *variante* pour définir les verbes supports « non vides », fondés fréquemment sur les mécanismes métaphoriques. Il s'agit selon elle de formes

équivalentes pouvant introduire des valeurs aspectuelles, comme dans l'exemple suivant (Balibar-Mrabti, 2004, p. 25) :

(63) bercer un espoir vs espérer, avoir un espoir

Les critères de définition des variantes sont syntaxiques (la variante garde les mêmes propriétés syntaxiques que le verbe support de base), mais aussi sémantiques, en fonction du type de rapport entre le verbe support de base et le verbe « variante » et en fonction des propriétés du reste de la phrase. Ainsi, on distingue généralement deux principaux types de variantes :

- *des variantes lexicales* : ces variantes peuvent commuter avec les verbes de base dans la phrase sans que cela modifie le sens. Il s'agit des synonymes du verbe de base comme *faire, effectuer, établir une liste*, souvent plus spécifiques (ces verbes ont la fonction de verbes supports seulement en combinaison avec les noms donnés) : *faire une erreur/commettre une erreur, faire un bilan/dresser un bilan* ;
- *des variantes aspectuelles et intensives* : les modifications relèvent des caractéristiques liées au sémantisme des verbes, avec des nuances aspectuelles (*ouvrir une négociation, entamer un procès*) ou intensives (*donner un coup/asséner un coup, déborder de joie*).

Jezek (2011) propose une classification plus détaillée des variantes/extensions des verbes supports, essentiellement sémantique. Les extensions sont définies comme :

« [des] verbes ordinaires qui en combinaison avec un nom (ou une classe spécifique de noms) se retrouvent en distribution complémentaire avec un verbe support de base et lexicalisent une des *extensions sémantiques possibles* du concept exprimé par ce dernier » (Jezek, 2011, p. 35).

Le classement des extensions est proposé selon les « dimensions » suivantes :

- aspect : *entamer une discussion* ;
- modalité (la manière dont se déroule le procès) : *ébaucher un dessin* (« caractère provisoire du procès », (Jezek, 2011, p. 37)) ;
- intensité (*crever de chaud*) et quantité (*couvrir de baisers*), les deux dimensions étant différenciées selon le type de prédicat : mesurables/gradables et dénombrables ;

- registre : *flanquer un coup* (caractère familier), *porter plainte* (caractère formel) ;
- connotation : *commettre une erreur* ;
- sens figuré : *chanter les louanges*.

Le fait que ce classement prenne en compte de nombreux paramètres est un avantage, cependant ce même argument pourrait motiver quelques ajustements. Comme le remarque l'auteure, les différentes dimensions ou « traits » énumérés peuvent se combiner. Cependant, selon nous, cette propriété ne relève pas de « significations complexes » mais du fait que les dimensions prises en compte ne se situent pas toutes au même niveau d'analyse. Il est à notre avis indispensable de les différencier et de les appréhender plutôt selon leurs fonctions. Il convient ainsi de distinguer parmi elles les dimensions sémantiques types, telles que les différentes valeurs de l'aspect, l'intensité ou la quantité. Elles ont en commun de comporter un élément de sens spécifiant le procès/le nom prédicatif et peuvent être véhiculées à l'aide d'un verbe non figuré (*asséner un coup, prendre peur, se mettre en colère*) ou figuré (*déborder de joie, exploser de colère, plonger dans la tristesse*).

Toutefois, déterminer les différentes dimensions n'équivaut pas à reconnaître le statut de ces verbes en tant que variantes. Si nous convenons de donner au terme *variante* une signification plus précise, qui en ferait le synonyme de « diverses formes d'une même entité de référence », il apparaîtra que les verbes susceptibles d'être des variantes de verbes supports de base n'ont pas le même statut. Tout d'abord, cette définition suppose qu'il soit possible de commuter la forme de base et la forme « variante ». De cette manière, il est aisément possible de mettre en relation *faire* et *commettre*, qui ne diffèrent que par le trait « connotation ». Les deux phrases seraient donc considérées comme synonymes :

(64) Jean a fait une erreur.

Jean a commis une erreur.

Cependant cette opération est moins évidente dans le cas de verbes porteurs de dimensions sémantiques et plus particulièrement de verbes métaphoriques où, hormis les valeurs sémantiques régulières (intensité, phases), la motivation reste souvent assez active et permet d'y associer une image plus ou moins complexe.

(65) Jean est en colère.

Jean explose de colère.

Pour cette même raison, ces verbes ne répondent pas au test de suppression valable pour les verbes supports de base, comme dans l'exemple (65) où le verbe *exploser* ne peut pas être supprimé sans perte de sens du fait des valeurs sémantiques supplémentaires et d'un surplus figuré. Il ne s'agit donc pas de verbes supports proprement dits. Quant à la valeur figurée, elle constitue une autre dimension qui se surajoute au sens, selon le même schéma que pour le système des fonctions lexicales, notamment la fonction *Figur* dans le Dictionnaire Explicatif et Combinatoire (à propos des différents traitements des collocations métaphoriques, voir notre premier chapitre).

Ensuite, comme nous l'avons déjà souligné, cette définition de variante implique aussi l'existence d'une forme de référence qui serait ici un verbe support de base. Il faut donc tout d'abord préciser la nature de la relation entre le verbe support de base et une éventuelle variante. Comme l'argumente Alonso-Ramos (1998, p. 216), le fait que deux noms différents se combinent avec les mêmes verbes de base mais avec des verbes phasiques différents (par exemple : *avoir peur*, *avoir honte* et *prendre peur*, **prendre honte*) est une preuve que c'est le nom qui sélectionne un verbe phasique ou intensif donné, il ne s'agit donc pas de simples « dérivés » des verbes de base⁷⁵. De plus, il n'est pas toujours aisé (et même parfois impossible) de déterminer la forme de référence : un nom peut très bien être en cooccurrence avec un verbe phasique ou intensif sans pour autant pouvoir se combiner avec un verbe support de base. En effet, la forme avec *avoir* + N_Affect sans article est assez marquée dans son emploi et le paradigme des noms d'affects qui l'admettent est assez limité. Si on prend un N_Affect ponctuel comme *panique*, on constate effectivement qu'il peut difficilement se combiner avec le verbe *avoir* : **Il a panique*, **Il a de la panique*. En l'occurrence, des cooccurrences aspectuelles du type *la panique le saisit* sont, intuitivement, plus faciles d'emploi.

Ainsi, selon nous, le terme *variante* minimise d'une certaine manière les différences sémantiques et le surplus figuré dans le cas des verbes métaphoriques. Cette notion nous semble plus opérationnelle pour appréhender d'autres cas de figure et notamment divers

⁷⁵ Nous pouvons aller plus loin en argumentant qu'il s'agit plutôt de sélection mutuelle en fonction du sens à exprimer, les verbes et les noms régissant des systèmes actanciels qui peuvent différer. Par exemple, *X a honte* permet de construire *X a honte de Y* (= Y lui fait honte), ce qu'il est plus difficile de faire avec *éprouver* : *?X éprouve de la honte de Y* (il faudrait dans ce cas spécifier la relation actancielle entre X et Y, par exemple : *X éprouve de la honte devant le comportement de Y*).

phénomènes qui pourraient être compris sous l'étiquette de variantes « stylistiques ». Nous y classerons les variantes relevant de styles ou registres différents (voir aussi Alonso Ramos, 1998, p. 26) qui ne sont pas des « composantes de signification d'un terme » (Jezek, 2011, p. 38). En effet, nous pouvons différencier les *variantes stylistiques* qui constituent des quasi-synonymes des verbes de base comme c'est le cas des variantes liées au registre, comme *se mettre en colère* par rapport à *piquer une colère/se foutre en colère* (66) et (67) :

(66) Les grandes personnes se permettent fréquemment d'effacer une tache sur un front d'enfant avec un peu de salive. Cela me scandalisait à ce point que *je piquais une colère* et criais : « Je ne veux pas que tu me craches dessus. » (E. Ollivier)

(67) Rosa voulait me faire faire une prise de sang et chercher si je n'étais pas syphilitique comme Arabe, mais le docteur Katz *s'est foutu tellement en colère* que sa barbe tremblait [...]. (R. Gary)

Il est cependant indispensable de séparer ce type d'exemples d'autres types de combinatoire qui peuvent être considérés dans leur dimension stylistique tout en véhiculant des valeurs sémantiques. Les noms d'affects présentent, par exemple, la particularité de se combiner avec les verbes désignant des manifestations plus ou moins prototypiques dont la fonction n'est cependant pas une description directe des symptômes ou manifestations (observables ou non), mais plutôt une expression d'intensité. Il s'agit, selon nous, d'une sorte d'hyperbole, souvent basée sur la métonymie⁷⁶ :

(68) Non, mes années de petite fille n'ont pas été qu'une conquête, se souvenir des beignes à elle pour la robe déchirée, mes mensonges, qu'elle crève, *j'étouffais de rage* [...] (A. Ernaux)

(69) *Je m'étranglais de rage*. Nous ne pouvions pas rester une minute de plus dans ce pays où l'on chassait à courre. Fini. Jamais plus. Les valises. Vite. (P. Modiano)

⁷⁶ Cela va à l'encontre de l'idée très répandue selon laquelle la métonymie serait réservée à la catégorie nominale.

(70) Une espèce de *rage* folle *m'étranglait*. Ce type représentait pour moi la source de tous les malheurs, toutes les souffrances du monde, j'avais démasqué ce salaud [...] (P. Djian)

(71) Les trois femmes, sidérées d'abord, ont pensé *s'évanouir de rage*. (M. Genevoix)

Il est à noter aussi que de nombreuses collocations métaphoriques sont en même temps marquées stylistiquement. Ceci est particulièrement visible dans le corpus. En effet, tout en connaissant les biais d'analyse inhérents aux caractéristiques des recueils de textes divers, il nous semble que la différence en nombre d'occurrences des collocations métaphoriques dans les corpus journalistique et littéraire est à ce point significative que nous pouvons, au moins en partie, l'attribuer à la dimension stylistique et à la tonalité littéraire de ce type d'expressions. Toutefois, pour les raisons décrites précédemment, nous ne les considérons pas comme des variantes. Il convient cependant de rappeler que le surplus figuré qui nous sert notamment comme argument pour le blocage d'une éventuelle substitution, devrait être envisagé comme une caractéristique graduable. Ainsi par exemple les verbes *nourrir* (*la haine, l'espoir*) ou *caresser* (*l'espoir*)⁷⁷ se rapprochent davantage des verbes supports « typiques » parce qu'ils n'apportent pas de surplus sémantique évident, en dehors de leur valeur durative. Pour le verbe *nourrir* par exemple, le domaine de « alimentation » n'ajoutant rien à la représentation conceptuelle de l'affect. D'autres exemples, comme *sombrer* (*dans le désespoir*), *baigner* (*dans la joie*) ou *bouillir* (*de colère*), véhiculent des relations systématiques telles que l'aspectualité et l'intensité mais avec une valeur figurée supplémentaire permettant une représentation plus précise de l'affect. Dans les deux premiers cas, le schéma conceptuel sous-jacent est en plus renforcé par la présence des prépositions spatiales. En dehors de ces deux cas de figure, il faut mentionner l'existence de verbes métaphoriques porteurs de valeurs moins systématiques, comme *savourer la joie* qui exprime une certaine qualité de l'affect éprouvé par l'expérimenteur, ou *semer* (*la peur, la panique*) qui a le sens de 'répandre, propager' sous-entendant la réceptivité par un ensemble d'expérimenteurs.

⁷⁷ M. Gross reconnaît à ce genre de verbes un rôle purement stylistique en les considérant comme synonymes du verbe *avoir* (M. Gross, 1998).

(72) J'ai failli me ramasser une ou deux fois, pourtant je m'en tirais bien dans l'ensemble. Je me suis arrêté à mi-chemin pour *savourer la joie* d'être saoul mais toujours debout. (P. Djian)

(73) Des attentats criminels visaient à *semer la panique* parmi une population qui n'éprouvait que confiance et amitié pour les fellagas et connaissait le véritable caractère de leur lutte. (M. Déon)

Il reste à développer la question du rôle et des différentes dimensions véhiculées par ces collocations verbales, ainsi que celle des régularités possibles dans la sélection de ces verbes par les différents noms d'affects. En effet, les verbes généralement considérés comme variantes paraissent être d'une certaine manière plus « appropriés » aux noms qui les sélectionnent. Cela nous semble particulièrement saillant pour le dernier type de verbes, porteurs de valeurs non standards. C'est un élément particulier que nous développerons par la suite dans le chapitre 5.

4.2 Cooccurrences nominales

Les noms d'affects peuvent également être précédés d'un collocatif nominal, plus ou moins contraint. À côté des syntagmes prépositionnels de type *au bord de (désespoir, angoisse)* ou *au comble de (bonheur, joie, enthousiasme)*, il s'agit en particulier des syntagmes bi-nominaux de la forme : *Dét N1 de (Dét) N2_affect*, par exemple *une explosion de joie, une flambée de colère* ou *une vague de tristesse*.

Les séquences du type *Dét N1 de (Dét) N2* ont généralement une interprétation quantificatrice, le N1 étant le nom quantificateur. Dans ces syntagmes, en plus des noms typiquement quantifieurs (*kilo, litre, centaine, morceau, etc.*), on relève également des noms figurés/métaphoriques (*une avalanche de, une pluie de*) qui, en plus de leur rôle dans la quantification apportent également d'autres éléments de sens à l'énoncé en général. Ainsi, *une pluie d'éloges* n'équivaut pas seulement à *beaucoup d'éloges*, le premier syntagme caractérisant davantage l'énoncé/la situation (Benninger, 2001a).

Ce type de séquences à constituant figuré est généralement plus contraint, et donc considéré comme figé. Blanco (2002) précise qu'à la source de ce type de collocations (il

parle en termes de « déterminants nominaux figés », cf. aussi Gavriilidou, 2002; Buvet & Lim, 1996) il y a deux procédés :

- Les *déterminants métaphoriques*, « qui proviennent d'un emploi "déviant" de déterminants nominaux propres à différentes classes de Nb⁷⁸ » (2002, p. 78) *un essaim d'hélicoptères, un rayon d'espoir, une forêt de mâts*.
- Les *déterminants figuraux*, « qui sont des noms en principe absents du dictionnaire des déterminants nominaux mais qui peuvent fonctionner, sous certaines circonstances, comme des déterminants figés » (2002, p. 78) : *un océan de, une montagne de, une avalanche de, une litanie de, une pluie de*. Il s'agit de ce que Benninger (2001b) appelle les « substantifs occasionnellement quantificateurs ». Ce type de déterminants est souvent accompagné d'enclosures : *vraiment, authentique* ou *une espèce de*.

La combinaison entre N1 et N2 ainsi que sa motivation ne se construisent pas de la même manière dans les deux types de déterminants. En ce qui concerne les expressions avec un déterminant de type « métaphorique » combiné avec un nom concret (N1 + N2_{concret} → N1 + N3_{concret}), la relation se base sur une certaine analogie par rapport au nom N2 qui est associé « habituellement » au déterminant : *un essaim d'abeilles* vs *un essaim d'hélicoptères* (N2 et N3 sont des objets qui se déplacent « en groupe »), *une forêt (d'arbres)* vs *une forêt de mâts* (la position verticale des objets désignés par N2 et N3). Ainsi, pour les déterminants de ce type (surtout les noms de contenants⁷⁹, de forme et de petite quantité), la relation métaphorique ne se fait pas entre N1 et N3 mais, plutôt au niveau paradigmatique⁸⁰, entre N3 et un nom N2 qui est habituellement approprié au N1. La relation est ici d'une certaine manière prédictible et, même si dans de nombreux cas il s'agit de collocations, on retrouve aussi un grand nombre d'associations occasionnelles fondées sur le même type de motivation : *un essaim de vendeuses, un essaim de satellites*. Le paradigme est alors assez ouvert.

La relation n'est pas du même type lorsque le déterminant se combine avec un nom abstrait (N1 + N2_{concret} → N1 + N3_{abstrait}) : *un rayon de soleil* vs *un rayon d'espoir*. La motivation repose, dans ce cas, essentiellement sur un/des trait(s) sémantique(s) du N1

⁷⁸ Nb renvoie ici au nom qui est la base de la collocation et qui sélectionne Na – son collocatif, par exemple *un rayon (Na) d'espoir (Nb)*.

⁷⁹ Il est à noter que les noms des contenants/réceptifs fonctionnent comme déterminants par métonymie et non par métaphore, leur interprétation quantificatrice étant déterminée par le contexte (Flaux & Meissner, 2004).

⁸⁰ Cf. également les tests des propriétés des déterminants nominaux métaphoriques : voir Leroy (2005).

(dans notre exemple il s'agit d'«une petite quantité») et l'association paraît moins prévisible.

Le deuxième type mentionné plus haut, les déterminants « figuraux » ($N1 \rightarrow N1 + N2_{\text{concret/abstrait}}$), se caractérise par des mécanismes semblables, c'est-à-dire fondés principalement sur un/des élément(s) sémantique(s) du N1 : *un océan de fleurs*, *un océan de désespoir* (= 'immensité, grande quantité de'), *une montagne de lettres, de cadeaux, de déchets* (= 'un amas, un amoncellement de'). Cependant, la relation se fait ici directement entre N1 et N2, au niveau syntagmatique, et elle n'est pas seulement fondée sur un élément de sens bien identifiable mais également sur un sens dénotatif du N1 (Leroy, 2005). Certains déterminants paraissent prédictibles et sont très productifs : *un océan de panneaux solaires*. Cependant, la motivation ne repose pas uniquement sur la valeur conventionnelle du N1 (quantitatif, intensif, etc.), l'association est aussi fonction du type du N2 : *une avalanche de* (= 'grande quantité') *factures, d'injures*, où, d'une manière générale, N2 renvoie à des entités négatives, désagréables bien que des exceptions puissent être observées comme *une avalanche de compliments, de cadeaux, de récompenses, de prix*.

Il faut cependant s'interroger sur le statut de ce genre de déterminants nominaux en tant que quantifieurs. Selon Buvet et Lim (1996), il n'est pas toujours aisément possible de les considérer comme réponses à la question « combien ? » malgré leur fonction de déterminants. En conséquence, ils ne correspondent pas forcément à la fonction de quantification. Ainsi, par exemple, dans les cas de *une avalanche de (questions)*, *un torrent de (injures)*, *un flot de (critiques)*, il y aurait une double valeur du déterminant : quantitative (*combien de questions ? une avalanche de questions*) et aspectuelle fréquentative (un certain nombre indéterminé d'occurrences du prédicat ponctuel *question*)⁸¹. Un même déterminant nominal peut aussi avoir des valeurs différentes en fonction du type de nom qu'il accompagne : *une tonne d'idées* (quantification) et *une tonne d'imagination* (intensité). Ces derniers exemples illustrent également une autre propriété des déterminants nominaux, le fait que la valeur du déterminant est essentiellement déterminée par le type du prédicat nominal qu'il accompagne. Cette caractéristique nous intéresse particulièrement, en raison de la nature spécifique des noms d'affects.

⁸¹ Buvet et Lim, (1996, p. 279).

Ainsi, il faut déterminer si dans le cas de cette structure *Dét N1 de (Dét) N2* il est possible de parler d'interprétation quantificatrice dans le cas où le nom d'affect est en position de N2. La réponse s'impose assez intuitivement mais il convient cependant de préciser quelques points. Les noms d'affects font partie des noms abstraits intensifs et sont ainsi souvent considérés comme des noms massifs, dès lors non quantifiables. Toutefois, l'étude de leur détermination (Novakova & Tutin, 2009) montre sur ce point le manque d'homogénéité dans cette classe de noms et permet en même temps de corrélérer les types de détermination avec les propriétés aspectuelles et actantiels des noms d'affects. Trois classes distributionnelles sont ainsi dégagées :

- les noms d'affects massifs ;
- les noms d'affects comptables ;
- les noms d'affects comptables et massifs.

Dans l'établissement de ces classes, la détermination nominale de type *N1 de N2_Affect* n'a été prise en compte que de façon allusive. Or, il nous semble intéressant d'envisager la possibilité d'intégrer ces éléments et ainsi de voir quel serait l'impact du type des noms sur la combinatoire nominale dans les structures *N1 de N2_Affect*.

Les noms d'affects massifs sont essentiellement des noms interpersonnels (bi- ou tri-actantiels) : *admiration, affection, amitié, amour, haine, estime, fierté, mépris, méfiance, respect, pitié*⁸². Bien que d'autres types de détermination (le partitif, les quantifieurs indéterminés) permettent de classer ces noms en tant que non-comptables, la détermination nominale autorise quelques exceptions. Nous trouvons ainsi, par exemple, quelques occurrences de *un transport/un élan d'admiration*, déterminants nominaux qui permettent notamment la pluralisation et l'expression de l'idée de différents « moments de » :

(74) J'ai vu, dit-il, des pièces exciter de vifs *transports d'admiration*, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour. (J. Guehenno)

(75) Mon premier mouvement fut *un élan d'admiration* jalouse pour cette petite fille, d'un an seulement mon aînée, qui en savait tellement plus long que moi. (S. de Beauvoir)

⁸² Les auteures se basent sur l'étude de 38 noms d'affects les plus fréquents en français, cette liste ne recoupant pas entièrement la nôtre.

Les noms *amour* et *haine*, qui se démarquent des autres noms massifs par une intensité plus forte, acceptent aussi plus facilement la combinaison avec les déterminants nominaux de type *accès de* (pour *haine*) ou les déterminants figurés dont l'interprétation est intensive et aspectuelle (marquant la ponctualité), comme *une bouffée de*, *une montée de* :

(76) Chez elle qui avait passé dans son adolescence pour une fille raisonnable, pourquoi ces *accès de haine*. (I. Monesi)

(77) Il allait de *bouffées d'amour* en *bouffées de haine*. Seule l'idée de la mort l'apaisait quelque peu. (J. Lanzmann)

(78) Dès qu'un homme se met à me parler « femmes », au pluriel, sur un ton de complicité masculine entre connaisseurs de viande sur pied, je ressens à son égard une *montée de haine* presque raciste. (R. Gary)

Ces dernières occurrences paraissent marginales. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, les possibilités combinatoires de la deuxième classe ne sont pas beaucoup plus diversifiées. En effet, les noms d'affects comptables, qui comprennent des noms ponctuels (*angoisse, colère, crainte, désespoir, étonnement, peur, terreur, panique, surprise*), devraient a priori accepter davantage la détermination nominale. C'est cependant le cas de seulement certains d'entre eux. Ainsi, par exemple, le nom *colère* se combine facilement avec les déterminants de type *un accès de, une crise de*, ainsi qu'avec des collocatifs métaphoriques comme *une explosion de, une bouffée de, une flambée de, etc.*

(79) Une *bouffée de colère* l'envahit, il attrapa son poignet et l'attira vers lui d'un geste si brusque que des têtes se tournèrent. (F. Sagan)

(80) Depuis 1972, tous les indices d'une crise grave, opposant la Géorgie au pouvoir central, s'accumulent : crise latente, purges, *flambée de colère* populaire, terrorisme. (H. Carrère d'Encausse)

(81) [...] qui donc, l'autre jour encore, écrivait que nous autres franc-comtois, nous ne savions guère parler sans *éclats de colère* ? (L. Febvre)

(82) Je m'attendais à une *explosion de colère*, mais il nous serra contre lui et dit : « Mes pauvres enfants, mes pauvres petits. » (J. Lanzmann)

Dans cette classe également la nature des noms induit une interprétation particulière des déterminants nominaux qui leur sont associés. Il s'agit essentiellement de marqueurs d'aspect (la ponctualité) et de la dimension intensive⁸³, mais le caractère métaphorique de ces déterminants leur permet également de véhiculer d'autres valeurs en fonction des noms, comme la manifestation : *éclats de colère, une explosion de colère*.

Il n'est cependant pas possible de généraliser ce comportement combinatoire à tout le groupe des noms d'affects comptables. En effet, si nous regardons de près, certains noms de cette classe interdisent totalement (par exemple *crainte, étonnement*) ou, du moins, limitent la combinaison avec un déterminant nominal (par exemple *angoisse*⁸⁴, *désespoir*). Ainsi, nous pouvons observer que pour les suites à déterminant nominal la distribution se fait d'une manière très variable. Il en est évidemment de même dans la troisième classe, regroupant les noms d'affects comptables et massifs, qui est une classe des noms hybrides du point de vue de la détermination acceptant aussi bien la détermination massive que comptable (*bonheur, dégoût, douleur, enthousiasme, gêne, honte, inquiétude, joie, passion, peine, plaisir, satisfaction, souffrance, tendresse, tristesse*).

Pour résumer, nous pouvons constater une grande variabilité par rapport à la détermination nominale qui n'apparaît pas bien circonscrite, même pour les noms essentiellement comptables. Cette importante diversité combinatoire nous indique qu'il faut chercher ailleurs des motivations et des contraintes de combinaison, la notion de quantification apparaissant ici secondaire. Nous avons notamment observé que les noms désignant des affects de forte intensité (avec souvent une possibilité de manifestation extérieure) privilégient la combinatoire avec les collocatifs nominaux métaphoriques. Nous pourrions dire que, dans le cas des noms d'affects, la fonction quantificatrice des déterminants nominaux s'efface en faveur de l'intensité.

Une autre piste reste aussi à explorer : celle de la relation entre la sélection du déterminant nominal et le verbe utilisé, et pas seulement en fonction du type du prédicat nominal. En effet, les disparités dans la détermination des noms d'affects peuvent être conditionnées par la diversité et la variabilité de leur combinatoire avec les verbes (Buvet,

⁸³ Certains auteurs considèrent l'intensité comme une catégorie d'aspect (voir par exemple G. Gross, 1996b, 2012). Buvet et Lim en donnent l'explication suivante : « Le caractère aspectuel des intensifs trouve vraisemblablement sa justification dans le fait que cette notion se combine souvent avec celle de fréquence. Ainsi dans : *Luc a beaucoup d'ennuis* l'adverbe *beaucoup* caractérise l'opérateur *ennuis* d'un double point de vue : celui de l'intensité et celui de la fréquence. » (Buvet & Lim, 1996, p. 283).

⁸⁴ Par exemple : « Elle oublia ses *crises* d'angoisse et eut le rare génie d'inventer le Cercle. » (J. Kristeva) ou « Peu à peu une *bouffée* d'angoisse lui vient au cœur. » (J. de Romilly).

1998, 2003; Leroy, 2005). Il semblerait également que dans le cas de la détermination nominale, les collocatifs métaphoriques suivent plus que d'autres une certaine cohérence par rapport au discours, « une isotopie sémantique » (Leroy, 2005, p. 99) ou plutôt « métaphorique », comme dans l'exemple suivant :

(83) Elle disait beaucoup de bêtises avec une gaieté tout à coup *submergée par des vagues de tristesse* qui lui donnaient bien du charme aux yeux des amis de Pierre. (J. d'Ormesson)

Nous étudierons les différents types de contraintes dans le chapitre suivant, un examen plus poussé sur le corpus étant nécessaire afin de pouvoir éventuellement confirmer certaines tendances.

Deux points nous semblent encore importants à préciser avant de passer à la troisième catégorie des collocations étudiées. Le premier point est le caractère collocationnel des combinaisons de type *Dét N1 de (Dét) N2_Affect*. Comme nous l'avons dit, certains déterminants nominaux ont un paradigme assez ouvert et se combinent facilement avec des noms divers. Il s'agit en particulier des déterminants désignant une forme (*une montagne de, une forêt de*), qui accompagnent généralement les noms concrets, et des déterminants désignant une petite ou grande quantité (*une larme de, un zeste de*). Dans les deux cas, la combinaison avec les noms d'affects n'est pas impossible mais il s'agit plutôt d'associations occasionnelles et assez peu contraintes (*un zeste de surprise, de colère*).

(84) Dans le regard de Lauranne, un curieux mélange de reconnaissance, de tendresse, d'étonnement... et *un zeste de regret*. (F. Dorin)

(85) Le Polonais est vraiment la bête à chagrin de l'Europe. Coincé entre les deux colosses qui l'écrasent sous *des montagnes de haine* comme un livre de messe entre deux éléphants de bronze, faut qu'il ait la vie dure pour avoir survécu, ce peuple-là. (F. Cavanna)

Le deuxième point concerne la valeur métaphorique des déterminants nominaux des noms d'affects, pour laquelle il est également nécessaire de préciser quelques éléments. Premièrement, nombreuses sont les occurrences de syntagmes comprenant des noms du type *un accès de, une crise de, un coup de*, en combinaison notamment avec les noms d'affects comptables. Ces collocatifs nominaux n'ont pas, selon nous, de valeur métaphorique parce qu'ils apportent principalement des valeurs de ponctualité et

d'intensité, sans qu'il y ait un surplus figuré. Nous les distinguerons cependant des déterminants nominaux spécifiques des noms d'affects, (*avoir/éprouver*) *un mouvement de* et *un transport de*, qui, bien que se rapprochant au niveau sémantique des précédents (*accès/élan*), ont une valeur figurée, ce qui nous permet de les classer parmi les collocations métaphoriques.

(86) Lortier avait eu d'abord un *mouvement de colère* contre cette mécanique trop lente, il s'appliquait à présent, avec une attention qui l'absorbait complètement, à tirer d'elle toute la vitesse dont elle était capable [...] (P. Moinot)

(87) [...] mon antique beau-frère, qui s'était en apparence résigné à ma fortune, mais qui escomptait avidement mes faux pas futurs, dut en ressentir un *mouvement de joie* qui fut sans doute de toute sa vie ce qu'il éprouva de mieux comme volupté. (M. Yourcenar)

(88) Et il oubliait complètement dans la recherche de ses motifs, le violent *mouvement de jalousie* qu'il avait éprouvé, il y avait huit mois de cela, en voyant se regarder, immobiles et pâles de désir, au cocktail de cet Américain à la mode [...] (F. Sagan)

Du point de vue du niveau de langue, l'emploi des deux collocatifs est noté par les dictionnaires comme « littéraire ». Or, comme nous l'avons déjà remarqué à propos des verbes, les collocatifs métaphoriques relèvent fréquemment du lexique plutôt littéraire, en tout cas à l'écrit. Il ne s'agit donc pas d'un critère d'exclusion.

4.3 Cooccurrences adjectivales

Les adjectifs associés aux noms d'affects ont été explorés dans diverses études portant sur la combinatoire des noms d'affects en général. En tant que modifieur du nom d'affect, l'adjectif modifie généralement sa détermination : du partitif (qui est le type de détermination préférentiel de certains noms d'affects) à l'indéfini : *éprouver de la joie* mais *éprouver une joie immense*⁸⁵.

⁸⁵ À l'exception de certaines structures comme la dislocation du sujet : *Cet acte, c'était de la pure méchanceté* (Beauseroy, 2010, p. 20).

Flaux et Van de Velde (2000) remarquent, par exemple, que les adjectifs qualificatifs qui accompagnent les noms abstraits intensifs sont le plus souvent des marqueurs d'intensité (*profond, violent, fou, etc.*). Dans d'autres cas, il apparaît que l'adjectif ne qualifie pas directement le prédicat nominal, comme dans l'exemple suivant : « *un amour jaloux* est un amour qui s'accompagne de jalousie » (exemple de Flaux & Van de Velde, 2000, p. 76).

Les différentes dimensions sémantiques, ainsi que les contraintes de combinatoire des adjectifs, ont été étudiées plus en détails par Grossmann et Tutin (2005, 2007). Bien que fondées essentiellement sur la combinatoire des « noms de joie » et focalisées sur les différents types d'adjectifs intensifs (selon des critères sémantiques et lexicaux), ces études dressent un état des lieux des principales tendances. En effet, la combinatoire adjectivale des noms d'affects est relativement diversifiée mais elle est dominée par l'emploi massif des adjectifs intensifs de type *grand, intense, immense, vif, infini*, les adjectifs intensifs « d'incommunicabilité » comme *ineffable, indicible, indescriptible*, ou encore des adjectifs traduisant l'aspect (l'aspect ponctuel : *subit(e), soudain(e), brusque*, l'aspect duratif *tenace, constant, permanent*). Le fonctionnement et la nature des collocatifs adjectivaux se résument en deux principaux points (Grossmann & Tutin, 2007) :

- l'idiosyncrasie limitée : possibilité de combinatoire d'un adjectif intensif donné avec plusieurs noms, pas seulement ceux appartenant à la classe étudiée des « noms de joie » ;
- le degré bas d'idiomaticité : notion ici comprise sous l'angle de l'interprétabilité.

Nous pouvons généraliser ce constat à toutes les cooccurrences adjectivales, sans nous limiter à celles à valeur intensive. Il reste cependant à voir si les collocatifs que nous qualifions de figurés sont concernés dans la même mesure par ces propriétés.

En ce qui concerne l'idiomaticité, ou plutôt la non-compositionnalité si nous nous tenons à nos remarques terminologiques du Chapitre 1, il s'avère qu'elle est en effet assez limitée. Les collocations figurées constituent une minorité et sont dans la plupart des cas fortement lexicalisées. La difficulté de les appréhender comme figurées vient également du fait que les collocations adjectivales accompagnant les noms d'affects n'ont pas de structure propre⁸⁶ ce qui est souvent le cas des verbes dont la valeur métaphorique est

⁸⁶ Sauf, bien évidemment, les syntagmes de type *ivre de + N_Affect* qui ont une structure différente.

souvent accentuée par les prépositions spatiales (*dans, en*) ou bien par des structures propres à l'emploi métaphorique donné qui « renforcent » aussi l'idiomaticité de ces expressions (comme *exploser de/exploser dans* + N_Affect). Ces adjectifs sont le plus souvent porteurs d'une dimension intensive :

(89) Mais elle n'avait plus envie de rire. Elle se sentait gagnée d'une *colère froide*.
(F. Sagan)

(90) Quand ils eurent quitté la ville et le port, Thomas ressentit une *tristesse profonde*. (R. Sabatier)

La valeur intensive est aussi véhiculée par de nombreux adjectifs de couleurs, comme *noir, bleu, rouge*. Nous les considérons comme motivés métaphoriquement, malgré une forte désémantisation et le manque de surplus figuré qui nous sert de critère de distinction.

(91) [...] à part ça, conclut Mammouth, il a une *peur bleue* de sa femme, des guêpes, des fourmis, des voleurs, des araignées, de la guerre, de l'eau de Vichy, des mille-pattes et du tonnerre. (R. Fallet)

(92) L'entretien a eu beau rester "privé et informel", Pékin est dans une *colère noire*, et l'indignation est générale, des gouvernants aux éditorialistes. (Libération, 06/12/2007)

De nombreux adjectifs métaphoriques pourraient être également qualifiés d'« intensifs mixtes » (Grossmann & Tutin, 2005), c'est-à-dire combinant l'intensité avec une autre valeur, et ils semblent davantage liés au type sémantique du nom. Ainsi, par exemple, une *admiration aveugle* en (93) n'est pas seulement une admiration intense mais aussi 'inconditionnelle' ou 'sans réflexion ni jugement', et une *joie éclatante* en (94) est une joie intense et manifestée.

(93) Plusieurs fois, il avait eu honte de *l'admiration aveugle* que lui portaient son père et sa mère. (J. d'Ormesson)

(94) [...] je me félicitais que notre adolescence nous eût séparés et qu'ainsi m'eût été donnée *l'éclatante joie* de nos retrouvailles. (S. de Beauvoir)

Cependant, dans certains cas, les adjectifs métaphoriques ne véhiculent pas de valeur intensive. C'est le cas par exemple des adjectifs *amer* ou *âpre* qui dénotent un sentiment mêlé de rancœur (par exemple *déception* en (95)). Le même adjectif combiné à un nom de polarité positive comme *joie* (exemple 97), permet d'exprimer, en fonction du contexte, le manque de légitimité ou plutôt le caractère corrompu/altéré du sentiment.

(95) L'entraîneur de Rennes a eu la *déception amère*, suspectant la Ligue de football professionnel (LFP), et son président, d'avoir faussé le championnat. (Le Monde, 29/05/2007)

(96) Ce vieillard ne lui avait jamais voulu que du bien ; Zénon se sentait pris pour lui d'une *amère* et atroce *pitié*. (M. Yourcenar)

(97) Je ricanais, je triomphais d'une *joie amère* ; je la prenais en flagrant délit de malveillance, tout lui était prétexte à soupçon, au plaisir d'attaquer. (A. Memmi)

Une *colère sourde* ou une *admiration muette* comportent également les collocatifs avec un sens moins standard, ils caractérisent les sentiments qui ne se manifestent pas nettement ou qui sont inexprimés.

(98) Une *colère sourde* l'envahissait, il serra les dents pour ne pas bouger. (C. Hermary-Vieille)

(99) il la sublimait, il s'exaltait, il imaginait des tactiques amoureuses ou, au contraire, il désespérait, se sentait condamné à une *admiration muette*. (R. Sabatier)

À côté de ces informations de nature diverse, il ne semble pas avoir beaucoup d'adjectifs métaphoriques traduisant les valeurs aspectuelles. Il convient cependant souligner leur rôle dans l'expression de la polarité des noms d'affects, que ce soit la polarité standard, selon la dichotomie agréable/désagréable (*amère* accompagnant *déception* dans l'exemple (95), *un sentiment délicieux*, etc.) ou la polarité axiologique⁸⁷, c'est-à-dire axée sur le jugement évaluatif de l'affect (*une haine aveugle*, *une angoisse lourde*).

⁸⁷ Pour une analyse fine de la polarité à partir de la combinatoire lexicale des noms d'affects et les détails de cette distinction, voir Grutschus et al. (2013).

Concernant les contraintes lexicales, alors que les collocatifs adjectivaux non métaphoriques (*grand, immense*) sont assez peu discriminants et ne se distinguent pas par des régularités et des contraintes particulières, il semble que la sélection des adjectifs métaphoriques se fait selon davantage de critères/contraintes. Cependant, mise à part quelques exceptions, comme les adjectifs de couleurs qui sont contraints et non prédictibles comme *une colère noire, une peur bleue*, rares sont les adjectifs « idiosyncrasiques » (Grossmann & Tutin, 2005). Toutefois, même si nous ne pouvons nous fonder que sur peu d'occurrences et que de ce fait nos observations sont confrontées à un relatif manque de diversité, les collocatifs porteurs de valeurs moins régulières apparaissent davantage liés aux types sémantiques des noms (par exemple selon leur polarité ou une éventuelle « manifestabilité »).

4.4 Synthèse

Dans cette partie, consacrée au statut des cooccurrences métaphoriques, nous avons mis en évidence les particularités des différentes catégories des collocations étudiées. Nous avons pu montrer la diversité à l'intérieur de chacune de ces classes, diversité qui se situe à différents niveaux : aussi bien au niveau de leurs dimensions sémantiques, des structures syntaxiques et enfin du caractère figuré. Ce constat conduit à mettre en évidence également la multiplicité des facteurs à prendre en compte dans l'étude de ce type de combinaisons.

Le mode de construction métaphorique des collocations aide à la représentation du processus émotionnel, cependant cet apport n'est pas activé à chaque fois dans la même mesure. Bien qu'il n'y ait pas de schéma unique, nous pouvons observer que ces structures présentent une configuration complexe qui ne peut être réduite à des extensions ou des variantes. En effet, fréquemment, nous ne sommes pas uniquement en présence de traits qui s'ajoutent, mais plutôt face à un système non discret – de type analogique – qui permet non seulement de marquer autrement des valeurs fonctionnelles, mais également de leur conférer une plus-value sémantique. Nous nous proposons, dans le chapitre suivant, d'effectuer un classement systématique, à partir de notre corpus, de ces différentes configurations sémantiques en tentant de mettre en évidence les contraintes et les régularités.

5. DESCRIPTION DES MÉCANISMES PRODUCTIFS - CONTRAINTES ET RÉGULARITÉS

Dans ce chapitre, nous procéderons à l'examen, à partir de l'étude du corpus, des combinaisons de type : N_Affect + N_Figuré/V_Figuré/Adj_Figuré. Cet examen de la combinatoire métaphorique des noms d'affects a pour objectifs :

- L'analyse des principales dimensions sémantiques des collocations métaphoriques ;
- L'étude des contraintes combinatoires ayant pour but de dégager les types de noms les plus fréquents dans leur combinaison avec les collocatifs métaphoriques et de mettre en évidence les principes explicatifs des associations avec un collocatif figuré ;
- L'étude des régularités sémantiques et syntaxiques ;
- La mise en évidence du degré de spécificité de telles combinaisons.

Dans un premier temps, nous procéderons à une étude plus approfondie des dimensions sémantiques des collocations figurées et à la description des contraintes combinatoires observées. Pour ce faire, nous partirons d'un classement établi en fonction des valeurs/dimensions sémantiques véhiculées en raison du recoupement de nombreuses dimensions sémantiques des éléments étudiés. La dimension intensive peut, par exemple, être véhiculée aussi bien par des collocations verbales que nominales ou adjectivales :

(100) La *haine* contre cet individu *me dévorait*. (M. de Grèce)

(101) Une *bouffée de haine* me prend à la gorge. (E. Hanska)

(102) [...] la *haine rageuse* et *aveugle* de ces gens ! (M. Tournier)

Une autre raison nous fait privilégier l'entrée par la valeur sémantique. En effet, bien souvent les collocations n'apparaissent pas dans le corpus sous la forme canonique présentée dans les dictionnaires. Une base, par exemple, peut être accompagnée de plusieurs collocatifs comme dans *avoir une peur terrible* qui comporte la fusion d'une collocation verbale {avoir + peur} et d'une collocation adjectivale {peur + terrible}⁸⁸. Il en va de même dans le cas des collocations métaphoriques, par exemple dans l'association {bouffée + colère} et {colère + envahir} en (103) ou encore {flot + colère} et {colère + monter} en (104) :

(103) *Une bouffée de colère l'envahit*, il attrapa son poignet et l'attira vers lui d'un geste si brusque que des têtes se tournèrent. (F. Sagan)

(104) Le père *sentit monter en lui un flot de colère*, mais le visage bouleversé de la mère lui donna la force de se contenir. (B. Clavel)

Il sera également intéressant d'observer les compatibilités sémantiques entre les deux collocatifs sélectionnés par la base, comme dans l'exemple (103) ou encore une certaine compatibilité « métaphorique » (exemple 104).

Nous mettrons ensuite en évidence quelques régularités de sélection des collocatifs métaphoriques, ainsi que les structures syntaxiques récurrentes dans lesquelles ils entrent. Nous finirons par une analyse du degré d'attirance de ce type de cooccurrents en nous fondant sur les données des lexicogrammes de la base Emobase.

5.1 Dimensions sémantiques et *profilage*

Selon notre parti pris d'articuler notre objet d'étude dans une perspective lexicosémantique, nous admettons que le choix même des collocations métaphoriques relève de contraintes de nature principalement lexicale et sémantique, ce qui nous permet de considérer ce type d'expressions comme un moyen parmi d'autres de réalisation des valeurs sémantico-grammaticales classiques (aspect, intensité en particulier).

Pour quelle raison alors est-il nécessaire de les mobiliser ? Nous pensons que le recours aux collocations métaphoriques s'explique principalement par le fait qu'elles

⁸⁸ Dans ses récents travaux A. Tutin (2013) parle dans ce cas de figure en termes de « superposition » des collocations.

permettent, plus facilement que d'autres types de collocations, d'exprimer toute la palette des dimensions sémantiques et, surtout qu'elles sont un moyen simple et fonctionnel pour dénoter simultanément différentes valeurs sémantiques⁸⁹. Elles fournissent en effet souvent d'autres éléments de description des affects grâce à leur plus-value figurée. Nous utiliserons par commodité le terme *profilage* pour spécifier la manière dont la structure métaphorique organise les dimensions sémantiques. La notion de profilage présente l'avantage de permettre l'analyse des différents types de collocations dans un même cadre, qu'il s'agisse de collocations verbales, nominales ou adjectivales, et de nous focaliser sur les principales dimensions sémantiques véhiculées. Elle permet aussi d'échapper à des problèmes parfois délicats, qui se posent lorsqu'on utilise par exemple la notion de variante dans le cas des verbes (comme par exemple la référence à une forme de base « non-métaphorique », pas toujours facile à déterminer). Enfin, la notion de profilage implique l'intention du locuteur et met davantage en avant la plasticité sémantique lorsqu'il s'agit, par exemple, de passer du statif au dynamique.

Suivant le type de valeur sémantique véhiculée, nous parlerons de *profilage standard* ou de *profilage non standard*.

Dans le premier cas, le profilage standard, sont mobilisées les valeurs sémantico-grammaticales classiques ou des valeurs sémantiques souvent véhiculées par les noms d'affect, comme la manifestation ou le contrôle. En effet, nous pouvons souvent noter le cumul de ces différentes dimensions, que ce soit dans des structures agentives ou causatives. Elles opèrent alors une synthèse d'éléments à caractère discret, souvent aisément isolables et qui entrent alors dans des systèmes d'opposition bien connus (comme ponctuel/duratif, inchoatif/duratif).

(105) *Il fut submergé par une haine meurtrière* et dut se faire violence pour s'enfoncer sous une étagère quand Édith et Bob sortirent en riant de la chambre et se dirigèrent vers la porte. (M. Tournier)

→ ASPECT INCHOATIF + INTENSITÉ

(106) *Une explosion de joie* a accueilli, en Espagne, dans la soirée de 29 juin, la victoire de la sélection nationale. (Le Monde, 01/07/2008)

→ ASPECT INCHOATIF + INTENSITÉ + MANIFESTATION

⁸⁹ Dans le système des *fonctions lexicales*, cette accumulation des dimensions sémantiques est représentée au moyen des fonctions lexicales complexes.

(107) Il s'agit pour le pouvoir de *sem*er une telle *peur* de la violence et de la misère que les gens perdent leur dignité [...]. (P. Sollers)

→ ASPECT INCHOATIF (CAUSATIF) + SENTIMENT COLLECTIF

Le profilage non standard, quant à lui, met en évidence une autre fonction des collocations figurées. Sont alors mis en scène alors des mécanismes plus complexes, car l'apport de sens du collocatif ne se laisse pas réduire à des éléments isolables. Dans ce cas, la métaphore fournit des éléments de description plus riches que ceux qui apparaissent dans le profilage standard. C'est le cas, par exemple, des collocations {*bless*er + *orgueil*} ou {*surfer* + *angoisse, inquiétude, peur*} :

(108) *Blessé dans son orgueil* de double champion du monde (2005 et 2006), l'Espagnol a déploré le traitement de faveur dont bénéficierait son cher ennemi au sein de l'écurie britannique. (Le Monde, 20/10/2007)

(109) Presque tous ceux de la bande des quatre candidats les plus susceptibles d'atteindre la demi-finale *ont surfé sur la peur*, en particulier des jeunes. (Libération, 09/05/2007)

Nous allons donc à présent revenir plus en détail sur la manière dont s'effectuent ces deux types de profilage.

5.1.1 Profilage standard

Considérons d'abord le premier cas, celui du *profilage standard*, dans lequel l'opération effectuée à partir des collocations métaphoriques (verbales, nominales ou adjectivales) aboutit à une superposition de valeurs qui restent cependant nettement identifiables. Il est intéressant de revenir en détail sur les différentes combinaisons possibles. En raison de la multidimensionnalité des valeurs sémantiques et des problèmes de hiérarchisation qu'elle implique, nous procéderons à un classement selon les

dimensions principales : aspectuelle et intensive, considérées comme fondamentales⁹⁰, auxquelles nous adjoindront les autres valeurs qui peuvent selon nous, leur être associées.

5.1.1.1 Dimension aspectuelle

L'aspect, qui est une catégorie sémantique et grammaticale (formelle), permet de rendre compte de la nature interne du procès. C'est, d'une certaine manière, une qualification du procès. À partir de diverses définitions et classifications (qui prennent souvent en compte les particularités des langues) se dégagent des propriétés sémantiques très diverses, illustrées par les oppositions classiques : perfectif/imperfectif, ponctuel/duratif, statif/dynamique, atélique/télique, etc. Dans l'étude des noms d'affects, certaines de ces oppositions jouent un rôle considérable.

Les valeurs aspectuelles peuvent traduire un aspect phasique, dont on sait qu'il est souvent exprimé par des périphrases verbales, et/ou un aspect ponctuel ou duratif. Cette dernière opposition « ponctuel vs duratif » est décisive dans le champ des noms d'affects, aussi bien dans l'analyse de leurs propriétés aspectuelles inhérentes que dans celle de leur combinatoire lexicale et syntaxique qui est souvent révélatrice de différentes tendances. Comme le montrent Tutin et al. (2006), certains noms d'affects sont préférentiellement ponctuels et apparaissent susceptibles de se combiner plus aisément avec des éléments lexicaux exprimant les différentes phases du procès, ce qui permet de les situer à un moment précis de leur développement. Par exemple, le début du procès en (110) et la phase terminative marquant la fin du procès en (111) :

(110) La *colère* des côtiers *éclate* au Guilvinec « C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. » (Ouest-France, 26/10/2007)

(111) La *colère* entre tous est presque *retombée*. (Libération, 18/01/2007)

Différentes études confirment également la compatibilité aspectuelle entre le nom et le verbe (G. Gross, 1996b; Melnikova, 2009; Melnikova & Novakova, 2010). Ainsi, d'une manière générale, les noms ponctuels se combinent avec des verbes (perfectifs) téliques

⁹⁰ Elles sont les plus fondamentales car elles correspondent dans de nombreuses langues à des éléments grammaticalisés mais également, en ce qui concerne notre corpus, parce qu'elles sont particulièrement fréquentes.

(*entrer en colère*) et les noms duratifs avec les verbes atéliques qui les inscrivent dans la continuité (*vivre dans l'angoisse*).

En ce qui concerne l'aspect phasique, Borillo (2005, p. 67) distingue « l'aspect externe » de « l'aspect interne ». L'aspect interne peut être segmenté en trois phases (début, milieu, fin), tandis que l'aspect externe ou « périphérique » correspond aux phases préparatoires (ex. *Pierre s'apprête à sortir*) et résultantes (ex. *Pierre vient de rentrer*)⁹¹. Cette dernière distinction est intéressante et permet notamment de classer d'une manière plus spécifique les verbes de contrôle comme *dominer*, *maîtriser*, *surmonter*, utilisés fréquemment, qui – souvent à l'accompli – manifestent la possibilité de sélectionner la phase résultante du procès.

Enfin, l'opposition aspectuelle « statif vs dynamique » est également à prendre en compte. Elle peut jouer aussi bien pour les verbes métaphoriques associés que pour les noms. Les verbes statifs ont pour caractéristique de ne pas permettre de décomposer leur procès en phases. Haas et Tayalati (2008) rappellent les tests qui permettent de les identifier :

- ils sont incompatibles avec les formes progressives du type « *est en train de...* » ;
- ils sont incompatibles avec des tournures telles que *ce qui s'est passé* ;
- ils sont également incompatibles avec les périphrases aspectuelles du type *arrêter de/commencer à/être sur le point de/venir de* ;
- ils ne peuvent pas non plus servir de réponse à des questions portant sur les actions effectuées par le sujet du type « *Qu'a fait Max ?* ».

Dans le cas des noms d'affect, la valeur aspectuelle est véhiculée par des moyens très divers. Il est à noter qu'il y a assez peu d'expressions de type « auxiliaire aspectuel + verbe » (*commencer à, continuer de, finir de, cesser de*), mais, au contraire, beaucoup d'adverbes d'aspect : *il n'est plus en colère, il est toujours/encore en colère*. Pour une étude complète de l'aspectualité il est nécessaire de prendre en compte également l'analyse de la distribution des déterminants, des temps verbaux, des structures binominales et des modifieurs (voir par exemple Melnikova, 2013). Notre objectif étant cependant différent, nous nous focalisons uniquement sur l'analyse de la combinatoire lexicale.

Alors que les expressions verbales périphrastiques permettent essentiellement de marquer l'aspect phasique, les collocations métaphoriques fournissent une palette

⁹¹ Pour une discussion sur ces propositions on se reportera à Gosselin (2010).

aspectuelle plus variée, notamment à travers la combinaison de l'aspect phasique avec d'autres valeurs aspectuelles, ainsi qu'à travers la combinaison entre aspect et intensité ou d'autres dimensions.

5.1.1.2 Dimension aspectuelle et intensive en fonction des déterminants nominaux

Les collocations nominales figurées sont relativement peu fréquentes et, comme nous avons pu l'observer dans le chapitre précédent, elles paraissent généralement associées aux noms d'affects marquant une intensité forte. Pour cette dernière raison, la lecture quantificatrice habituellement associée aux syntagmes bi-nominaux est supplantée par la valeur intensive. À cette dernière s'associe la dimension aspectuelle ponctuelle. Dans le cas des déterminants/catégorisateurs nominaux associés aux noms d'affects (du type *une flambée de colère*), nous avons donc affaire principalement au profilage standard, comme nous allons le voir.

Examinons à présent les contraintes de distribution de ce type de collocations en les rapportant aux types de noms d'affects. Rappelons que, selon nos observations (cf. chapitre 4), la sélection des collocatifs figurés se fait en premier lieu en fonction du type de nom, et en second lieu à partir de critères syntactico-sémantique portant sur l'ensemble de la collocation.

L'examen des catégorisateurs nominaux marquant typiquement l'aspect ponctuel montre que ce dernier est le plus souvent combiné à l'aspect phasique inchoatif (à travers des noms tels que *bouffée, explosion, flambée, etc.*) et permet également d'observer des différences assez nettes selon les noms d'affects. Alors que certains noms n'apparaissent pas (par exemple *gaieté, respect, estime, jalousie, chagrin*) ou très peu dans ce genre de combinaisons, d'autres présentent une grande diversité combinatoire, ce qui est par exemple le cas de *colère* et *haine* :

{*colère + bouffée, déferlement, explosion, flambée, montée, mouvement, ...*}

{*haine + bouffée, déchaînement, déferlement, flot, montée, ...*}

Bien que, le plus souvent, la combinaison se fasse en premier lieu selon la compatibilité aspectuelle, ce n'est pas le seul critère à prendre en compte. Comme nous avons déjà pu le mentionner, les collocations métaphoriques permettent en général de

combiner facilement plusieurs dimensions sémantiques et une analyse des restrictions combinatoires permet de mettre en évidence d'autres éléments déterminant l'association.

Il est intéressant de noter, par exemple, que le catégorisateur *une bouffée de* est relativement peu contraint et s'associe avec des noms aussi bien ponctuels (*colère, joie, haine, rage*) que duratifs (*angoisse, nostalgie, tristesse*). En effet, le sens de l'acception 'apparition/manifestation soudaine et passagère d'un sentiment' (TLFi) permet de conférer une valeur ponctuelle à certains noms mais également de leur attribuer peut-être davantage l'idée de sensation que permet cette métaphore, ce qu'illustre l'exemple suivant :

- (112) Tout Melbourne n'attend plus que le choc de ce soir (11h en France). Thorpe sera dans les tribunes. Le jeune retraité aura sûrement comme *une bouffée de nostalgie*. (Ouest-France, 27/03/2007)

D'autres déterminants nominaux paraissent plus contraints car ils comportent une valeur intensive plus évidente et traduisent une manifestation explicite, comme par exemple *une explosion, une flambée, un flot de*.

- (113) Dans la capitale, au même moment, *une explosion de joie* accueille l'annonce de l'armistice. (Le Figaro, 11/11/2008)
- (114) *L'explosion de colère* sans précédent de la jeunesse grecque traduit un malaise profond [...] (Le Monde, 13/12/2008)
- (115) Cette *flambée de colère* intervient après que deux jeunes Ingouches [...] ont été enlevés, mardi, à la sortie de Grozny (Tchéchénie). (Le Monde, 21/09/2007)
- (116) C'est de la droite qu'a jailli [...] un *flot de haine* dont la virulence a resurgi sous Vichy lors du procès de Riom fomenté par Pétain. (Le Monde, 18/04/2007)
- (117) Et *le mouvement de colère* qui avait déferlé, fin février, dans les rues contre la vie chère, mais aussi contre l'inamovible régime, semble éteint. (Le Figaro, 11/04/2008)

Les exemples précédents illustrent aussi la tendance selon laquelle, dans le corpus journalistique, les déterminants nominaux catégorisent le plus souvent un sentiment

collectif. Cette dimension est habituellement spécifiée par des syntagmes ou des adjectifs relationnels, tels que : *populaire, du public, dans les rues, conviviale, etc.* Toutefois, cela se confirme également dans le corpus littéraire où très rares sont les cas de contextes dans lesquels le N_Affect accompagné d'un déterminant de ce type renvoie à un sentiment individuel. On le rencontre cependant dans quelques exemples :

(118) Lortier *avait eu d'abord un mouvement de colère* contre cette mécanique trop lente, il s'appliquait à présent, avec une attention qui l'absorbait [...] (P. Moinot)

(119) Je m'attendais à une *explosion de colère*, mais il nous serra contre lui et dit : « Mes pauvres enfants, mes pauvres petits. » (J. Lanzmann)

La même observation peut être faite pour d'autres collocations nominales rencontrées dans le corpus comme : {*déchaînement + haine*}, {*déferlement + colère, haine*}, {*vague + crainte, enthousiasme, indignation*}, {*vent + colère, indignation*}. Le sens de manifestation/surgissement violent d'un sentiment collectif est prévalent dans le corpus, la combinaison se fait de préférence avec les noms de polarité négative. Dans le corpus Frantext nous trouvons quelques exceptions pour *une vague de*, qui peut accompagner un nom traduisant un sentiment individuel :

(120) Il s'en souvenait aussi : une *vague de bonheur et d'orgueil* lui avait gonflé le cœur. (M. Genevoix)

(121) D'abord, rendant visite à la ville de Québec, je m'y sens comme submergé par une *vague de fierté* française, bientôt recouverte par celle d'une douleur inconsolée, toutes les deux venues du lointain de l'histoire. (Ch. De Gaulle)

(122) Une *vague de terreur* grandit en moi : comment on freine ? (P. Manœuvre)

Nous pouvons remarquer cependant qu'il s'agit d'emplois très littéraires, ce dont témoignent les contextes plus larges, et notamment les verbes associés à ces collocations. En effet, l'observation de l'isotopie métaphorique évoquée dans le chapitre 4 (par exemple {*vague + N_Affect + submerger*} ou {*flot + N_Affect + jaillir*}), met en évidence ce caractère marqué de la dimension stylistique.

En ce qui concerne le niveau d'idiosyncrasie des déterminants nominaux dénotant la dimension aspectuelle ponctuelle, seuls quelques-uns d'entre eux s'avèrent plus

spécifiquement associés à des noms particuliers. C'est le cas, par exemple, de {*flambée* + *colère*} déjà mentionné, ou encore de {*sursaut* + *orgueil*, *fierté*}, où le collocatif *sursaut* permet de « ponctualiser » les deux noms qui ont un aspect inhérent plutôt duratif. Par exemple⁹² :

(123) Ce qui plaît, malgré tout, chez François Bayrou : ce *sursaut de fierté* qui lui a fait refuser de signer, mardi, le pacte des cités [...] (Le Figaro, 02/03/2007)

(124) Dans *un sursaut d'orgueil*, François Fillon a toutefois assuré, sous forme de boutade, que lors de leur jogging commun, il courait "au moins au niveau du Président". (Libération, 06/07/2007)

Certains déterminants privilégient la combinaison avec les noms de polarité positive (contre la tendance générale), par exemple {*éclair/lueur* + *joie*}⁹³ dénotant une manifestation brusque de l'affect ou {*transport* + *admiration*, *joie*}.

(125) Il avait vu briller dans ses yeux cet *éclair de joie* diabolique dont parlaient si souvent ses adversaires. (M. Droit)

(126) Une *lueur de joie* enfantine éclairait soudain son visage. (M. Droit)

Il est intéressant de noter que si les déterminants nominaux ne désignent pas uniquement la ponctualité (à l'exception de *sursaut de*), ils expriment tous la dimension intensive, et marquent généralement la manifestation.

5.1.1.3 Dimension aspectuelle dans les collocations verbales

Si les collocations nominales métaphoriques semblent principalement motiver une valeur ponctuelle, il apparaît que les collocations verbales sont d'abord déterminées par l'opposition « statif vs dynamique », les autres valeurs aspectuelles venant s'y greffer. Cette opposition permet en même temps de rendre compte du type de motivation métaphorique principalement mobilisée pour la description des valeurs aspectuelles.

⁹² Cette cooccurrence est très fréquente dans la rubrique sport de la presse avec un sens plus lexicalisé : « Je crois les Irlandais capables d'un *sursaut d'orgueil* après leur début de parcours chaotique en Coupe du monde. » (Libération, 29/09/2007) ou « On a eu un *sursaut d'orgueil* en deuxième période, mais, vu notre situation, ça ne suffit pas. » (Le Figaro, 26/02/2007).

⁹³ Cette collocation n'apparaît pas dans le corpus Emolex.

Cela s'explique par le fait que, d'une manière générale, au niveau syntaxique, les collocations avec les noms d'affects présentent la même structure que les verbes locatifs (par exemple Borillo, 1998). L'argument « lieu » (ou le « site ») requis dans ce type de structures renvoie le plus souvent à l'expérienteur, pendant que le nom d'affect est représenté comme une entité (la « cible »)⁹⁴. Cette dernière peut être représentée comme effectuant un mouvement/un déplacement par rapport au « site » ou non. Dans ce dernier cas, la combinaison se fera avec les verbes statifs inscrivant l'affect dans la durée. Cette valeur est très peu représentée par les collocations métaphoriques, par exemple {*habiter + peur, rage*} ou {*hanter + peur, crainte*} :

(127) *La rage habite* Flaubert presque continûment, il se dit "gorgé de l'existence" [...] (Libération, 22/11/2007)

Dans le premier cas, des collocations métaphoriques diverses sont sollicitées, avec essentiellement les verbes dynamiques (surtout les verbes de mouvement), comme par exemple : *traverser, transir, emplir, monter* ou *envahir, s'emparer de, gagner*, selon le schéma :

$Y_{[N_Affect/cible]} + V + X_{[expérienteur/site]}$

$X_{[expérienteur/site]} + être + V_{p.passé} + de/par Y_{[N_Affect/cible]}$

$X_{[expérienteur]}$ est soit en position de complément direct comme {*tristesse + envahir*} en (127), soit fait partie d'un syntagme prépositionnel comme dans {*colère + monter*} en (129). Cette dernière collocation, supposant une certaine gradualité, apparaît le plus souvent avec un complément introduit par « en » renvoyant à l'expérienteur⁹⁵, que ce soit directement le pronom personnel ou un complément métonymique introduit par la préposition « à » (*au cœur, à la tête, aux joues, au visage, etc.*) :

(128) Souvent, quand *cette tristesse l'envahissait*, Élyse lâchait à son entourage :
« Je me sens mal, comme si j'avais perdu une jumelle. (Ouest-France, 28/03/2008)

⁹⁴ D'autres notions sont proposées pour décrire cette relation, par exemple : le *thème* et le *point de repère* (Le Pesant, 2012).

⁹⁵ Cette structure, bien que moins productive, apparaît aussi dans d'autres combinaisons : N_Affect + *grandir* : Julien sentit *grandir en lui* à la fois un dégoût et *une grande colère* (B. Clavel) ; N_Affect + *se lever* : Je ne sens *se lever en moi aucune colère* (F. Nourissier) ; N_Affect + *gronder* : Elle sentait *la colère gronder en elle* (B. Clavel).

(129) C'est ça qui m'indigne, moi ! clama-t-il en modérant *la colère froide qui montait en lui*. (M. Chattam/Emolex)

(130) Il sentit *la colère lui monter à la tête* et fit un pas vers Moïra qui demeura immobile. (J. Green)

Cette interprétation « intérieure » est davantage marquée par la construction infinitive récurrente $X_{[\text{expérienceur}]} + \text{sentir} + Y_{[\text{N_Affect}]} + V$, comme dans l'exemple précédent avec le complément locatif (130), celui-ci n'étant pas obligatoire, comme dans l'exemple suivant :

(131) Je ne comprenais pas pourquoi elle prenait mon projet à la légère. Je *sentais une rage sourde me gagner*. (P. Modiano)

La relation de localisation peut être inversée : dans certaines constructions, c'est l'expérienceur qui est la « cible » et le nom d'affect est le « site » (l'argument « lieu »), selon le schéma général suivant : $X_{[\text{expérienceur/cible}]} + V + Y_{[\text{N_Affect/site}]}$. Cela concerne les collocations {*nager/baigner + bonheur*} inscrivant l'affect dans la durée, ou celles marquant l'aspect inchoatif de type {*plonger + tristesse, angoisse, chagrin, désespoir*}, {*s'abîmer + chagrin*}, {*submerger + chagrin, colère, désespoir, haine, honte, mélancolie, peur*}, {*sombrier + désespoir, mélancolie, tristesse*}, comme par exemple :

(132) Elle cacha son visage entre ses deux mains pour *s'abîmer dans son chagrin* [...] (F. Dard/Emolex)

(133) Mais quand sa femme le quitte, quelques années plus tard, et que Baptiste *sombre dans le désespoir*, Claire et César sont là. (Le Figaro, 22/08/2007)

Un cas particulier s'observe dans les constructions de type {*exploser/éclater + colère, fureur, joie*} où la cible (le N_Affect) « dépasse » le site (l'expérienceur) en permettant ainsi, outre la dimension inchoative et ponctuelle, de dénoter une manifestation extérieure. Les deux collocations apparaissent dans le corpus principalement dans les structures infinitives avec le verbe *laisser* ($X_{[\text{expérienceur}]} + \text{laisser} + Y_{[\text{N_Affect}]} + \text{exploser/éclater}$) marquant clairement la manifestation volontaire (la « volition » dans la typologie de V. Goossens, 2005) :

(134) Bien sûr, *ils ont laissé exploser leur joie* au coup de sifflet final, mais ils se sont très vite remobilisés. (Ouest-France, 10/06/2008)

Les verbes de contrôle (dont certains peuvent être considérés comme locatifs, comme *ravaler, réprimer, rentrer, retenir, contenir*), relativement fréquents, jouent selon nous aussi un rôle dans le profilage standard pour la dimension aspectuelle. Ils marquent le plus souvent, par définition, la prise de contrôle (la maîtrise des symptômes/manifestations) par l'expérienceur ($X_{[\text{expérienceur}]} + V + Y_{[N_Affect]}$), tout en renvoyant à la phase terminative. Ils s'associent généralement aux noms à intensité forte de polarité négative, notamment à *colère, fureur, rage et haine*, qui sont dans l'ensemble les mêmes qui se combinent aux diverses collocations à valeur dynamique. Les combinaisons des verbes de contrôle avec d'autres types de noms sont peut-être moins prévisibles, toutefois certaines sont assez récurrentes, comme *{ravaler + fierté, orgueil}* :

- (135) Le temps est-il venu pour l'Angleterre de *ravaler sa fierté*, admettre qu'elle a commis une erreur et demander à intégrer la zone euro? (Le Monde, 25/11/2008)

Bien que l'aspectualité se construise davantage sur cette relation de localisation, d'autres types de motivation métaphorique y participent également, par exemple :

- pour la valeur inchoative : *{semer + effroi, frayeur, peur, haine}*, *{jeter + peur, effroi}*, *{soulever + indignation, inquiétude}* ;
- pour la valeur terminative : *{chasser + angoisse, peur, tristesse}*, *{désamorcer + colère, crainte, peur}*, *{laver + honte}*, *{exorciser + angoisse, peur}*, *{braver, affronter + peur}*, *{apprivoiser + peur}*.

Nous pouvons noter l'importance significative des opérateurs causatifs à valeur métaphorique⁹⁶, aussi bien dans l'expression de l'aspect inchoatif que terminatif. Les structures causatives permettent principalement d'introduire un troisième actant renvoyant à l'agent susceptible de faire passer l'expérienceur d'un état à un autre. Cet actant peut également renvoyer à une cause précise de l'affect, comme par exemple :

- (136) La mort de leur fille *a plongé* Alice et le narrateur *dans un chagrin* "qui n'effaçait pas l'amour entre nous" [...]. (Libération, 11/10/2007)

⁹⁶ Dans la littérature, le statut de ce type de verbes est ambigu : ils sont traités soit comme supports (Mel'čuk, 2004), soit considérés comme des opérateurs causatifs (de Pontonx, 2004).

- (137) [...] la décision de déconnecter de la loi de finances le " paquet social " contenant la réforme des retraites *a désamorcé provisoirement la colère* de la gauche radicale. (Le Monde, 02/10/2007)

En ce qui concerne l'importance d'autres schémas syntaxiques mobilisés, nous remarquons la productivité des formes passives : $X_{[expérienceur]} est envahi, saisi, gagné, rempli, submergé de/par Y_{[N_Affect]}, plongé dans Y_{[N_Affect]}$). Toutefois, nous observons dans ce cas que les verbes dynamiques ne renvoient plus ici à une action (associée à la valeur inchoative) mais à un état résultant avec une dimension intensive davantage marquée.

- (138) Désœuvré, incapable de travailler, *il est alors plongé dans un réel désespoir* [...] (Le Figaro, 27/01/2007)

- (139) "Elle a grimpé les échelons petit à petit, aujourd'hui elle est gardienne d'école", explique son fils, *rempli de fierté*. (Libération, 20/01/2007)

5.1.1.4 Dimension intensive

D'une manière générale, la combinaison avec les collocatifs intensifs dépend principalement des caractéristiques sémantiques des noms. Dans la classe des noms d'affects on distingue généralement les noms qui ont un trait inhérent d'intensité forte, comme *haine, rage, bonheur, fureur* ou *désespoir*, des autres noms qui sont plus neutres à ce niveau comme *respect, gaieté* ou *inquiétude*. Indépendamment de cette distinction tous les noms d'affects peuvent se soumettre à la variation d'intensité à l'aide de moyens lexicaux ou grammaticaux divers⁹⁷. Au niveau lexical, comme dans le cas de l'aspectualité, les collocations métaphoriques jouent un rôle particulièrement important également dans ce type de profilage standard. Par rapport aux autres moyens d'intensification, elles mettent en jeu la subjectivité par l'adjonction d'autres valeurs grâce à leur plus-value figurée.

Nous avons déjà observé dans la section précédente que bien que dans de nombreux cas l'aspectualité reste une valeur fondamentale, elle est généralement accompagnée d'une dimension intensive. Cela concerne aussi bien des collocations verbales que les structures binominales. En plus de ce cas de figure, nous nous proposons de présenter un sous-type

⁹⁷ Ben-Hénia (2003) parle en termes de « des prédicats scalaires » et rappelle que l'intensité leur est conférée par trois types de procédés : grammaticaux, morphologiques, stylistiques et lexicaux.

de collocations métaphoriques qui sont plus spécifiquement porteuses de modalité intensive.

Dans cette classe, les verbes présentent le plus de diversité et renvoient fréquemment à un « état ultime » comme {*mourir + peur, honte, chagrin*}, {*bouillir + colère*}, {*déborder + colère, enthousiasme, haine*} ou encore {*combler + joie*}. De ce fait, nous pouvons observer généralement une incompatibilité avec un modifieur intensif renvoyant au verbe ou au nom, par exemple :

- (140) bouillonner (*énormément, *beaucoup) de colère
bouillonner de (*énorme, *grande) colère

Les collocations véhiculant l'intensité peuvent être subdivisées en deux classes principales : une classe comprenant les collocations qui dénotent uniquement l'intensité, et une autre regroupant les collocations qui expriment l'intensité et la manifestation.

Dans la première classe seront regroupés les collocatifs adjectivaux marquant exclusivement la dimension intensive, par exemple {*noir + colère, fureur*}, {*mortel + haine, jalousie*}, {*viscéral + haine, peur*}, {*bleu + peur*}, {*maladif + jalousie*}. Quant à la collocation *une peur bleue*, elle est très idiosyncrasique car l'adjectif *bleu* ne se combine avec aucun autre nom dans son sens intensif, de plus dans notre corpus elle est dans la majorité des cas superposée avec la collocation {*avoir + peur*}. Les autres collocations adjectivales sont également assez contraintes (sauf l'adjectif *profond* qui a le paradigme plus ouvert), présentent cependant plus de liberté par rapport à la superposition.

Dans la même classe (des collocatifs les plus intrinsèquement intensifs), nous retrouverons les verbes de type *ronger, miner, dévorer, consumer, tarauder, tenailler*, permettant généralement de véhiculer l'idée d'une action progressive, persistante ou lancinante, inscrivant l'affect (à polarité négative) dans la durée :

- (141) Que va faire Pierre, *dévoré d'angoisse* depuis qu'il a lu ces résultats médicaux? (Le Figaro, 12/10/2007)
(142) On savait les rockeurs *taraudés par la peur* de vieillir, plus encore que de mourir. (Libération, 26/09/2007)

- (143) Chirac *était tenaillé par la peur* de perdre, tandis que Jospin savait qu'il n'avait aucune chance de gagner. (Le Figaro, 02/05/2007)

Dans la deuxième classe, où l'expression de haut degré est associée à la manifestation d'un affect, les cooccurents permettent souvent de décrire un certain état d'excitation ou un sentiment qui s'exprime dans le comportement :

- (144) Même s'il ne *déborde pas d'enthousiasme* pour la candidate socialiste, il parvient malgré tout à lui reconnaître quelque mérite. (Le Monde, 21/04/2007)
- (145) Mes petits frères s'y roulaient en refusant de partir pour l'école. Ils en mangeaient la terre, *écumaient de rage*. (G. Bienne)
- (146) Ces bêtes étaient horribles, et *j'étais glacée de peur!* De plus, j'étais entourée de serpents ! (Pagnol M./EmoBase)
- (147) J'étais terrorisé, *paralysé par la peur*, face à la caméra. Je l'ai surmontée peu à peu en travaillant dur. (Le Figaro, 31/08/2007)

Les collocations verbales intensives suivent également le plus souvent le schéma syntaxique $X_{[\text{expérienceur}]} + \text{être} + V_{\text{p.passé}} + \text{de/par} + Y_{[\text{N_Affect}]}$. Dans les deux cas (*de* ou *par*), l'accent est mis sur le haut degré⁹⁸. La structure passive avec la préposition *par* introduit régulièrement la cause (comme dans les exemples précédemment cités « *par la peur de vieillir* », « *par la peur de perdre* » dans les exemples précédents). Rares sont les occurrences de ce type de collocations dans les structures agentives avec le N_Affect en position sujet.

En ce qui concerne les structures causatives, elles sont régulièrement mobilisées pour la dimension intensive. En effet, cette dimension peut être véhiculée par certains opérateurs causatifs à valeur métaphorique. Selon la typologie des verbes causatifs en cooccurrence avec les noms d'affects proposée par Diwersy et François (2011), il s'agit de deux classes de verbes :

⁹⁸ Leeman (1991, p. 80) remarque en effet que « l'interprétation causale n'est pas inhérente à la construction : dans des cas tels que *griller d'impatience*, le verbe indique le haut degré, voire l'excès, plutôt que la conséquence de l'état du sujet, et dans *trépigner d'impatience* une manifestation du sentiment en question qui peut rester purement métaphorique (on peut dire de quelqu'un qu'il trépigne d'impatience sans que nécessairement il passe son temps à effectivement piétiner le sol). »

- des verbes de « causation de croissance » : {*attiser* + *colère, crainte, haine, peur, jalousie, indignation, inquiétude*}, {(r)*aviver* + *colère, crainte, haine, inquiétude, peur, angoisse*};
- des verbes de « causation de décroissance » : {*émousser* + *enthousiasme, rage*}, {*refroidir, doucher* + *enthousiasme*}, {*canaliser* + *colère, fureur*}.

Il est frappant de constater que pour cette classe de collocations métaphoriques, le profilage recourt à des moules sémantiques et syntaxiques assez facilement identifiables et productifs : structures locatives dans le cas de l'aspectualité, structures passives ou causatives dans le cas de l'intensité. Il n'en va sans doute pas dans le même dans le cas du profilage non standard, plus idiosyncrasique, que nous allons aborder à présent.

5.1.2 Profilage non standard

Dans le deuxième type de profilage que nous avons distingué, les cooccurrents mettent en évidence des éléments de description qui sont moins facilement isolables, possèdent un sens plus spécifique et souvent propre à un nom d'affect et impliquent davantage le contexte situationnel (ou sous-entendant des scénarios implicites). Il s'agit d'un groupe de collocations sensiblement moins important en ce qui concerne leur nombre⁹⁹ et présentant des caractéristiques très hétérogènes. De par le manque de systématisme, il n'est pas possible d'effectuer un classement régulier de ces collocations, aussi nous avons sélectionné quelques exemples qui nous semblent intéressants parce qu'ils illustrent bien la diversité des cas de figure possibles.

Nous avons déjà mentionné dans le chapitre 4 le cas de quelques collocations adjectivales, comme *une admiration aveugle, une joie/une satisfaction amère*, qui se distinguent par un certain conflit de polarité et impliquent un scénario implicite plus complexe. Pour cette raison, nous les incluons dans le profilage non standard. C'est également le cas des verbes qui impliquent un troisième actant qui « subit » les effets de l'état émotionnel d'un expérienceur, comme par exemple {*essuyer* + *colère, frayeur*}, {*éclabousser* + *honte*} ou {*décharger* + *colère, haine*} :

⁹⁹ Cela correspond à une caractéristique générale des collocations, parmi lesquelles la grande majorité véhicule les valeurs sémantiques de base. Dans une étude présentant les résultats de l'annotation des collocations à l'aide des fonctions lexicales (Augustyn & Tutin, 2009), il a été démontré qu'environ 90% des collocations correspondent aux fonctions lexicales standard.

(148) Mais, aux guichets, les fonctionnaires *ont aussi essuyé quelques colères*.
(Le Figaro, 04/09/2007)

(149) Je t'avais chargé d'une mission et tu l'as abandonnée pour te perdre dans les méandres d'une campagne électorale ridicule qui nous *éclabousse de honte* ! (F. Dard /Emobase)

(150) Elle *déchargeait sa colère* sur son entourage. (M. Druon/Emobase)

Quelques exemples pourraient également être regroupés selon qu'ils servent à caractériser l'affect en se plaçant du point de vue de l'expérimenteur pour en évaluer la qualité agréable ou désagréable, comme {*savourer + bonheur, joie, satisfaction*}, {*goûter + bonheur, joie*} :

(151) Au chevet de la nature et des vieilles pierres, le jeune quinquas *savoure son bonheur*. (Ouest-France, 24/07/2007)

D'autres cas, de par leurs propriétés, se rapprochent des locutions : *noyer le chagrin, blesser qqn dans son orgueil, baisser/remonter dans l'estime*. En effet, nous pouvons noter qu'outre la combinatoire lexicale très restreinte, ces syntagmes ont une structure syntaxique moins souple.

5.2 Quelles contraintes ou régularités ?

Après avoir détaillé les dimensions sémantiques véhiculées par les collocations métaphoriques, nous pouvons à présent identifier les contraintes ou régularités qui s'en dégagent.

5.2.1 Contraintes lexicales

À ce stade de notre recherche, il nous est possible de mettre en évidence différentes tendances concernant les noms d'affects qui se combinent de préférence avec les collocations figurées. De manière générale, nous pouvons remarquer la récurrence de certains noms dans ce type de combinaisons, comme *colère, haine, peur, joie, rage* ou, de façon un peu moins marquée, pour *tristesse, chagrin, bonheur, crainte, désespoir, effroi*,

jalousie. Des limites plus ou moins importantes de telles associations s'observent pour les noms tels que : *honte, indignation, appréhension, estime, respect, fierté, orgueil, frayeur, gaieté, satisfaction*. Il s'agit cependant d'une observation qui pourrait être généralisée sur l'ensemble des collocations (métaphoriques et non métaphoriques).

En ce qui concerne les noms dont les possibilités combinatoires avec les cooccurrents métaphoriques sont plus restreintes, ils s'apparentent, comme *fierté, orgueil* ou *gaieté*, plutôt à des qualités. D'autres, comme *indignation* ou *appréhension*, se caractérisent par une forte composante intellectuelle. Ces deux noms sont également moins courants que leurs hyperonymes *colère* et *peur* et appartiennent à un niveau de discours plus soutenu. De plus, ils n'impliquent pas de manifestations ou de réactions particulières (parfois juste déclaratives : *exprimer, communiquer, témoigner, marques/signes de*) ou de contrôle. Cette dernière remarque concerne également *respect* et *estime*. Pour ces noms le marquage des phases reste plus difficile.

Les noms d'affects caractérisés par une importante diversité combinatoire partagent généralement certaines propriétés. Les noms dits « de base » se distinguent nettement sur ce plan et leurs profils combinatoires complexes se justifient par leur fréquence d'emploi et un certain degré de généralité. Si nous prenons comme exemple le nom *colère*, nous observons clairement une importante diversité de collocatifs métaphoriques qui lui sont associés par rapport aux autres noms du même champ (*fureur, indignation, rage, énervement*), et cela malgré le degré d'intensité moindre. La variété de la combinatoire permet notamment, d'une certaine manière, de « compenser » certaines valeurs sémantiques propres aux autres noms, comme l'intensité. Ensuite, nous pouvons observer que les cooccurrents métaphoriques s'associent plus particulièrement avec les noms ponctuels, susceptibles de se combiner avec des éléments lexicaux exprimant les phases du procès, plutôt de polarité négative¹⁰⁰ et à intensité forte (même si cette dernière caractéristique n'est pas nécessaire du fait que c'est le collocatif qui peut la conférer à la base).

Ainsi, d'une manière générale, l'association entre le nom d'affect et le collocatif métaphorique peut s'expliquer par deux principales contraintes régissant ce rapprochement :

¹⁰⁰ Cette caractéristique ne peut cependant pas être généralisée, les noms d'affects que nous avons choisis d'étudier sont en majorité de polarité négative.

- La convergence axiologique entre les deux éléments, marqués d'un même type de polarité (sauf cas particuliers relevant plutôt du profilage non standard : *une joie amère, etc.*), par exemple : {*exorciser + peur, angoisse*}, {*mourir + chagrin, honte, peur*}¹⁰¹, {*viscéral + haine, peur*}, {*flambée + colère, haine*} ou les verbes dynamiques et de contrôle qui s'associent préférentiellement avec les noms de polarité négative {*s'emparer/ envahir + colère, rage, fureur*}, {*plonger, sombrer + désespoir, tristesse*}, {*affronter/dominer + peur, colère*} ; plus rarement s'observe la compatibilité selon la polarité positive {*goûter + joie, bonheur*}.
- La convergence aspectuelle entre le nom et son cooccurent – le collocatif permet de spécifier la nature du procès, mais il est généralement compatible avec les propriétés aspectuelles inhérentes aux différents type de noms d'affects – par exemple : duratif {*miner + angoisse, inquiétude, peur*}, {*nager + bonheur*}, {*consumer + tristesse*}, ou ponctuel {*éclater/explosion + joie, colère, fureur*}.

Il convient de noter cependant que la métaphore permet une superposition de différentes dimensions sémantiques et, de ce fait, la convergence de polarité et d'aspectualité est fréquemment simultanée. Ainsi, par exemple, les collocatifs *ronger, miner, dévorer, tarauder*, marqués par la polarité négative et exprimant une action progressive, se combinent de préférence avec les noms de même polarité et duratifs, comme *angoisse, inquiétude, peur*.

La mise en évidence de ces quelques principes explicatifs, fondés essentiellement sur l'analyse des paramètres sémantiques, permet de rendre compte de certaines régularités des associations. Toutefois, le rôle des cooccurents métaphoriques ne se réduit pas à l'actualisation et à l'expression de valeurs sémantiques. La plus-value figurée détermine également la manière dont le procès est décrit ou appréhendé, que ce soit du côté de l'expérimenteur ou de celui de l'observateur. Pour cela, différents types de motivation métaphorique sont mobilisés.

5.2.2 Motivation et réseaux métaphoriques

En plus de ces contraintes sémantiques que nous venons de montrer et qui sont fonction des propriétés sémantiques de la base et du collocatif, nous tenons à résumer

¹⁰¹ *Mourir de* s'associe également par hyperbole à des noms de polarité positive (*joie, plaisir*) avec la perte sa valeur axiologique négative.

quelques contraintes relatives au type de motivation métaphorique. En effet, si la convergence de valeurs (positif/négatif, ponctuel/duratif) explique en partie la raison d'être d'une association, elle n'est pas suffisante pour expliquer l'association entre certains noms d'affects et leurs cooccurrents métaphoriques. En effet, bien que nous nous situions dans une perspective lexicale, nous ne pouvons pas ignorer l'impact de la compatibilité et de la cohérence métaphorique entre le collocatif et le nom d'affect.

En dehors des associations particulières/idiosyncrasiques, comme par exemple {*doucher* + *enthousiasme*}, {*laver* + *honte*}, {*blessé* + *orgueil*}, {*bleu* + *peur*}, nous pouvons observer quelques réseaux dynamiques¹⁰² propres à certains champs ou noms d'affects. Nous avons déjà évoqué le rôle de la relation de localisation permettant principalement la description des valeurs aspectuelles (*somber dans le désespoir*, *baigner dans le bonheur*), mais aussi du contrôle (*contenir sa colère*, *sa joie*) ou de la manifestation (*exploser*, *déborder de joie*, *d'enthousiasme*). Il s'agit cependant d'un paradigme assez général et un examen des collocations particulières est nécessaire pour mettre en évidence d'autres modes de métaphorisation des affects.

Nous pouvons remarquer, par exemple, que certains noms s'associent avec les cooccurrents régis par une certaine cohérence métaphorique, capables de décrire les différentes dimensions sémantiques (l'intensité, l'aspect inchoatif ou terminatif, la manifestation, etc.), et cela indépendamment du schéma général de localisation. Par exemple :

- *Haine* + {*attiser*, *raviver*, *allumer*, *éteindre*, *brûler*, *consumer*, *une flambée de*, *s'attiédir*, *refroidir*, *brûlant*} ;
- *Joie* + {(s')*illuminer*, *rayonner*, *éclair*, *lueur*, *pétillante*, *éclatante*, *rayonnante*}.

Il est question ici de réseaux cohérents tels qu'ils ont été présentés dans le chapitre 2 à propos des différents domaines expérientiels mobilisés dans la structuration métaphorique des émotions. Leur emploi est déterminé par une diversité de facteurs (nous renvoyons notamment au travail de V. Apresjan (1997), rapporté plus largement dans la section 2.2). Ces schémas sont à la fois structurés et dynamiques dans la mesure où certaines collocations qui s'inscrivent dans ces réseaux ne sont pas exclusivement associées à des noms particuliers. Ainsi, par exemple, le nom *colère* partage de nombreuses collocations avec le nom *haine*.

¹⁰² Prandi & Caligiana (2007) parlent en termes de « concepts métaphoriques cohérents » s'organisant en réseaux actifs et productifs.

Ce caractère dynamique se traduit également au niveau des isotopies métaphoriques à l'intérieur de la phrase, par exemple : *une vague de tristesse l'a submergé ; des torrents, des vagues d'enthousiasme déferlèrent sur le stade*. Nous avons pu observer cependant que ce phénomène semble plutôt relever des procédés stylistiques plus complexes et se retrouve plus fréquemment dans le corpus littéraire. Une analyse plus poussée au niveau discursif serait nécessaire pour développer cette question.

On peut souligner également le fait que les cooccurrents figurés, mis à part l'apport de nuances aspectuelles, intensives ou autres, permettent également au locuteur une forme d'évaluation – proche d'une valeur modale, correspondant au développement d'un point de vue sur l'événement affectif décrit. Ainsi, *il est plongé dans la tristesse* n'équivaut pas à *il est très triste* mais permet par exemple de dénoter davantage la passivité du sujet. En effet, les différentes motivations métaphoriques permettent l'ajout de valeurs de cet ordre qui ne se laissent pas forcément circonscrire et donnent la possibilité de nouvelles lectures.

5.2.3 Régularités syntaxiques

Lors de la présentation des dimensions sémantiques, nous avons pu relever des structures syntaxiques qui sont régulièrement mobilisées dans les collocations métaphoriques et qui participent à la construction de sens spécifiques. Nous pouvons distinguer principalement les schémas syntaxiques récurrents suivants :

- la structure binominale N + *de* + N_Affect – véhicule principalement la valeur intensive et ponctuelle, auxquelles peuvent s'ajouter la description de la manifestation individuelle (*une explosion de joie*) ou la manifestation d'un sentiment collectif, généralement de polarité négative (*une vague d'indignation, un déferlement de haine*);
- X_[expérienceur] + V + *de* + N_Affect – qui est un moule productif notamment dans l'expression de la valeur intensive¹⁰³ (*exploser de joie, déborder d'enthousiasme, bouillir de colère*) ;
- X_[expérienceur] + V + *dans* + N_Affect – les verbes statifs/continuatifs sont associés aux noms d'affects de polarité positive (*nager dans le bonheur, baigner dans la*

¹⁰³ D. Leeman (1991) rapproche les verbes dans cette structure des « modifieurs ».

- joie*) et les verbes dynamiques dénotant la phase inchoative sont associés aux noms d'affects de polarité négative (*plonger dans, sombrer dans, tomber*) ;
- $X_{[\text{expérienceur}]} + \text{être} + V_{\text{p.passé}} + \text{de/par/dans} + N_{\text{Affect}}$ – les verbes dynamiques renvoient dans cette structure à un état résultatif (*saisi de, rongé par, plongé dans*), avec la dimension intensive davantage marquée, cette structure permettant de plus dans certains cas d'introduire la cause ;
 - Les constructions infinitives $X_{[\text{expérienceur}]} + \text{laisser} + N_{\text{Affect}} + V$ (*laisser exploser/éclater sa joie, sa colère*), marquant l'intentionnalité (ou la volition) et $X_{[\text{expérienceur}]} + \text{sentir} + V_{\text{p.passé}} + \text{de/par} + N_{\text{Affect}}$ (*se sentir envahi, gagné par la peur*) soulignant l'interprétation « intérieure ».

D'une manière générale, nous pouvons observer la prévalence des structures passives et causatives, présentant l'expérienceur comme un « sujet non actif »¹⁰⁴. Cependant, lorsque sont utilisées des structures agentives avec $X_{[\text{expérienceur}]}$ en position de sujet (c'est le cas des verbes de contrôle ou de certains verbes dynamiques : *plonger dans, sombrer dans*), celles-ci marquent le degré d'investissement du sujet dans son activité.

5.3 Degré de spécificité des collocations métaphoriques des noms d'affects

L'étude dans le corpus du degré d'attrance entre les noms d'affects et les collocatifs donne un autre éclairage sur le spectre lexical des noms d'affects en déplaçant la question de la cooccurrence vers celle de la spécificité. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette mesure est complémentaire à celle des fréquences absolues et permet d'appréhender différemment les contraintes combinatoires.

Toutefois, force est de constater que la validité des résultats de cette méthode dépend fortement de la nature du corpus. En effet, les types d'associations lexicales relevés sont largement déterminés par les caractéristiques des corpus et divergent ostensiblement d'un type de textes à l'autre. En ce sens, les contraintes combinatoires sont la traduction directe des codes d'un type de texte (à ce sujet nous nous référons aux études de Blumenthal (2006, 2008b) fondées sur ce type de calcul statistique). À partir de cette observation, les

¹⁰⁴ Cf. Balibar-Mrabti (1995).

résultats empiriques obtenus restent difficilement généralisables au-delà du corpus dont ils sont extraits. Ils permettent toutefois, à défaut de représenter une norme, de dégager des tendances statistiques.

Nous nous proposons ici d'analyser d'une manière générale la spécificité des collocations métaphoriques en observant l'ensemble des accompagnateurs des noms. En effet, il est intéressant de connaître la place de ce type de combinatoire et d'analyser de plus près les collocations métaphoriques les plus spécifiques.

Une de nos hypothèses concernait le niveau élevé de spécificité des collocations métaphoriques. Après l'analyse des lexicogrammes des noms d'affect étudiés, il s'avère que certains cooccurents métaphoriques ont bien un niveau de spécificité élevé. Cependant, le spectre de différents degrés d'attraction est trop large pour repérer une systématicité. Nous pouvons l'illustrer par le tableau 8, qui donne la liste des collocations métaphoriques du nom *joie*, représentées selon leur rang d'après le calcul log likelihood dans le lexicogramme complet.

Pivot	Collocatif	Fréquence cooccurrence	Fréquence pivot	Fréquence collocatif	Rang d'après log likelihood
joie_N	goûter_V	58	11624	5938	7
joie_N	explosion_N	48	11624	15346	11
joie_N	éclater_V	45	11624	14536	12
joie_N	profond_A	16	11624	9933	45
joie_N	remplir_V	18	11624	21283	53
joie_N	savourer_V	10	11624	3704	63
joie_N	respirer_V	11	11624	6552	66
joie_N	illuminer_V	6	11624	1494	88
joie_N	combler_V	9	11624	7024	90
joie_N	effusion_N	5	11624	755	92
joie_N	exploser_V	11	11624	14013	93
joie_N	comble_N	7	11624	3310	95
joie_N	intérieur_A	8	11624	9179	112
joie_N	emplir_V	5	11624	2288	118
joie_N	pur_A	7	11624	7756	123
joie_N	irradier_V	2	11624	34	126
joie_N	regoûter_V	2	11624	51	135
joie_N	transporter_V	10	11624	25514	138
joie_N	envahir_V	6	11624	8471	150
joie_N	enivrant_A	2	11624	109	152
joie_N	inonder_V	4	11624	2633	155
joie_N	contenu_A	2	11624	264	174
joie_N	pétiller_V	2	11624	499	202

joie_N	distiller_V	3	11624	2416	206
joie_N	bouffée_N	3	11624	2509	208

Tableau 8 : Les collocatifs métaphoriques dans le lexicogramme du nom « joie ».

Sur la base de cet exemple, nous pouvons observer que le degré de spécificité des collocations métaphoriques du nom *joie* s'échelonne sur l'ensemble du profil combinatoire de ce nom. Par ailleurs, l'ordre de classement des cooccurrents métaphoriques est relatif aux spécificités du corpus Emolex, par exemple la présence du verbe *goûter* en première position.

Suite à ces résultats, nous ne pouvons répondre que partiellement à notre hypothèse de départ. Toutefois, nous aimerions pousser l'analyse afin de trouver d'éventuels critères qui puissent expliquer ce qui détermine que certaines collocations métaphoriques sont très spécifiques. Nous avons pour cela imaginé plusieurs procédures exploratoires.

Notre première procédure a consisté à sélectionner les 10 premiers cooccurrents figurés pour chaque nom et explorer ainsi un éventuel lien entre certaines dimensions et la spécificité. Il en ressort de façon assez nette que deux dimensions sont prévalentes : les collocations intensives et celles relevant du profilage non standard. La dimension intensive est transversale du fait qu'elle se combine avec d'autres dimensions et que tous les noms d'affects sont susceptibles de variations d'intensité. En contrepartie, le profilage non standard pourrait s'avérer davantage marqué au niveau de la spécificité. Pour vérifier cette donnée, nous avons comparé le degré de spécificité entre ces deux types de collocations. Cette requête s'est avérée inexploitable pour plusieurs raisons et tout particulièrement du fait de la nature du corpus qui pèse sur les résultats et le classement par rang de spécificité. C'est un biais inhérent mais particulièrement évident dans ce cas. Par conséquent, le degré de spécificité des collocations métaphoriques encore une fois ne suit aucune régularité. En raison de quoi, il ne nous est pas possible, à partir de notre corpus, d'affirmer ou d'infirmier une tendance.

En dépit des biais que nous avons déjà énoncés, les données extraites à partir du corpus permettent l'analyse des contraintes combinatoires d'une autre manière, par la comparaison des degrés d'attraction entre les noms et collocatifs communs. En effet, pour nos analyses précédentes, nous nous sommes principalement fondée sur l'observation de la combinatoire. L'information sur le degré d'attraction peut apporter un éclairage complémentaire dans ce sens. En rassemblant les lexicogrammes des noms d'affects

étudiés et en les classant par les collocations nous pouvons observer qu'un même collocatif peut se retrouver associé à plusieurs noms d'affects. Toutefois, il apparaît que certains collocatifs, malgré leur relative liberté combinatoire, s'associent préférentiellement avec certains noms (le degré d'attraction est plus élevé). Nous pouvons l'illustrer avec l'exemple suivant :

Pivot	Collocatif	Fréquence cooccurrence	Fréquence pivot	Fréquence collocatif	Rang d'après log likelihood
colère_N	attiser_V	34	17433	2913	16
crainte_N	attiser_V	9	12952	2913	60
haine_N	attiser_V	37	8299	2913	7
indignation_N	attiser_V	2	2831	2913	86
inquiétude_N	attiser_V	7	16747	2913	119
jalousie_N	attiser_V	7	2325	2913	15
orgueil_N	attiser_V	2	2460	2913	76
peur_N	attiser_V	9	28357	2913	98

Tableau 9 : Exemple du collocatif commun *attiser*.

Nous pouvons observer que le degré d'attraction du verbe *attiser* est variable selon les noms d'affects qui lui sont associés dans notre corpus. Il apparaît clairement que les noms *haine*, *colère* et *jalousie* ont le degré de spécificité le plus fort. Les trois termes ont en commun de pouvoir s'associer avec certaines collocations relevant de la même motivation métaphorique (par exemple *raviver*, *brûler*, *consumer*).

D'autres observations confirment au contraire que certains cooccurents sont propres à un champ sémantique en particulier et cela avec un degré de spécificité moins divergent.

Pivot	Collocatif	Fréquence cooccurrence	Fréquence pivot	Fréquence collocatif	Rang d'après log likelihood
angoisse_N	dissiper_V	6	7850	3271	64
appréhension_N	dissiper_V	3	1440	3271	32
crainte_N	dissiper_V	34	12952	3271	15
inquiétude_N	dissiper_V	25	16747	3271	33
peur_N	dissiper_V	7	28357	3271	142

Tableau 10 : Exemple du collocatif commun *dissiper*.

Le recours à la vérification de nos hypothèses de travail, nous ramène à des questions méthodologiques. Il va de soi que cette partie de notre étude ne peut être conclusive, elle

comporte trop de limites pour cela. Par exemple, lorsque nous évoquons les cooccurrences spécifiques, nous désignons des régularités constatables qui ne peuvent être dues au hasard. C'est le principe des méthodes probabilistes de réduire la causalité aléatoire au profit d'un ensemble de déterminations. Cependant, la fiabilité des méthodes se heurte aux limites des outils. De la sorte, la recherche des invariants à partir d'un corpus relatif (au même titre qu'un biais d'échantillonnage) est par définition perfectible. Ceci est particulièrement vrai pour notre objet d'étude que sont les collocations métaphoriques. Afin d'obtenir des résultats plus probants il serait nécessaire au préalable de désambiguïser les données et de diversifier les corpus.

Nous avons pu toutefois mettre à profit le potentiel de ce corpus et de l'outil mis à disposition dans l'étude des contraintes combinatoires, ainsi que dans la mise en évidence des régularités sémantiques et syntaxiques, tout en ayant, en complément, recours au corpus Frantext et à notre base de données lexicographiques.

CONCLUSION

Si nous considérons de façon synthétique et conclusive nos quatre hypothèses, nous percevons au terme de ce travail comment les mécanismes productifs dans la genèse des collocations des noms d'affects peuvent être appréhendés. Pour une grande part, les réponses à nos questions ont été données dans les parties qui précèdent, nous y revenons dans cette partie en reprenant nos principales observations et hypothèses. Les hypothèses qui ont guidé ce travail sont les suivantes :

- les collocatifs métaphoriques sont associés d'une manière privilégiée à certains types de noms d'affects ;
- les associations entre les noms d'affects et les collocatifs métaphoriques sont principalement motivées par les fonctions sémantiques qu'elles remplissent (dont certaines sont particulièrement présentes) ;
- à chacune de ces fonctions sémantiques correspondent des structures syntaxiques privilégiées ;
- les collocatifs métaphoriques se distinguent par un degré de spécificité élevé, au sens statistique du terme, ce qui s'explique, pour partie, par leur figement sémantique.

Notre première hypothèse se révèle finalement peu pertinente dans sa formulation : en effet la combinatoire riche de certains noms (*colère, haine, joie, rage...*) s'explique essentiellement par les caractéristiques sémantiques de ces noms : *colère* par exemple, se combine facilement avec des collocatifs extrêmement variés – pas forcément métaphoriques – par le fait qu'il est ponctuel. En revanche, il nous est apparu que les noms d'affects de base présentent davantage de diversité dans les collocations métaphoriques et s'inscrivent souvent dans des réseaux métaphoriques complexes. Les noms de polarité négative sont particulièrement représentatifs sous cet angle.

Notre deuxième hypothèse concernant les dimensions sémantiques véhiculées est dans une large mesure validée. En effet, deux dimensions semblent très nettement mises en œuvre à travers ces collocations métaphoriques : l'intensité et les différentes formes d'aspectualité, qui sont en outre fréquemment associées. Cependant, dans les collocations métaphoriques que nous avons nommées « non standard », ces dimensions fondamentales sont parfois mises en arrière-plan au profit d'autres effets de sens (*une satisfaction amère, une honte indélébile, savourer le bonheur, éclabousser de honte*). Sans remettre en cause la partition standard/non standard, nous pouvons remarquer que même dans les dimensions intensives et/ou aspectuelles on trouve généralement associées d'autres dimensions, telles que la manifestation ou le contrôle, les collocations métaphoriques permettant aisément cette superposition de dimensions diverses.

Nous avons également montré que l'association entre le nom d'affect et le collocatif métaphorique peut s'expliquer par deux principales contraintes régissant ce rapprochement : la convergence axiologique, c'est-à-dire selon le type de polarité des éléments, ainsi que la convergence aspectuelle entre le nom et son cooccurrent. Si la mise en évidence de ces principes explicatifs, fondés sur les paramètres sémantiques, permet de rendre compte de certaines régularités des associations, elle ne permet pas pour autant d'expliquer l'ensemble des paramètres régissant la cooccurrence. Le rôle des cooccurrents métaphoriques n'est pas limité à l'expression des dimensions sémantiques diverses. En effet, l'association du nom et de son collocatif repose également sur différents types de motivation métaphorique. Le recours à ce type de combinaisons se fait avec l'intention de proposer une description différente de celle fournie par les collocations non métaphoriques. La plus-value figurée détermine dans une large mesure la manière dont est décrit et appréhendé l'affect et son déroulement, du côté de l'expérienceur comme de l'observateur.

L'hypothèse suivante, relative aux types de structures syntaxiques mobilisées, supposait une spécialisation de certaines d'entre elles dans l'expression des principales dimensions repérées. Mise à part la prévalence des structures passives et causatives, nous remarquons des régularités sur ce point. Ainsi, la structure locative (mobilisant en même temps un type de motivation métaphorique), est mise à l'œuvre principalement dans la dimension aspectuelle. Les structures binominales, quant à elles, se spécialisent dans l'expression du haut degré et de la ponctualité. Les collocations verbales de type *V + de + N_Affect* sont également associées à la dimension intensive.

Notre dernière hypothèse était articulée autour de la notion de spécificité. En ce qui concerne cet aspect, il nous est apparu que la démarche mise en œuvre entraînait des biais importants qu'il ne nous était pas possible de réduire. Nous pouvons en prendre pour illustration, les biais liés à la polysémie et au type de corpus qui limitent la possibilité d'obtenir des résultats probants permettant de vérifier que les collocatifs métaphoriques se distinguent par un degré de spécificité élevé. En revanche, nous avons pu, à l'aide de l'examen de la spécificité, réanalyser sous un autre angle la question des contraintes combinatoires en fonction du degré d'attraction entre les éléments de la collocation.

Au bout du compte, nos résultats confortent notre postulat initial portant sur le statut même des collocations métaphoriques. Nous avons fait le choix d'une approche résolument lexicale et linguistique du phénomène des collocations métaphoriques, tout en voulant également mettre à profit les aspects de l'approche cognitive qui nous semblaient les plus intéressants. Cette perspective a motivé le choix d'une entrée par les mécanismes productifs qui s'est montrée appropriée au vu des nombreuses régularités constatées et de la multidimensionnalité propre aux collocations métaphoriques.

En complément de ces différents principes qui permettent de mieux décrire comment sont « fabriquées » les collocations métaphoriques, il reste à mieux comprendre la nature même de l'outil qu'elles fournissent au locuteur. Il s'agit de la proposition que nous avons esquissée à la fin de ce travail et qui repose sur l'idée qu'elles lui offrent la capacité d'une évaluation subjective, en mettant à disposition un ensemble de procédés expressifs permettant de marquer un « point de vue » sur l'affect éprouvé par l'expérimenteur.

Au cours de notre travail nous avons souligné que la convergence de divers facteurs était réclamée pour la description de ce type de collocations. Cette nécessité d'appréhender notre sujet d'étude à différents niveaux d'analyse est d'autant plus requise lorsque l'on s'intéresse aux aspects plus discursifs de ces mécanismes. Nous pouvons ainsi envisager d'explorer à l'avenir deux pistes complémentaires.

La première concerne l'analyse approfondie des contraintes liées aux superpositions collocationnelles à partir d'une même base (cf. Tutin, 2013) au sein d'une même phrase. Il serait intéressant d'effectuer une étude quantitative afin d'analyser et de déterminer d'une manière plus fiable une éventuelle dépendance entre les collocations superposées.

Pour ce qui est de la perspective plus discursive, elle permettrait aussi d'évaluer dans des contextes plus larges le degré de pertinence des analyses effectuées, qui se situent principalement au plan phrastique. Or, il semble que la sélection des collocatifs

métaphoriques obéisse plus que celle d'autres types d'association à des règles de cohérence prenant en compte le niveau transphrastique voire l'organisation du discours.

Cette perspective nous fournira également le moyen de développer la piste évaluative que nous venons d'évoquer.

BIBLIOGRAPHIE

- Alonso Ramos, M. (1998). *Étude sémantico-syntaxique des constructions à verbe support* (Thèse de doctorat). Université de Montréal, Montréal.
- Anscombre, J.-C. (1995). Morphologie et représentation événementielle : le cas des noms de sentiment et d'attitude. *Langue Française*, 105, 40–54.
- Anscombre, J.-C. (1996). Noms de sentiment, noms d'attitude et noms abstraits. In N. Flaux, M. Glatigny, & D. Samain (Eds.), *Les noms abstraits. Histoire et théories* (pp. 257–273). Lille: Presses Universitaires du Septentrion.
- Apresjan, J. (2008). *Systematic Lexicography*. Oxford: Oxford University Press.
- Apresjan, V. (1997). Emotion Metaphors and Cross-Linguistic Conceptualization of Emotions. *Cuadernos de Filología Inglesa*, 612, 179–195.
- Apresjan, V., & Apresjan, J. (2008). Metaphor in the Semantic Representation of Emotions. In *Systematic Lexicography* (pp. 203–214). Oxford: Oxford University Press.
- Aristote. (1996). *Poétique*. Paris: Gallimard.
- Athanasiadou, A., & Tabakowska, E. (Eds.). (1998). *Speaking of emotions : conceptualisation and expression*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Augustyn, M., & Bouchoueva, E. (2009). Les collocations métaphoriques des noms de colère en français, russe et polonais. In I. Novakova & A. Tutin (Eds.), *Le lexique des émotions* (pp. 191–205). Grenoble: Ellug.
- Augustyn, M., & Grossmann, F. (2009). Je nage dans la joie, la colère me submerge... Étude de quelques métaphores spatiales dans le champ des affects. In M. J. Berchoud (Ed.), *Les mots de l'espace : entre expression et appropriation* (pp. 57–76). Paris: L'harmattan.

- Augustyn, M., & Tutin, A. (2009). Constitution d'un corpus annoté autour du lexique des émotions : collocations et fonctions lexicales. In D. Beck, K. Gerdes, J. Milićević, & A. Polguère (Eds.), *Actes de la quatrième conférence internationale sur la théorie Sens-Texte* (pp. 25–34). Montreal: OLST.
- Balibar-Mrabti, A. (1995). Une étude de la combinatoire des noms de sentiment dans une grammaire locale. *Langue Française*, 105, 88–97.
- Balibar-Mrabti, A. (2004). Lexique-grammaire et extensions lexicales – note sur le semi-figement. *Lingvisticae Investigationes Supplementa*, 24, 23–31.
- Barcelona, A. (2000). *Metaphor and Metonymy at the Crossroads: A Cognitive Perspective*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Beauchesne, J. (2001). *Dictionnaire des cooccurrences*. Montréal: Guérin.
- Beuseroy, D. (2010). Noms abstraits intensifs et modification adjectivale. *Syntaxe et sémantique*, 11, 9–34.
- Ben-Henia Ayat, I. (2003). Intensité et figement dans les prédicats de sentiments. *Cahiers de lexicologie* 82, 89-103.
- Benninger, C. (2001a). Noms de propriété, noms de sentiment et quantification nominale. In D. Amiot, W. De Mulder, & N. Flaux (Eds.), *Le syntagme nominal : syntaxe et sémantique* (pp. 11–25). Arras: Artois Presses Université.
- Benninger, C. (2001b). Une meute de loups / une brassée de questions : collection, quantification et métaphore. *Langue Française*, 129, 21–34.
- Blanco, X. (2002). Les déterminants figés. *Langages*, 145, 61–81.
- Blumenthal, P. (2002). Profil combinatoire des noms. Synonymie distinctive et analyse contrastive. *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 112, 115–138.
- Blumenthal, P. (2006). De la logique des mots à l'analyse de la synonymie. *Langue Française*, 150, 14–31.
- Blumenthal, P. (2008a). Combinatoire des prépositions : approche quantitative. *Langue française*, 157, 37–51.
- Blumenthal, P. (2008b). Histoires de mots : affinités (s)électives. In J. Durand, B. Habert, & B. Laks (Eds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française 2008* (pp. 31–46). Paris: Institut de Linguistique Française, [en ligne] : <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08338>.
- Blumenthal, P. (2009). Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre. In I. Novakova & A. Tutin (Eds.), *Le lexique des émotions* (pp. 41–64). Grenoble: Ellug.

- Bonhomme, M. (2005). *Pragmatique des figures du discours*. Paris: Honoré Champion.
- Bordas, E. (2003). *Les chemins de la métaphore*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Borillo, A. (1998). Quand le complément direct d'objet est un « lieu ». *Travaux de linguistique*, 35, 51-65.
- Borillo, A. (2005). Peut-on identifier et caractériser les formes lexicales de l'aspect en Français? In H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (Eds.), *Les périphrases verbales* (pp. 67–82). Amsterdam: John Benjamins.
- Botet, S. (2008). *Petit traité de la métaphore : un panorama des théories modernes de la métaphore*. Strasbourg: Presses universitaires de Strasbourg.
- Bracops, M. (2005). *Introduction à la pragmatique : les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée*. Bruxelles: De Boeck.
- Bresson, D., & Dobrovol'skij, D. (1995). Petite syntaxe de la "peur". Application au français et à l'allemand. *Langue Française*, 105, 107–119.
- Buvet, P.-A. (1998). Détermination et classes d'objet. *Langages*, 131, 91–102.
- Buvet, P.-A. (2003). La construction déterminative DET N *de*. *Syntaxe et sémantique*, 5, 71–90.
- Buvet, P.-A., Girardin, C., Gross, G., & Groud, C. (2005). Les prédicats d'<affect>. *Lidil, Sémantique des noms et adjectifs d'émotion*(32), 123–143.
- Buvet, P.-A., & Lim, J.-H. (1996). Les déterminants nominaux aspectuels. *Lingvisticae Investigationes*, 20, 271–285.
- Casadei, F. (1996). *Metafore ed espressioni idiomatiche : uno studio semantico sull'italiano*. Roma: Bulzoni.
- Charaudeau, P. (2009). Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique. *Corpus*, 8, 37–66.
- Conenna, M., & Kleiber, G. (2002). De la métaphore dans les proverbes. *Langue Française*, 134, 58–77.
- Cowie, A. P. (1981). The Treatment of Collocations and Idioms in Learners' Dictionaries. *Applied Linguistics*, II(3), 223–235.
- Cowie, A. P. (Ed.). (1998). *Phraseology - Theory, Analysis and Applications*. New York: Oxford University Press.
- Croft, W., & Cruse, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Cruse, D. A. (1986). *Lexical Semantics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Danlos, L. (1988). Les phrases à verbe support *être Prép. Langages*, 90, 23–37.
- De Pontonx, S. (2004). Les verbes supports métaphoriques. *Linguisticae Investigationes*, 27(2), 265–282.
- Deignan, A. (2005). *Metaphor and corpus linguistics*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Détrie, C. (2001). *Du sens dans le processus métaphorique*. Paris: Honoré Champion.
- Diwersy, S., & François, J. (2011). La combinatoire des noms d'affect et des verbes supports de causation en français. Étude de leur attirance au niveau des unités et de leurs classes syntactico-sémantique. *Tranel*, (55), 139–161.
- Diwersy, S., & Kraif, O. (2013). Observations statistiques de cooccurrents lexico-syntaxiques pour la catégorisation sémantique d'un champ lexical. In F. Baider & G. Cislaru (Eds.), *Cartographie des émotions. Propositions linguistiques et sociolinguistiques* (pp. 55–70). Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Dubois, J., Édeline, F., Klinkenberg, J.-M., Minguet, P., Pire, F., & Trinon, H. (1970). *Rhétorique générale*. Paris: Larousse.
- Dubreil, E. (2008). Collocations : définitions et problématiques. *Texte !, Volume XIII(1/2)*. Retrieved from <http://www.revue-texto.net/index.php?id=126>
- Dürrenmatt, J. (2002). *La métaphore*. Paris: Honoré Champion.
- Dumarsais, C. C. (1977). *Traité des tropes*. Paris: Le Nouveau Commerce.
- Eco, U. (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris: Le livre de poche.
- Eco, U. (1998). *Sémiotique et philosophie du langage*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Fauconnier, G. (1984). *Espaces mentaux : Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris: Éditions de Minuit.
- Fauconnier, G., & Turner, M. (1998). Conceptual integration networks. *Cognitive Science*, 22, 133–87.
- Flaux, N., & Meissner, V. (2004). La quantification métaphorique dans les groupes nominaux. In D. Amiot (Ed.), *La métaphore : regards croisés* (pp. 67–99). Arras: Artois Presses Université.
- Flaux, N., & Van de Velde, D. (2000). *Les noms en français : esquisse de classement*. Paris: Ophrys.

- Fontanier, P. (1977). *Les figures du discours*. Paris: Flammarion.
- Fontenelle, T. (1994). Using Lexical Functions to Discover Metaphors. In *Proceedings of the 6th EURALEX International Congress* (pp. 271–278). Amsterdam, Netherlands.
- Gardes Tamine, J. (1996). *La rhétorique*. Paris: Armand Colin.
- Gardes Tamine, J. (2011a). *Au coeur du langage : la métaphore*. Paris: Honoré Champion.
- Gardes Tamine, J. (2011b). *Pour une nouvelles théorie des figures*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gavriilidou, Z. (2002). La détermination des noms de sentiment en grec moderne. *Langages*, 145, 83–96.
- Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français : Les phrases simples à verbe support*. Genève: Librairie Droz.
- González Rey, I. (2002). *La phraséologie du français*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail.
- Goossens, L. (1990). Metaphtonymy: the interaction of metaphor and metonymy in figurative expressions for linguistic action. *Cognitive Linguistics*, 1 (3), 323–340.
- Goossens, V. (2005). Les noms de sentiment : esquisse de typologie sémantique fondée sur les collocations verbales. *Lidil, Sémantique des noms et adjectifs d'émotion*(32), 103–121.
- Goossens, V. (2011). *Propositions pour le traitement de la polysémie régulière des noms d'affect* (Thèse de doctorat). Université Stendhal-Grenoble3, Grenoble, France.
- Grady, J. E., Oakley, T., & Coulson, S. (1999). Blending and metaphor. In R. W. J. Gibbs & G. J. Steen (Eds.), *Metaphor in Cognitive Linguistics* (pp. 101–124). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Gréa, P. (2002). Intégration conceptuelle et métaphore filée. *Langue Française*, 134, 109–123.
- Gréciano, G. (1984). L'irréductibilité de l'expression idiomatique vivante à sa paraphrase : indice de la pluralité de ses dimensions sémantiques et de l'appel à une étude pragmatique de son contenu. In G. Kleiber (Ed.), *Recherches en pragmasémantique* (pp. 107–122). Paris: Klincksieck.
- Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages*, 115, 15–30.

- Gross, G. (1996a). *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris: Ophrys.
- Gross, G. (1996b). Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle. *Langages*, 121, 54–72.
- Gross, G. (2005). Réflexions sur le figement. *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, 2-4(31), 45–61.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires de Septentrion.
- Gross, M. (1995). Une grammaire locale de l'expression des sentiments. *Langue Française*, 105, 70–87.
- Gross, M. (1998). La fonction sémantique des verbes supports. *Travaux de Linguistique*, 37, 25–46.
- Grossmann, F., & Tutin, A. (Eds.). (2003a). *Les collocations, analyses et traitement*. Amsterdam: De Werelt.
- Grossmann, F., & Tutin, A. (2003b). Quelques pistes pour le traitement des collocations. In F. Grossmann & A. Tutin (Eds.), *Les collocations: analyse et traitement* (pp. 5–21). Amsterdam: De Werelt.
- Grossmann, F., & Tutin, A. (2005). Joie profonde, affreuse tristesse, parfait bonheur. Sur la prédicativité des adjectifs intensifiant certains noms d'émotion. *Cahiers de lexicologie*, 86(1), 179–196.
- Grossmann, F., & Tutin, A. (2007). Motivation of Lexical Associations in Collocations: the Case of Intensifiers Denoting 'Joy'. In L. Wanner (Ed.), *Festschrift in Honour of Igor Mel'čuk* (pp. 139–165). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Grutschus, A., Kern, B., & Tutin, A. (2013). La polarité du lexique de l'affect : perspective combinatoire et contrastive. In F. Baider & G. Cislaru (Eds.), *Cartographie des émotions. Propositions linguistiques et sociolinguistiques* (pp. 85–96). Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Haas, P., & Tayalati, F. (2008). Les adjectifs français et l'opposition aspectuelle *statif* vs *dynamique*. *Travaux de linguistique*, 56, 47–67.
- Hausmann, F. J. (1979). Un dictionnaire des collocations est-il possible? *Travaux de linguistique et de littérature*, 17, 187–195.
- Hausmann, F. J. (1989). Le dictionnaire de collocations. In F. J. Hausmann, O. Reichmann, H. E. Wiegand, & L. Zgusta (Eds.), *Wörterbücher. Dictionaries. Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie. An International*

Encyclopedia of Lexicography. Encyclopédie internationale de lexicographie (pp. 1010–1019). Berlin/New-York: De Gruyter.

Hausmann, F. J. (1997). Tout est idiomatique dans les langues. In M. Martins-Baltar (Ed.), *La locution entre langue et usages* (pp. 277–290). Fontenay/Saint-Cloud: ENS Editions.

Heinz, M. (1993). *Les locutions figurées dans le Petit Robert : description critique de leur traitement et propositions de normalisation*. Tübingen: M. Niemeyer.

Henry, A. (1971). *Métonymie et métaphore*. Paris: Klincksieck.

Jäkel, O. (1999). Kant, Blumenberg, Weinrich: Some forgotten contributions to the cognitive theory of metaphor. In R. W. J. Gibbs & G. J. Steen (Eds.), *Metaphor in Cognitive Linguistics* (pp. 9–27). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris: Éditions de Minuit.

Jezek, E. (2011). Verbes supports et composition sémantique. *Cahiers de lexicologie*, (98), 29–43.

Johnson, M. (1987). *The body in the mind : the bodily basis of meaning, imagination, and reason*. Chicago: University of Chicago Press.

Johnson, M., & Lakoff, G. (2002). Why cognitive linguistics requires embodied realism. *Cognitive Linguistics*, 13, 245–263.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'implicite*. Paris: Armand Colin.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1994). Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées. *Langue Française*, 101, 57–71.

Kleiber, G. (1993). Faut-il banaliser la métaphore ? *Verbum*, 1-2-3, 197–210.

Kleiber, G. (1994a). Métaphore: le problème de la déviance. *Langue Française*, 101, 35–56.

Kleiber, G. (1994b). *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris: Armand Colin.

Kleiber, G. (1999). Une Métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux. In N. Charbonnel & G. Kleiber (Eds.), *La métaphore entre philosophie et rhétorique* (pp. 83–134). Paris: Presses Universitaires de France.

Kleiber, G. (2010). La métaphore dans les proverbes : un trait définitoire ou non ? Retrieved from http://dac.au.dk/fileadmin/www.fransk.au.dk/prepublications/Prepub196-journee_kleiber.pdf

- Klinkenberg, J.-M. (2000). *Précis de sémiotique générale*. Paris: Seuil.
- Koike, K. (2001). *Colocaciones léxicas en el español actual : estudio formal y léxico-semántico*. Universidad de Alcalá, Japan: Takushoku University.
- Koike, K. (2006). Colocaciones metafóricas. In E. De Miguel, A. Palacios, & A. Serradilla (Eds.), *Estructuras Léxicas y Estructura del Léxico* (pp. 47–59). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Koselak, A. (2007). *Sémantique des sentiments « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » en français et en polonais* (Thèse de doctorat). Université Paul Verlaine, Metz.
- Kövecses, Z. (1986). *Metaphors of Anger, Pride, and Love: A Lexical Approach to the Structure of Concepts*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Kövecses, Z. (1995a). Anger: Its language, conceptualization, and physiology in the light of cross-cultural evidence. In J. R. Taylor & R. E. MacLaury (Eds.), *Language and the cognitive construal of the world* (pp. 181–196). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Kövecses, Z. (1995b). Metaphor and the folk understanding of anger. In J. A. Russell, J.-M. Fernandez-Dolz, A. S. R. Manstead, & J. C. Wellenkamp (Eds.), *Everyday Conceptions of Emotion. An Introduction to the Psychology, Anthropology and Linguistics of Emotion* (pp. 49–71). Dordrecht: Kluwer Academic Publishers.
- Kövecses, Z. (1998). Are there any emotion specific metaphors? In A. Athanasiadou & E. Tabakowska (Eds.), *Speaking of Emotions: Conceptualisation and Expression* (pp. 127–151). Berlin - New York: Mouton de Gruyter.
- Kövecses, Z. (2000). *Metaphor and Emotion: Language, Culture, and Body in Human Feeling*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Krzyżanowska, A. (2009). Sur la sémantique de quelques noms de tristesse. In I. Novakova & A. Tutin (Eds.), *Le lexique des émotions* (pp. 173–189). Grenoble: Ellug.
- Krzyżanowska, A. (2011). *Aspects lexicaux et sémantiques de la description des noms d'affect en français et en polonais*. Lublin: Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Lakoff, G. (1987). *Women, fire, and dangerous things : what categories reveal about the mind*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lakoff, G. (1993). The contemporary theory of metaphor. In A. Ortony (Ed.), *Metaphor and Thought* (pp. 202–251). Cambridge: Cambridge University Press.

- Lakoff, G. (1997). Les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique. In S. Fuchs, Catherine & Robert (Ed.), *Diversité des langues et représentations cognitives* (pp. 165–181). Paris: Ophrys.
- Lakoff, G., & Johnson, M. L. (1985a). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. (M. de Fornel, Trans.). Paris: Éditions de Minuit.
- Lakoff, G., & Johnson, M. L. (1985b). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. (M. de Fornel, Trans.). Paris: Éditions de Minuit.
- Lamiroy, B. (1987). Les verbes de mouvement, emplois figurés et extensions métaphoriques. *Langue Française*, 76, 41–58.
- Le Fur, D., Freund, Y., Trouilleux, E., & Dilger, M. (2007). *Dictionnaire des combinaisons des mots*. Paris: Dictionnaires Le Robert.
- Le Guern, M. (1973). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris: Larousse.
- Le Guern, M. (1991). Aspects logico-sémantiques de la métaphore. *Tranel*, 17, 7–16.
- Le Pesant, D. (2003). La polysémie des phrases figées métaphoriques. *Syntaxe et sémantique*, 5, 115–129.
- Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages*, 131, 6–33.
- Leeman, D. (1991). *Hurler de rage, rayonner de bonheur* : remarques sur une construction en *de*. *Langue Française*, 91, 80–101.
- Leeman, D. (1995). Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non **Max est en peur*. *Langue Française*, 105, 55–69.
- Leroy, S. (2005). D'un torrent de larmes à un Himalaya de bêtise. Sur certains déterminants nominaux métaphoriques en français. *Travaux de linguistique*, 50, 97–112.
- Lüdi, G. (1991). Métaphore et travail lexical. *Tranel*, 17, 17–49.
- Manning, C., & Schütze, H. (1999). *Foundations of Statistical Natural Language Processing*. Cambridge : MIT Press.
- Martin, R. (1983). *Pour une logique du sens*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Martin, R. (1996). Le fantôme du nom abstrait. In N. Flaux, M. Glatigny, & D. Samain (Eds.), *Les noms abstraits. Histoire et théories* (pp. 41–50). Lille: Presses Universitaires du Septentrion.

- Martins-Baltar, M. (1997). Présentation : Repères dans les recherches actuelles sur la locution. In M. Martins-Baltar (Ed.), *La locution entre langue et usages* (pp. 19–52). Fontenay/Saint-Cloud: ENS Editions.
- Mathieu, Y. Y. (1999). Les prédicats de sentiment. *Langages*, 136, 41–52.
- Mathieu, Y. Y. (2000). *Les verbes de sentiment. De l'analyse linguistique au traitement automatique*. Paris: CNRS Éditions.
- Mejri, S. (1994). Séquences figées et expression de l'intensité. Essai de description sémantique. *Cahiers de lexicologie*, 65, 111–122.
- Mejri, S. (1997). *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Tunis: Publications de la Faculté des lettres Manouba.
- Mejri, S. (2005). Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement. *Linx*, 53, 183–196.
- Mejri, S. (2011). Collocations et emplois appropriés : des unités lexicales hybrides? *Cahiers de lexicologie*, 98(98-1), 83–94.
- Mel'čuk, I. (1998). Collocations and Lexical Functions. In Anthony Paul Cowie (Ed.), *Phraseology : Theory, Analysis, and Applications* (pp. 23–53). Oxford: Oxford University Press.
- Mel'čuk, I. (2003). Collocations : définition, rôle et utilité. In F. Grossmann & A. Tutin (Eds.), *Les collocations : analyse et traitement* (pp. 23–31). Amsterdam: De Werelt.
- Mel'čuk, I. (2004). Verbes supports sans peine. *Lingvisticae Investigationes*, 27(2), 203–217.
- Mel'čuk, I. (2013). Tout ce que nous voulions savoir sur les phrasèmes, mais... *Cahiers de lexicologie*, 102, 129–149.
- Mel'čuk, I., Arbatchewsky-Jumarie, N., Dagenais, L., Elnitsky, L., Iordanskaja, L., Lefebvre, M.-N., & Mantha, S. (1988). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques vol. II*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Mel'čuk, I., Arbatchewsky-Jumarie, N., Elnitsky, L., Iordanskaja, L., & Lessard, A. (1984). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques vol. I*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

- Mel'čuk, I., Arbatchewsky-Jumarie, N., Iordanskaja, L., & Mantha, S. (1992). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques vol. III*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Mel'čuk, I., Arbatchewsky-Jumarie, N., Iordanskaja, L., Mantha, S., & Polguère, A. (1999). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques vol. IV*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Mel'čuk, I., Clas, A., & Polguère, A. (1995). *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Mel'čuk, I., & Polguère, A. (2007). *Lexique actif du français*. Bruxelles: De Boeck.
- Mel'čuk, I., & Wanner, L. (1996). Lexical Functions and Lexical Inheritance for Emotion Lexemes in German. In L. Wanner (Ed.), *Lexical Functions in Lexicography and Natural Language Processing* (pp. 209–278). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Melnikova, E. (2009). L'aspectualité des constructions verbo-nominales de sentiment en français et en russe. In I. Novakova & A. Tutin (Eds.), *Le lexique des émotions* (pp. 155–172). Grenoble: Ellug.
- Melnikova, E. (2013). *L'aspectualité des constructions verbo-nominales de sentiments en français et en russe*. Université de Grenoble, Grenoble.
- Melnikova, E., & Novakova, I. (2010). Les constructions verbo-nominales de sentiment en russe et en français. In H. A. Ibrahim (Ed.), *Supports et prédicats non verbaux dans les langues du monde* (pp. 207–219). Paris: CRL.
- Mikołajczuk, A. (1999). *Gniew we współczesnym języku polskim. Analiza semantyczna*. Warszawa: Energeia.
- Moeschler, J. (1991). Aspects linguistiques et pragmatiques de la métaphore : anomalie sémantique, implication conversationnelle et système métaphorique. *Tranel, 17*, 51–74.
- Molino, J., Soublin, F., & Tamine, J. (1979). Présentation : Problèmes de la métaphore. *Langages, 54*, 5–40.
- Novakova, I., & Tutin, A. (2009). Les émotions sont-elles comptables? In I. Novakova & A. Tutin (Eds.), *Le lexique des émotions* (pp. 65–79). Grenoble: Ellug.
- Nunberg, G., Sag, I. A., & Wasow, T. (1994). Idioms. *Language, 70*, 491–538.
- Ortony, A. (1988). Are emotion metaphors conceptual or lexical? *Cognition and Emotion, 2*, 95–103.

- Ounis, H. (2007). *Coup de foudre : étude linguistique de la métaphore*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Paillard, M. (1997). Co-texte, collocations, lexique. In C. Guimier (Ed.), *Co-texte et calcul de sens* (pp. 63–71). Caen: Presses universitaires de Caen.
- Prandi, M. (1992). *Grammaire philosophique des tropes*. Paris: Éditions de Minuit.
- Prandi, M. (2002). La métaphore : de la définition à la typologie. *Langue Française*, 134, 6–20.
- Prandi, M. (2008). La métaphore : la pensée cohérente à l'épreuve du conflit conceptuel. In D. Jamet (Ed.), *Dérives de la métaphore* (pp. 31–41). Paris: L'harmattan.
- Prandi, M., & Caligiana, E. (2007). Métaphores dans le lexique : verbes appropriés et supports de noms de sentiments. *Verbum*, XXIX(1-2), 127–142.
- Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Rémi-Giraud, S. (2006). De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours. *Cahiers de praxématique*, 46, 61–80.
- Rey, A., & Chantreau, S. (2007). *Dictionnaire d'expressions et locutions*. Paris: Dictionnaires Le Robert.
- Ricoeur, P. (1975). *La métaphore vive*. Paris: Seuil.
- Sanromán Vilas, B. (2003). *Semántica, sintaxis y combinatoria léxica de los nombres de emoción en español* (Thèse de doctorat). Universidad de Helsinki, Helsinki.
- Schapira, C. (1999). *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*. Paris: Ophrys.
- Searle, J. R. (1982). *Sens et expression. Études de théorie des actes du langage*. Paris: Éditions de Minuit.
- Sinclair, J. (1991). *Corpus, concordance, collocation*. Oxford: Oxford University Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1989). *La Pertinence. Communication et cognition*. Paris: Éditions de Minuit.
- Svensson, M. H. (2004). *Critères de figement - L'identification des expressions figées en français contemporain*. Umeå Universitet, Suède.
- Svensson, M. H. (2008). A very complex criterion of fixedness: Non-compositionality. In S. Granger & F. Meunier (Eds.), *Phraseology: An interdisciplinary perspective* (pp. 81–93). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

- Tamba, I. (2000). Le sens métaphorique argumentatif des proverbes. *Cahiers de Praxématique*, 35, 39–57.
- Tamba, I. (2011). Sens figé : idiomes et proverbes. In J.-C. Anscombre & S. Mejri (Eds.), *Le figement linguistique : la parole entravée* (pp. 109–126). Paris: Honoré Champion.
- Taylor, J. R. (1989). *Linguistic categorization : prototypes in linguistic theory*. Oxford: Oxford University Press.
- Tutin, A. (2013). Les collocations lexicales : une relation essentiellement binaire définie par la relation prédicat-argument. *Langages*, 189, 47–63.
- Tutin, A., & Grossmann, F. (2002). Collocations régulières et irrégulières : esquisse de typologie du phénomène collocatif. *Revue française de linguistique appliquée*, VII(1), 7–25.
- Tutin, A., Novakova, I., Grossmann, F., & Cavalla, C. (2006). Esquisse de typologie des noms d'affect à partir de leurs propriétés combinatoires. *Langue Française, Collocations, corpus, dictionnaires*(150), 32–49.
- Vaguer, C. (2004). Qu'est-ce qu'un verbe support ? In C. Vaguer & B. Lavieu (Eds.), *Le verbe dans tous ses états : Grammaire, sémantique, didactique* (pp. 117–134). Namur: CEDOCEF & Presses Universitaires de Namur.
- Vaguer, C. (2005). Pourquoi *sombre-t-on dans le malheur*? Études de constructions verbales << V dans Némotion >>. *Lidil, Sémantique des noms et adjectifs d'émotion*(32), 83–102.
- Vaguer, C. (2007). Corpus, vous avez dit corpus ! De la notion de *corpus* à la création d'un "corpus informatisé." In G. Williams (Ed.), *Corpus, Langues et Linguistique, Actes des 3es Journées de la linguistique de corpus* (pp. 207–223).
- Van de Velde, D. (1995). *Le spectre nominal, des noms de matière aux noms d'abstraction*. Louvain-Paris: Peeters.
- Van de Velde, D. (1996). La détermination des noms abstraits. In N. Flaux, M. Glatigny, & D. Samain (Eds.), *Les noms abstraits. Histoire et théories* (pp. 275–287). Lille: Presses Universitaires du Septentrion.
- Van de Velde, D. (1998). Alice noyée dans ses larmes. *Verbum*, XX(4), 395–403.
- Vivès, R. (1993). La prédication nominale et l'analyse par verbe support. *L'Information Grammaticale*, 59, 8–15.
- Williams, G. (2001). Sur les caractéristiques de la collocation. In *Actes de TALN* (pp. 9–16). Tours: Université de Tours.

Williams, G. (2003). Les collocations et l'école contextualiste britannique. In F. Grossmann & A. Tutin (Eds.), *Les collocations : analyse et traitement* (pp. 33–44). Paris: Éditions De Werelt.

Zinglé, H., & Brobeck-Zinglé, M.-L. (2003). *Dictionnaire combinatoire du français : expressions, locutions et constructions*. Paris: La maison du dictionnaire.